BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
150
C
38
NAPOLI

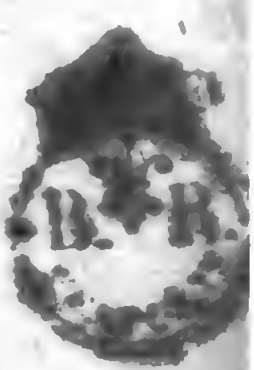
102 l. 124
102 P. 132
E.
184

TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE.

TOME TROISIÈME.

NUMÈRO V.



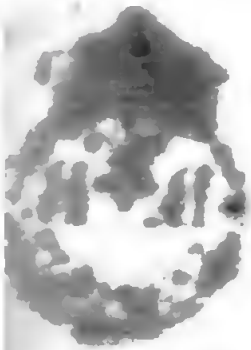


TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE.

PAR J. M. B. CLÉMENT (DE DIJON).

Impia que æternam timuerunt secula noctem.

VIRG.

TOME TROISIÈME.

ON SOUSCRIT A PARIS,

Au Salon Littéraire, chez le C. MARESCHAL, Cour des Fontaines, n°. 1112, près le palais du Tribunat.

AN X (1801).

VA1 1506005

TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE.

LES JARDINS, *ou* L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES, *poëme en quatre chants, par* JACQ. DELILLE; *nouvelle édition, considérablement augmentée. A Paris, chez* LEVRAUT *frères, libraires, an IX* — 1801.

CEUX qui connoissent peu notre ancienne littérature, s'imaginent que la manie descriptive ne s'est emparée du Parnasse françois que vers le milieu du dix-huitième siècle, à l'imitation des muses anglaises et allemandes. Ils ignorent, ou ils oublient qu'il y a plus de deux cents ans, nos versificateurs ont été, en ce genre, de vrais originaux : les successeurs de Ronsard, et Dubartas à leur tête, envahirent tout-à-coup les immenses domaines de la description; et pendant un demi siècle au moins, un cours intarissable de rimes descriptives inonda les champs stériles de la poésie françoise. Dubartas s'étoit emparé, en général, des œuvres de la création; d'autres s'at-

tachèrent aux différentes parties des trois règnes de la nature ; l'animal, le végétal furent disséqués avec l'attention la plus minutieuse, et le minéral même fut exploité avec une recherche et un soin tout-à-fait curieux. *Remy-Belleau*, entr'autres, chanta *les amours des pierres précieuses*, telles que l'*améthyste*, le *diamant*, l'*aimant*, la *perle*, la *pierre du coq*, la *pierre inextinguible*, la *pierre sanguinaire*, et beaucoup d'autres. Belleau rimoit les cahiers de physique de son tems, comme on rime aujourd'hui *Linnœus* ou Buffon ; mais il tachoit d'égayer la matière par des fables mythologiques ; et du moins les plans de ses petits poëmes ne sont pas dénués d'imagination, de variété, et d'une sorte d'intérêt. Mais enfin, l'extrême abondance d'un genre vague et illimité, que rien ne circonscrit et que rien n'arrête, amena la satiété, le dégoût, et le ridicule le plus complet ; sur-tout, quand je ne sais quel auteur annonça une encyclopédie descriptive qui ne devoit pas avoir moins de cent mille vers.

On sait comment l'auteur de l'art poëtique se moqua de cette abondance minutieuse et stérile des Saint-Amand et des Scudéry, qui ne tarissoient point en détails descriptifs sur les plus minces objets ; et l'on peut encore appliquer à leurs successeurs ce qu'il disoit du chantre d'*Ala-*

ric, qui avoit employé cinq cens vers à la description d'un palais :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin....
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.

Mais avant Despréaux, l'auteur de la comédie des *Visionnaires* (*) avoit déjà livré au ridicule

---

(*) Cette pièce, qui n'est pas sans mérite, fut appelée l'*inimitable comédie*; mais c'étoit avant que Molière parût. Ce comique vraiment inimitable, n'a pas dédaigné de modeler sa *Bélise* des *Femmes savantes*, sur l'une des *Visionnaires*, qui s'imagine que tous les hommes qui la voient sont amoureux d'elle. Une autre *Visionnaire* de Desmarêts, non moins plaisante, est celle qui refuse les hommages de ses amans, parce qu'elle est éprise du plus grand amour pour *Alexandre*. Ce caractère, tout exagéré qu'il est, n'est pas hors de la nature, puisque Jean-Jacques Rousseau nous parle d'une jeune personne amoureuse de *Télémaque*, et qui dédaignant tous les hommes, parce qu'elle n'en trouvoit point qui ressemblât à l'élève de *Mentor*.

Molière a transporté aussi, dans *ses Femmes savantes*, quelques autres plaisanteries des *Visionnaires*, sur l'amour-propre extravagant de certains auteurs; il n'a pas oublié le trait suivant :

Siècle, si tu pouvois savoir ce que je vaux,
J'aurois une statue en la place publique.

Au reste, l'auteur des *Visionnaires* finit par être at-

cette manie descriptive, en mettant sur la scène un rimeur de ce genre qui s'annonce en ces termes :

Que de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau !..
. . . . . Nulle amoureuse flamme,
Depuis que je suis né, n'est entrée en mon ame:
D'Hélicon seulement j'aime le noble val,
Et l'eau, fille du pied de l'emplumé cheval;
J'aime les bois, les prés, et les grottes obscures;
J'aime la poësie, et ses doctes figures.
. . . . . En l'avril de mes jours,
La riche métaphore occupa mes amours:
Puis j'aimai l'antithèse au sortir de l'école;
Maintenant, je me meurs pour la haute hyperbole:
O ma chère hyperbole! hyperbole mon cœur!
C'est toi qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

Ces différens traits ne caractérisent pas trop mal cette espèce de versificateurs qui se jettent dans la description, faute du talent propre à inventer un sujet, à combiner un plan, à peindre les mœurs et les passions, ou les grands effets de la nature; en un mot, parce que leur ame n'est jamais échauffée de cette sensibilité qui est la

---

taqué de la maladie qu'il avoit voulu guérir; il donna dans les visions les plus étranges en matière de religion et de littérature.

flamme du génie. La sécheresse des sentimens ne laisse au bel esprit d'autres ressources que l'art de briller par un grand fracas de couleurs, et un vernis éblouissant, par la profusion des antithèses et des hyperboles, par tout le clinquant du discours, et le charlatanisme du style ; c'est de ce style charlatan que le même Desmarêts se moque assez plaisamment, par une énorme description de jardin qu'il met dans la bouche de son visionnaire, grand enthousiaste de ces pompeuses sornettes. Le passage que nous allons citer, fera voir dans quel mépris ce misérable genre étoit déjà tombé.

. . . . . Quatre belles syrènes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines.
Une fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un triton renversé ;
Cette eau frappe le ciel, puis retombe et se joue
Sur le nez du triton, et lui lave la joue. . . . .
. . . . . .
Le parterre est enceint de trois larges canaux :
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une rivière, et toutes ces beautés
Dont les yeux innocens font leurs félicités. . . . .
Le grand parc se sépare en superbes allées :
Les arbres en sont beaux, et droits, et chevelus ;
Ils se joignent en haut de leurs rameaux feuillus,
Parlent en murmurant, s'embrassent comme frères,

Et contre les chaleurs sont des dieux tutélaires.
Un verd et long tapis par le milieu s'étend,
Qu'entrevoit le soleil d'un rayon tremblottant:
Deux ruisseaux, aux côtés, mouillant les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs, en un lieu reculé,
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé:
Diane est au milieu, de colère animée,
Et Niobe, en rocher à demi transformée.
La reine, au lieu de pleurs, verse de gros torrents;
Sa jeune fille encor l'étreint de bras mourans;
Et ses autres enfans, comme figures vraies,
Lancent, au lieu de sang, un jet d'eau de leurs playes.
L'étang, dont le sein vaste engouffre ces canaux,
D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux. etc.

On me dira peut-être que c'est là une parodie; mais vraiment non: c'étoit à-peu-près le ton et le style des rimeurs descriptifs de ce tems là, dont l'auteur des *Visionnaires* avait rassemblé les lambeaux épars, pour les rendre, à la vérité, plus ridicules, en les rapprochant dans un même cadre. Si l'on rassembloit ainsi différens traits de certain poëme, sans y rien changer, ne croiroit-on pas aussi que c'est une parodie? Essayons, et jugez:

Qui ne connoît Rhinsberg . . . . . .
Belle vue, où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jonc, des festons de laurier;

Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades,
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'Ibère, avec orgueil, dans leur luxe royal,
Vante son Aranjuez, son vieil escurial:
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarrissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets. . . .
Le Batave, à son tour, par un art courageux,
Sut changer en jardin son sol marécageux.
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins en l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux, dans ses près, les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans, et quelquefois grotesques.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Fortuné Pulhavi, ...
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Où ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Où ce beau peuplier, de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un verd feuillage,
Semble orné par le tems, et rajeuni par l'âge (*)?
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sibylle;

(*) Je cite fidèlement; quoiqu'en abrégeant, je ne romps point la chaîne des idées; et ce n'est pas ma faute si, de tems en tems, il n'y a ni sens, ni construction.

Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir;
Ici c'est le passé qui parle au souvenir.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Une autre va des lieux me montrer les images:
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté,
Où des murs byzantins, d'un temple où le Druide,
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Ecosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde;
Un roc du Capitole y venge l'Univers.
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier; il orne le bocage;
Et le tems destructeur méconnoît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débri plus sacré....
Voyez ce mausolée, où le Bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.
Et toi, dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père;
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille, à ces beautés, prête un charme nouveau...
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun;
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.

. . . . . .

Enfin, je viens à toi, florissante Albion,

Au bel art des jardins instruite par Bacon.
Combien j'aime Parkplace, où content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plait à vivre en sage;
Leasowe, de Shenston autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste,
Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté modeste;
Et Bowton, et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux loix qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres! etc.

C'est d'une seule digression du premier chant des *Jardins* que ces vers sont extraits. Cette espèce de parodie est moins plaisante que celle des *Visionnaires ;* mais aussi, on n'a rien prêté à l'auteur, tout est de lui ; on n'a fait qu'abréger le ridicule sérieux, et le pompeux ennui qui résulte de cet entassement descriptif, où l'enflure des mots couvre la petitesse des images et le vuide des idées.

La manie descriptive, attaquée par le bon goût et la plaisanterie, cessa donc, pendant un siècle entier, d'inonder notre poësie de son abondance stérile ; et ce n'est que depuis une quarantaine d'années qu'elle nous est revenue d'Allemagne et d'Angleterre, avec plus d'emphase et d'ostentation qu'elle n'en avoit jamais eu. Bernis avoit cru en cacher les défauts sous un amas de fleurs.

Saint-Lambert en fit gravement parade, l'affubla du chaperon philosophique, et renforça la monotonie du genre par la monotonie de son stile et sa froide élégance. Cette manie devint un vertige dans la tête du malheureux Roucher, qui noya son talent dans un débordement de descriptions, d'où cependant se sont sauvés quelques heureux détails, et surtout sa jolie fable de la *Sensitive*. Lemierre, moins diffus, mais plus sec et plus dur, a laissé le foible souvenir de cinq ou six traits de génie ébauchés dans son poëme de la *Peinture*, et d'un beau clair de lune dans celui des *Fastes*, si fameux par son excessif ridicule. Nous ne disons rien du poëme de la *Déclamation*, moins descriptif que didactique, où le mérite du genre est foiblement soutenu d'un style ingénieux, et dont les beautés rares et légères ne peuvent racheter les longueurs inutiles, ni l'affectation du faux esprit. Beaucoup d'autres ont parcouru en tout sens le vaste champ des descriptions : l'obscurité de leurs chûtes nous dispense d'en parler.

Delille enfin parut. Après s'être appuyé sur Virgile, il voulut marcher seul : après avoir traduit les *Géorgiques*, il composa les *Jardins*, qui ne sont qu'un très-court épisode dans le poëme de Virgile, comme dans les travaux de la campagne ; mais il fit des jardins à sa manière; il ne leur donna ni verger, ni potager, ni presque de

parterre (*) ; il en bannit l'utile et l'agréable simplicité ; il ne chanta que pour les riches, les jardins de luxe, les parcs somptueux, les vastes paysages. C'étoit s'éloigner à la fois du but véritable de la poësie didactique, dont les leçons doivent être plus générales, et du but moral de toute poësie instructive, qui doit ramener les hommes à la simplicité de la nature, les dégoûter des richesses, et leur faire aimer une honnête médiocrité pour l'intérêt même de leur bonheur, par la raison que des plaisirs dispendieux n'ont jamais procuré qu'un fastueux ennui.

Au reste, cette manière d'envisager son sujet ne laissoit pas beaucoup de place au genre didactique, et l'invitoit nécessairement à décrire tous les jardins fameux dont il vouloit offrir les modèles. Aussi, sur trois mille vers au moins qui composent son poëme, à peine y en a-t-il deux ou trois cens de préceptes, la plupart frivoles et souvent inintelligibles. Tout le reste n'est plus qu'un amas de descriptions qui se succèdent perpétuellement, et qui, vous offrant toujours des objets semblables, toujours le même ton de cou-

(*) Les *plantes* oubliées dans les *Jardins* de l'abbé Delille, ont fait elles seules le sujet d'un poëme dont les deux premiers chants sont, à mon avis, d'une meilleure poësie que celle du brillant paysagiste.

leurs, fatiguent autant l'esprit que la vue elle-même seroit fatiguée, si on faisoit passer de suite sous nos yeux tous ces jardins, ces parcs et ces paysages.

Il y a plus : comme il est impossible de se faire une idée juste des choses qu'on n'a jamais vues, les descriptions d'objets inconnus, de paysages étrangers, sont nécessairement obscures et ennuyeuses. Vous me décrirez en vain les sites, les perspectives, les parcs de la Pologne, de l'Allemagne ou de l'Angleterre ; mon imagination ne peut se peindre fidélement ce qui n'a point frappé mes yeux ; mon attention se dissipe et se rebute de vos images qui ne m'offrent rien que de vague et de confus. On a pu s'en convaincre, en lisant le passage que j'ai cité plus haut. Ainsi, l'auteur des *Jardins*, en augmentant ce poëme d'un grand nombre de ces descriptions d'objets étrangers, n'a fait qu'augmenter les défauts du genre descriptif, et la difficulté de lire son ouvrage.

Cette difficulté étoit déjà assez grande, quand il parut, il y a vingt ans, pour la première fois. On applaudit à quelques tableaux d'une riche élégance et brillans de couleurs, à des contrastes ingénieux et piquans, et surtout à plusieurs détails du quatrième chant qui fut le plus goûté. On n'applaudit pas de même au dessin général du

poëme, où les jardins utiles se trouvoient étouffés sous un vain luxe de décorations et d'ornemens ambitieux. On ne pardonna point au désordre du plan, où la confusion des objets ne présente à l'esprit, qui s'y voit comme perdu, aucun fil pour se retrouver dans ce labyrinte de descriptions, et pour les lier ensemble dans son souvenir. On auroit désiré moins de ces digressions, qui rentrent toujours dans le même sujet, et plus d'épisodes, qui en varient le ton et la peinture; on y trouvoit trop peu de ces traits élevés ou touchans, qui vont à l'ame, qui l'échauffent, qui la remuent, et qui laissent une impression profonde. La nature étoit trop brillante; trop d'éclat, trop de fard effaçoit ses graces simples et ses franches beautés. La vivacité du style, qui fait le principal mérite de l'auteur, n'y paroissoit pas assez réglée, assez variée dans ses mouvemens, et laissoit voir souvent plus de négligences que d'abandon. L'indigence de la poësie se faisoit appercevoir à travers la richesse et l'élégance de la versification; c'étoit beaucoup de broderie sur une étoffe un peu mince. La versification elle-même offroit des licences choquantes, des coupes inutilement hasardées, des enjambemens forcés, une mesure brisée à contretems, et des hardiesses sans effet. Enfin, on reprochoit encore à l'auteur trop de prédilection pour l'antithèse, pour des tournures mignardes et ma-

niérées, pour un vain cliquetis de mots qui peuvent enjoliver le style, mais qui dégénèrent en affectation, et détruisent ce beau naturel qui doit dominer, surtout dans les peintures champêtres.

La nouvelle édition des *Jardins* reproduit les mêmes défauts, renforcés d'un millier de vers et plus de descriptions nouvelles, qui ajoutent infiniment à la fatigue que faisoit éprouver la lecture des anciennes, déjà trop multipliées ; fatigue d'autant plus grande, que ces additions sont en général beaucoup plus foibles de couleurs, et, pour ainsi dire, d'un pinceau épuisé. Quand les peintres brillans ont perdu leur coloris, il leur reste peu de chose. La manière de l'abbé Delille, jusqu'alors riante et légère, s'est rembrunie et appésantie. Sa poësie n'a pas acquis cette force que demanderoient des tableaux plus sombres, et sa versification a perdu presque tout son éclat ; elle est devenue lâche, embarrassée, obscure et même pénible. Ce n'est pas que cette teinte de mélancolie, répandue sur de nouveaux objets, n'eût pu jetter quelqu'intérêt et de la variété dans son poëme, si la disparate entre son ancienne et sa nouvelle manière n'étoit trop forte ; l'épuisement et la langueur, à côté de la souplesse et de la vivacité, produisent un contraste désagréable. La dégradation est trop sensible dans ce rapprochement. Cependant, quelques unes de ces addi-

tions offrent encore les traces du talent, et parmi des vers défectueux, une douceur de sentimens dont l'auteur s'est avisé un peu trop tard. Une partie de sa digression sur le jardin de Pope mérite d'être citée.

Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleuroit en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère ; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres :
Là, du Parnasse anglais le chantre favori,
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, *que déjà couvroit l'ombre éternelle*,
Vint *saluer* encor la tombe maternelle.
Salut, *saule* fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes *vieux* rameaux, dans leur caducité,
Envain sur leurs appuis reposent leur *vieillesse*,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant ; celui qui dans ses vers,
D'Homere le premier fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des Jardins, ainsi que du *langage*,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage.
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté ;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il *adore*,
Ses regards *prolongés se retournent encore*.
Mon sort est plus heureux ; par un secret amour,
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.

Le chantre d'Ilion fut embelli par toi ;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance;
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets, par ta muse habités,
Viennent errer souvent mesregards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse ;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse ;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protège donc ma muse ; et si ma main fidelle
Jadis à nos François te montra pour modèle (*),
Inspire encor mes chants ; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau :
Ma voix t'en fait l'hommage ; et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

Il y a sans doute un peu de lenteur et quelques négligences dans ce morceau, comme *la vieillesse des vieux rameaux*, *des regards prolongés qui se retournent*, quoiqu'il soit inutile de les retourner quand on les prolonge, et surtout un *œil* qui *salue*, malgré l'*ombre éternelle* dont il est *couvert*. Ces défauts n'empêchent pas que les sentimens d'une douce tristesse qui ont inspiré ces vers, ne fassent éprouver, à leur lecture, une sorte d'attendrissement ; et si les autres additions

(*) La satire que Delille a traduite de Pope, n'étoit pas un modèle dont on pût se vanter.

de

de l'auteur étoient du même genre, on ne lui eut pas reproché d'avoir appauvri son poëme en croyant l'enrichir.

Une augmentation plus importante, et qui auroit été une véritable richesse, si l'exécution avoit été plus heureuse, c'est l'épisode d'*Abdolonime*. On avoit fait observer à l'auteur que ses jardins étoient trop déserts; que cette solitude auroit pu être animée par quelques personnages intéressans, même par des rois et des héros ramenés à la nature par le goût du jardinage. L'abbé Delille a profité de cette idée donnée par la critique, toujours utile pour l'homme de talent. Il auroit pu choisir les héros de son épisode dans l'histoire moderne; il a préféré l'ancienne, et il est vrai que le trait d'Abdolonime entroit parfaitement dans le sujet. Voyons s'il est aussi bien traité que bien trouvé.

D'abord, il ne me paroît pas amené d'une manière assez naturelle, après l'aventure tragique du capitaine *Cook*, et surtout par cette transition un peu séche :

Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.

L'histoire d'Abdolonime est-elle précisément ce qu'on appelle *une histoire touchante?* et ce prince, content de vivre pauvrement en cultivant

un petit jardin, qui n'étoit pas même à lui, a-t-il beaucoup de rapport aux *travaux* que le poëte a chantés, puisqu'il n'a célébré que les jardins du luxe et les parcs magnifiques? Il auroit pu opposer le bonheur paisible de ce descendant des rois, dans son humble retraite, au faste et à la pompe des grands, environnés de magnificence et d'ennui dans leurs palais de campagne; et ce contraste n'auroit pas nui à l'effet de son épisode. Quoiqu'il en soit, il n'a pu se résoudre à nous présenter Abdolonime tel que nous l'a peint Quinte-Curce, au quatrième livre de la vie d'Alexandre. Là, on le voit dans un faubourg de Sidon, cultivant de ses mains un petit coin de terre, et vivant du fruit de son travail: l'abbé Delille lui donne un bel enclos; *un fertile côteau* qui *s'étend en plateau;* et *au centre du jardin*, *un vallon fortuné qui se courbe en croissant.* Ce n'est pas tout:

Dans le fond, les sapins, les cyprès *fastueux*
En cercle dessinoient leurs troncs *majestueux;*
Mille arbustes divers y versoient *sans blessure* (*),
Le nard le plus parfait, la myrre la plus pure. . . .
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques,
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques. etc.

(*) C'est-à-dire, sans qu'on eût fendu leur écorce.

Il lui fait encore présent d'un beau *troupeau*, qui *lui peignoit l'origine et les devoirs des rois*. Enfin, Abdolonime ressemble assez, dans son jardin à l'anglaise, à un riche particulier dont le sort peut faire envie. Comment le poëte n'a-t-il pas senti qu'il diminuoit l'intérêt qu'on auroit pris à la pauvreté de ce prince? Et d'ailleurs, pourquoi ce nouveau luxe descriptif, quand il s'agissoit de prendre un autre ton pour délasser l'esprit de tant de descriptions semblables? Observons encore qu'on nous représente ici Abdolonime comme un roi detrôné, quoiqu'il n'appartînt que de loin au sang royal, et qu'il n'eût jamais eu qu'une misérable cabane.

Après la description du riche enclos, vient le portrait d'Abdolonime, dont *la barbe se répand en flots d'argent*, et dont la *mâle vieillesse n'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;* ce qui est un peu fort. L'abbé Delille lui donne un fils, qui est plus naturellement *dans sa fleur*, et il ajoute que l'*adolescence s'éloigne de l'enfance. La rose est sur sa joue, et le duvet de la pêche sur son menton.* Que signifie tout ce petit verbiage dans un récit qui doit être rapide, et qu'on nous annonçoit comme *touchant?* Mais l'abbé Delille aime à décrire sans fin, et ne sait point raconter. Nous voyons ensuite que le père et le fils s'amusoient quelquefois le soir à lire les *an-*

nales de l'empire, et cela donne lieu à de belles réflexions sur les discordes des peuples et des grands, et sur les malheurs des rois. Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le dépôt des annales de l'empire n'existoit que dans le palais des rois de Sidon; que ces rois d'orient étoient peu communicatifs, et n'en laissoient point, sans doute, prendre de copies. D'ailleurs, Quinte-Qurce nous dit qu'Abdolonime ne songeoit guères à de pareilles lectures; uniquement appliqué à son travail de chaque jour, il n'entendoit pas même le bruit des armes qui ébranloient toute l'Asie.

Les réflexions sont suivies d'une autre description d'environ trente vers, pour nous dire qu'un soir, le père et le fils faisoient leur prière, *agenouillés aux pieds d'un autel champêtre.* Ce style assez humble fait place tout-à-coup au style le plus emphatique: c'est *la nature entière* qui *écoute avec respect leur prière* qui *s'élève en liberté vers le ciel*, et *n'est point arrêtée par les voûtes d'un temple*, comme si les voûtes d'un temple arrêtoient nos prières. Ce sont encore *des fruits et des fleurs qui forment l'encens de la nature;* et enfin, c'est *tout l'Olympe qui contemple en silence* (remarquez bien le silence de l'Olympe) *le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance.* Combien tout ce petit Phébus

répugne à la simplicité d'un récit que l'auteur nous avoit promis de rendre touchant !

Pendant leur prière du soir, *voilà que tout-à-coup* ils entendent la trompette, et *une troupe guerrière entoure cette enceinte.* Le fils a peur ; son père le rassure :

Mon fils, dit le vieillard, *ne t'épouvante pas ;*
Lorsque *l'orgueil armé* rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais *le pauvre* est tranquille.

Il falloit donc nous peindre Abdolonime dans la pauvreté. Que veut dire *l'orgueil armé* qui *rassemble ses soldats ?* Pourquoi n'a-t-il pas été question, dans tout ce qui précède, de la prise de Sidon par Alexandre ? cette peinture forte et terrible, plus essentielle qu'une description de jardin, pouvoit faire une belle opposition avec le calme et l'obscurité du prince ; et surtout, avec le changement soudain de sa fortune, qui va le placer sur un trône auquel il n'avoit jamais pu prétendre. Remarquez aussi qu'Abdolonime, qui s'amuse à lire des annales, ne sait pas seulement la nouvelle du jour, puisqu'il n'en parle pas.

Mais la trompette sonne une seconde fois ;
Et l'écho roule *au loin*, *prolongé* dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre ;
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce *caprice auguste* est digne encor de lui.

Voilà donc Alexandre qui tombe là des nues, sans avoir été annoncé dans les cent vers, au moins, qui allongent beaucoup trop ce récit. Nous ne disons rien de la redondance de l'écho *prolongé au loin ;* mais qui jamais s'est avisé de donner au *caprice* l'épithète d'*auguste ?* A-t-on un caprice par grandeur d'ame? Quelle puérilité boursouflée, dans cette *fatigue* d'Alexandre, que la victoire ne fatigua jamais, et qui n'étoit pas encore au milieu de sa carrière! Après cela, vient encore une petite description des *portes du jardin* et des *murs tissus d'épines ;* mais tout-à-coup, l'emphase la plus comique s'empare du poëte, lorsqu'Alexandre a franchi ces murs d'épines :

Il porte dans l'enceinte *un pas religieux*,
Et craint de *profaner* le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'appaisent,
Son orgueil s'attendrit, *ses victoires se taisent*,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.

Supposez qu'Alexandre eût été touché de voir la pauvreté d'un prince du sang royal, est-ce ainsi que son émotion devoit se peindre? Une noble simplicité ne convenoit-elle pas mieux au grand Alexandre que tout ce boursouflage philosophique, imité de Lucain? Ecoutez maintenant parler ce jeune héros, et voyez si vous le reconnoîtrez à ce ton patelin et hypocrite :

Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur;
A terrasser les rois je mettois mon honneur;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang règna jadis, il doit règner encore;
Sors de l'obscurité: *les peuples* et les rois
Sont toujours *criminels d'abandonner* leurs droits.
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire;
C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire.
Viens donc; tout te rappelle au rang de tes ayeux,
Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux.

Ces bouffées de philosophie sont-elles bien touchantes? Ne croiroit-on pas, après ce discours, qu'Alexandre va renoncer à ses conquêtes, pour vivre en philosophe? Il est donc certain que l'abbé Delille est privé du talent propre au récit et au dramatique: telle est la véritable cause de ses éternelles descriptions. La réponse d'Abdolonime n'est pas moins remarquable. Ce pauvre prince, que l'historien latin nous montre saisi d'étonnement quand on lui offre la royauté, demandant si ce n'est pas un songe, et si l'on veut se jouer de lui par ces offres insensées, ce même prince prend un ton de hauteur et de reproche avec Alexandre:

Ainsi, ta main toujours dispose des couronnes;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard; et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver *les rois!* etc.

A ce ton de dédain et d'arrogance, on croit na-

turellement qu'Abdolonime va refuser Alexandre ; mais non, il veut bien lui faire la grace d'accepter une couronne qu'il ne pouvoit jamais espérer, quoiqu'il se traite de *roi*. L'auteur nous assure que *cette fierté*, qu'il appelle *noble*, *plait au cœur d'Alexandre*. Je pense, au contraire, que le héros l'auroit trouvée fort ridicule. Il faut convenir que le peu de mots rapportés par Quinte-Curce, sont d'une simplicité plus noble et plus sage : « Je voudrois savoir, dit Alexandre à Abdolo- » nime, comment tu as pu si patiemment sup- » porter ton indigence. Plaise aux dieux, répond » le vieillard, me donner autant de courage pour » supporter la royauté ! Ces mains ont suffi à » mes besoins ; je n'avois rien, et rien ne m'a » manqué ».

Ce qui vaut mieux que les discours sentencieux et froids imaginés par Delille, c'est l'image suivante, qui a quelque chose de gracieux et d'aimable.

. . . . . *Le fils, dans le jardin,*
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglante Bellone,
Demande à marier sa modeste couronne :
Le héros lui sourit ; et ce front triomphant,
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant.

Je ne sais si cette image n'auroit pas heureusement terminé l'épisode allongé outre mesure de

cinquante autres vers emphatiques, où l'on voit encore Alexandre dans ses accès de mélancolie philosophique, *s'arracher à regret à ce couple innocent, qu'il envie en secret.* Le père et le fils, *un couple !*

Il s'éloigne, indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle ;
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur.

Tout est aussi faux qu'ampoulé dans cette peinture d'Alexandre, qui n'a jamais eu *pitié de sa gloire*, et qui, dans ce moment, n'avoit point *conquis le monde.*

A quoi bon tous les petits détails qui suivent, parmi lesquels se trouve ce singulier vers : *A peine l'horizon avoit rougi l'aurore*, quoiqu'ordinairement ce soit l'aurore qui rougisse l'horizon? A quoi bon les discours d'Abdolonime à son fils ; *du malheur de regner viens consoler ton père ?* Cette bouffissure n'a rien de bien touchant. Passe encore pour les adieux qu'il fait à son jardin, s'ils n'étoient point gâtés par un vers à prétention qui glace tout ce discours :

Ces fastes valoient bien les annales des rois.

L'auteur, qui ne sait point se borner, nous promène encore dans le palais d'Abdolonime, parmi les ombres de ses pères, dont il croit *entendre*

autour de lui la gémissante voix. Enfin il règne, et revient de tems en tems *visiter sa cabane, loin d'un monde profane.*

Il nous semble que cet épisode est traité à contre sens. Delille en auroit pu faire un ornement très-utile à son poëme, s'il se fût contenté de développer et d'embellir le récit historique qu'il a dénaturé; s'il se fût abstenu de descriptions fatiguantes par leur répétition et leur longueur; et si, au lieu des sentimens faux et outrés qu'il prête à ses personnages, il eût conservé la simplicité convenable au modeste Abdolonime, ainsi que la grandeur et la bonté héroïqne qui signalèrent Alexandre en cette occasion.

Nous ne croyons pas devoir en dire davantage de cette nouvelle édition, si malheureusement augmentée, et si peu corrigée. Quand l'auteur aura, dans un même recueil, rassemblé à la suite les uns des autres, et ce poëme des *paysages*, et celui de l'*homme des champs*, et celui des *trois règnes de la nature*, et celui de l'*imagination*, et peut-être quelques autres encore, il pourra se vanter d'avoir coulé à fonds la poësie descriptive.

De quelques Traductions de Laharpe, dans son cours de littérature.

Nous n'avons pas oublié la promesse que nous avons faite (1) d'examiner plus en détail cette volumineuse collection d'extraits, de plaidoyers, de jugemens littéraires et philosophiques, prononcés si long-tems, sans contradiction et sans appel, par le rhéteur du *Lycée*. Mais, si une lecture rapide suffit pour appercevoir le défaut d'ensemble et le plan irrégulier d'un ouvrage dont les différentes parties sont dénuées de toute proportion, les unes tronquées en quelques pages, malgré leur importance, les autres enflées et étendues outre mesure, malgré leur futilité (2),

(1) Voyez le second cahier.

(2) Qui n'a pas été surpris, par exemple, de voir presque toute la poësie ancienne traitée superficiellement, ainsi que l'article des historiens grecs et latins, tandis que des volumes sont consacrés à ce qu'il y a de plus frivole dans la littérature moderne ? Ce qui m'a paru de plus comique, c'est la condamnation courte et tranchante du scélérat *Aristophane*, et la longue et complaisante apologie du *bonhomme Beaumarchais*.

Ce qui m'a paru de plus ennuyeux, c'est de trouver fréquemment de très-amples extraits exhumés du Mercure, et surtout une diatribe de deux cents mortelles

il faut une seconde lecture, plus attentive, pour apprécier la justesse ou la fausseté de tant de critiques sur tant d'auteurs et d'ouvrages de différente espèce.

Cette seconde lecture n'est pas facile ; elle demande courage et patience. Comme je ne manque ni de l'une, ni de l'autre, je triompherai, je l'espère, de cette longue difficulté. En attendant, je ne crois pas inutile de nous arrêter un moment sur quelques unes des traductions que Laharpe a voulu faire lui-même, afin, dit-il, de mieux conserver toute la beauté des ouvrages anciens qu'il analyse. Pour ne pas le prendre un peu trop à son désavantage, nous lui ferons grace de ses traductions en vers, et nous voulons bien nous borner à quelques passages de l'orateur romain, qu'il loue comme il doit, et qu'il traduit comme il peut.

Le professeur du Lycée nous permettra d'abord de lui faire quelques observations sur une partie essentielle de l'art de traduire ; observations que je n'ai pas puisées dans son cours de littérature, où je ne sache pas avoir rien trouvé de relatif à ce que je vais dire.

---

pages, contre Sénèque et Diderot, tous deux bien dignes, assurément, d'avoir inspiré la discussion la plus fastidieuse, peut-être, qui aît paru depuis la renaissance des lettres.

La première chose qu'on doit tâcher de saisir dans l'auteur qu'on traduit, c'est le mouvement de son style ; car ce mouvement est le caractère le plus distinctif de son génie : c'est l'ame de son talent. Si vous lui ôtez cette ame, votre traduction n'offre plus qu'un cadavre. Dans un orateur, surtout, le mouvement qu'il employe détermine le sens général de son discours. Si l'indignation le fait parler, la véhémence donnera aux différentes parties de sa harangue, une autre disposition, un enchaînement de pensées bien différent que s'il étoit inspiré par un sentiment plus tranquille et plus doux. Ainsi, vous pourriez traduire exactement chacune de ses pensées et de ses expressions, sans en avoir fait connoître le véritable sens, parce que vous auriez manqué le mouvement qu'il leur a imprimé, et qui les enchaîne les unes aux autres dans l'ordre où il vouloit qu'elles fissent le plus d'effet. Le mouvement ôté, l'effet cesse avec lui.

Ce qu'on trouve de plus difficile en traduisant, ce sont les transitions et la liaison des phrases. On ne les rendra jamais d'une manière naturelle, si l'on n'a pas le talent de sentir et de suivre l'impulsion qui entraînoit l'original auquel on s'attache. Avec cette impulsion, tout marche, tout se lie, tout va de suite, tout s'éclaircit. Sans cela, on est tout étonné qu'un traducteur, quoique fidèle

et clair dans le sens des mots, ne soit presque pas intelligible dans le sens général et dans l'ensemble du discours.

Du mouvement naît l'harmonie. Les belles et nombreuses périodes de Cicéron tiennent au mouvement de son style : sans ce mouvement et cette harmonie, vous n'aurez plus aucune idée de son éloquence ; et il ne faut pas croire que notre langue répugne, autant qu'on le dit, à ce style nombreux et périodique. Cette qualité tient plutôt au caractère des écrivains qu'à celui de la langue. Tout orateur véhément et passionné a une élocution nombreuse ; et certaines périodes de Bossuet ou de Bourdaloue, ne le cèdent point en ce genre de mérite, à celles de Cicéron. Toutes les fois que de longues périodes vous paroîtront lâches et languissantes, remarquez bien que l'auteur les a travaillées à froid ; que son style se traîne et languit, faute de mouvement.

Tel est donc l'objet essentiel auquel doit s'attacher un traducteur. Après cela, l'élégance, le choix, la hardiesse des expressions lui coûteront beaucoup moins ; car en se pénétrant de cette ame qui animoit son auteur, il verra que les expressions les plus convenables naissent, sans beaucoup d'effort, d'un sentiment naturel et vrai. Tout ceci doit s'entendre avec les restrictions qu'exigent nécessairement le génie différent des nations, le

génie des langues, et celui du traducteur; car il faudroit que tout cela fût égal à-peu-près, afin qu'une traduction valût un original. Mais, en ne jugeant de toutes ces choses que d'une manière relative, on verra que le traducteur le plus fidèle et le moins inégal à son auteur, sera celui qui l'aura le plus vivement senti, qui en aura suivi l'impulsion, et qui aura le mieux partagé tous ses mouvemens.

Laharpe n'ignoroit point, sans doute, les principes que nous venons d'exposer; voyons s'il s'en est ressouvenu, en luttant contre l'orateur romain. Le premier fragment que je rencontre, est tiré de la cinquième verrine, où Cicéron a déployé tout le talent qu'il avoit pour le pathétique, dans la peinture du supplice des capitaines Siciliens, faussement accusés d'intelligence avec les corsaires qui avoient brûlé une flotte de la république, à la vue de Syracuse. Cette flotte étoit commandée par un certain Cléomènes, mari d'une des maîtresses de Verrès, et avoit péri par la désertion de ce commandant qui l'avoit abandonnée aux pirates. Verrès ne crut pouvoir sauver ce Cléomène, et ensevelir l'opprobe de cette catastrophe, que par la mort de tous les autres capitaines dont il craignoit le témoignage.

Ecoutons le traducteur.

« Verrès sort de son palais, animé de toutes les

» fureurs du crime et de la barbarie. Il paroît » dans la place publique, et fait citer les com- » mandans à son tribunal. Ils viennent, sans soup- » çon et sans crainte. Il fait soudain charger de » fers ces malheureux qui se fioient à leur inno- » cence, qui réclament la justice du préteur, et » lui demandent raison de ce traitement. C'est, » leur dit-il, pour avoir livré par trahison nos » vaisseaux à l'ennemi. Tout le monde se récrie, » tout le monde s'étonne qu'il aît assez d'impudence » pour imputer à d'autres qu'à lui, la cause d'un » malheur qui n'étoit que l'ouvrage de son ava- » rice; qu'un homme tel que Verrès, mis par l'o- » pinion publique au rang des brigands et des cor- » saires, ose accuser quelqu'un d'être d'intelligence » avec eux; qu'enfin, cette étrange accusation » n'éclatte que quinze jours après l'événement. »

Arrêtons-nous un peu. Ce récit, qui est fort animé dans Cicéron, ne vous paroît-il pas languissant dans la traduction? *Il fait citer les commandans; ils viennent; il fait soudain charger de fers*, etc.; tout cela est sans mouvement, et froid. *Animé de toutes les fureurs du crime et de la barbarie*, est du pathos qui ne peint rien. *Lui demandent la raison de ce traitement*, est-il assez trivial? peut-on être plus de sang froid en un pareil moment? Après, *tout le monde se récrie*, vous attendez-vous à *tout le monde*

monde s'étonne ? L'étonnement ne doit-il pas précéder les cris ? Quelle phrase lourde et traînante, que *la cause d'un malheur qui n'étoit que l'ouvrage de son avarice !* N'y a-t-il pas du louche dans cette autre phrase : *Un homme tel que Verrès, mis par l'opinion publique au rang des brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un d'être d'intelligence avec eux ?* Cette obscurité vient d'un contre-sens, comme on le verra dans la traduction suivante, où nous avons tâché de faire moins de fautes que notre professeur, et surtout de conserver le mouvement de l'original.

« Verrès, à l'instant même, sort de son palais, » les yeux enflammés de fureur, ne respirant que » le crime et la cruauté ; il se rend à la place » publique, et mande les capitaines, qui, sans » crainte, sans soupçon, accourent à ses ordres : » on les charge de fers. Innocens et malheureux, » ils implorent la justice et la foi du peuple ro- » main ; ils demandent quel est leur crime. Leur » crime, dit le préteur, est d'avoir livré la flotte » aux pirates. Le peuple étonné, pousse des cris » d'indignation ; il ne conçoit pas qu'il existe un » mortel assez impudent, assez audacieux, pour » imputer à d'autres un malheur dont la seule » cause est sa propre avarice ; que, soupçonné » d'intelligence avec les corsaires, il rejette sur

» des innocens le crime de sa trahison ; et qu'enfin, » après l'incendie des vaisseaux, son accusation » aît attendu quinze jours avant d'éclatter. » Poursuivons le récit dans la traduction de Laharpe.

« On demande où est Cléomène, non pas qu'on » le crût plus digne de châtiment que les autres : » qu'avoit-il pu faire avec des vaisseaux dénués » de toute défense ? Mais enfin, sa cause étoit la » même : où est Cléomène ? On le voit à côté du » Préteur, lui parlant familièrement à l'oreille, » comme il avoit coutme de faire. L'indignation » est générale que les hommes les plus honnêtes, » les plus distingués de leur ville, soient mis aux » fers, tandis que Cléomène, pour prix de ses com- » plaisances infâmes, est l'ami et le confident du » Préteur. Il se présente cependant un accusateur : » c'étoit un misérable, nommé Turpion, flétri sous » les gouverneurs précédens, bien fait pour le rôle » abject dont on le chargeoit, et connu pour être » l'instrument de toutes les iniquités, de toutes les » bassesses, de toutes les extorsions de Verrès »

Même langueur dans le style ; *comme il avoit coutume de faire*, est une phrase triviale. *L'indignation est générale que* etc. Non seulement cette tournure n'est pas élégante, elle n'est pas françoise. On n'a jamais dit, *mon indignation est que* etc. Toute la suite est traînante, et n'a rien qui exprime l'indignation. *Il se présente*

cependant un accusateur. Cette phrase se lie mal à la précédente. Est-ce à cause que Cléomène est l'ami du Préteur, qu'il se présente un accusateur? Voilà le sens que semble déterminer *cependant. C'étoit un misérable, bien fait pour le rôle abject dont on le chargeoit.* Tout cela est foible et mal écrit. Que signifie *abject*, pour peindre le dénonciateur des innocens opprimés et dont on veut la mort? Le reste indique à peine le sens et l'expression de l'original. Rendons-lui au moins quelque chose de ce qu'on lui a ôté.

« Cependant, on demandoit Cléomène; non » pas qu'on le crût digne de châtiment: et que » pouvoit-il faire à la tête d'une escadre désar- « mée, épuisée par la cupidité de Verrès? Bientôt » on voit ce Cléomène s'asseoir à côté du Préteur, » et lui parler à l'oreille, selon sa familière cou- » tume. Alors, ce ne fut qu'un cri contre ce » complot d'iniquité; on s'indignoit de voir dans » les fers d'honnêtes citoyens, et Cléomène dans » la familiarité du Prêteur par un commerce » d'adultère et d'infamie. Malgré cette rumeur » universelle, Nœvius Turpio se présente pour » accusateur de ceux qu'on opprimoit; homme » bien digne de cet emploi! C'étoit ce même » Turpio que le Préteur Sacerdos avoit condamné » pour ses injustices; et le même que le Préteur » Verrès avoit choisi pour associé et pour émis-

» saire de ses iniquités, de ses exactions, de ses
» accusations calomnieuses, de ses jugemens ty-
» ranniques ».

Dans la suite de ce récit, nous supprimerons les circonstances les moins intéressantes, qui rendroient nos citations beaucoup trop longues. Laharpe continue ainsi :

« Les parens, les proches de ces infortunés *ac-*
» *courent à Syracuse*, *frappés* de cette funeste
» nouvelle ; ils voient leurs enfans accablés sous
» le poids des chaînes, *PORTANT*, *ô Verrès*,
» *la peine* de ton exécrable avarice. Ils se pré-
» sentent, réclament leurs enfans, les défendent
» à grands cris, implorent ta foi, ta justice,
» comme si tu en avois eu jamais.....

« Du nombre des accusés étoit Furius d'Héraclée,
» homme célèbre pendant sa vie, et *qui l'est*
» *devenu bien plus* après sa mort : c'est lui qui
» eut le courage, non seulement d'adresser en face
» à Verrès tous les reproches *qu'il méritoit*,
» (sûr de mourir, il n'avoit plus rien à ména-
« ger) mais même d'écrire son apologie dans
» sa prison, *en présence de sa mère*, qui, toute
» en larmes, passoit les jours et les nuits auprès
» de lui. Toute la Sicile *l'a lue*, cette *apologie*,
» *l'histoire* de tes forfaits et de tes cruautés :
» on y voit combien chaque commandant de ga-
» lères *a reçu de matelots de la ville* qui devoit

» les fournir, et combien ont acheté de toi leur » congé ; et *lorsqu'à* ton tribunal *il alléguoit* » *ses moyens de défense*, tes licteurs lui frap- » poient les yeux à coups de verges, *tandis que* » cet homme courageux, *résolu à la mort* et » insensible à ses douleurs, *s'écrioit qu'il étoit* » *indigne que les larmes de sa mère* eussent » moins de pouvoir sur toi pour le sauver, que » les caresses d'une prostituée pour sauver l'in- » fâme Cléomène ».

Nous ne relèverons point tout ce qu'il y a de défectueux dans cette version aussi sèche que rampante ; nous remarquerons seulement la mauvaise transition du commencement : *les parens accoururent à Syracuse, frappés de cette nouvelle.* La liaison des idées, et le mouvement du style vouloient que les parens fussent frappés de cette funeste nouvelle, avant d'accourir à Syracuse. Nous ignorons pourquoi le traducteur a négligé un passage du discours de Furius, rapporté par Cicéron, et qui termine ce tableau de la manière la plus pathétique. Nous le restituerons dans la traduction qu'on va lire.

« A cette fatale nouvelle, les pères et les parens » des accusés accourent à Syracuse ; ils voient ces » infortunés jeunes gens enchaînés par le col, et » destinés à payer de leurs têtes le crime du Pré- » teur. Ils se présentent ; ils défendent leurs fils ;

» ils implorent votre justice, ô Verrès, votre
» justice, qu'on n'avoit jamais vue, et qui ne fut
» jamais! .....

« Je ne dois pas oublier Furius d'Héraclée, si
» célèbre parmi les siens, durant sa vie, et dans
» toute la Sicile depuis sa mort. Telle fut sa fer-
» meté et son courage: (et puisqu'il falloit mourir,
» qu'avoit-il à ménager?) Non seulement il accabla
» Verrès des plus sanglans reproches, mais en at-
» tendant qu'on le livrât au bourreau, il écrivit
» sa défense sous les yeux de sa mère qui l'arro-
» soit jour et nuit de ses larmes. Il n'y a personne
» dans toute la Sicile, qui ne l'aît entre les mains;
» cette éloquente défense, qui ne la lise, qui n'y
» voie en frémissant, barbare Verrès, une pein-
» ture fidelle de ta scélératesse. On y voit le
» nombre des matelots et des soldats que sa ville
» lui avoit fournis, combien furent congédiés, à
» quel prix ils le furent, et combien peu il en fut
» laissé. Il dit la même chose des autres vaisseaux;
» et tandis qu'il te le disoit à toi-même, on lui
» frappoit les yeux à coups de verges. Un homme
» qui ne craignoit point la mort pouvoit braver
» tes coups. Il crioit avec plus de force encore,
» que c'étoit le comble de la plus infâme iniquité
» d'avoir accordé la grace du lâche Cléomène à
» son impudique épouse, et de mépriser les larmes
» d'une mère vénérable et suppliante, qui de-
» mande justice pour son fils innocent.

« Je vois dans son discours des paroles plus » remarquables encore ; et ce n'est point en vain » qu'il aura attesté, en mourant, l'équité des juges » et du peuple romain. « Verrès, dit-il, peut faire » égorger les témoins de ses crimes ; mais il n'é- » teindra ni ses crimes, ni leur témoignage dans » leur sang. La déposition qu'on entendra du fond » de mon tombeau, aura plus de force pour frap- » per les juges, que si je paroissois vivant à leur tri- » bunal. Je n'aurois à donner que des preuves de » sa cupidité ; mais après avoir fini ma vie dans » les supplices, cet écrit déposera contre sa » cruauté et sa fureur ». Ensuite il s'adresse au » tyran : « Quand tu paroîtras devant tes juges, » lui dit-il, non seulement tu y seras poursuivi » par des troupes de témoins ; mais les Dieux » mânes, vengeurs des innocens, mais les furies » qui tourmentent les scélérats, y viendront avec » toi pour t'accuser. Pour moi, préparé à la mort, » je la souffrirai plus constamment ; car j'ai déjà » vu tes haches sanglantes ; j'ai vu la face de ton » bourreau Sestius ; j'ai vu ses mains infâmes » frapper des citoyens romains, au signal que tu » lui donnois ». etc.

Nous abrégeons ce récit, et nous continuons de transcrire la traduction du professeur.

« Les innocens sont condamnés ; on les traîne » dans les cachots ; on prépare leur supplice. *Mais*

» *il faut que ce supplice commence dans* leurs
» leurs malheureux parens. On leur interdit la vue
» de leurs enfans ; *on défend* de leur porteur des
» vêtemens et de la nourriture. Ces pères infor-
» tunés, qui sont ici devant vous, étoient étendus
» sur le seuil de la prison ; des mères déplorables
» y passoient la nuit dans les pleurs, sans pouvoir
» obtenir les derniers embrassemens de leurs en-
» fans ; elles demandoient pour toute grace *qu'il*
» *leur fût permis* de recueillir leurs derniers
» soupirs, et le demandoient envain. *Là*, veilloit
» le gardien des prisons, le ministre des barbaries
» de Verrès, la terreur des citoyens, le licteur
» Sestius, *qui s'établissoit un revenu* sur les
» douleurs et les larmes de ces malheureux. *Tant*,
» pour visiter votre fils ; *tant*, pour lui donner
» de la nourriture : *personne ne s'y refusoit.*
» *Que* me donnerez-vous pour faire mourir votre
» fils d'un seul coup ? pour qu'il ne souffre pas
» long-tems ? pour qu'il ne soit pas frappé plusieurs
» fois ? Toutes ces graces étoient taxées. O condi-
» tion affreuse ! O insupportable tyrannie ! *Ce*
» *n'étoit pas la vie que l'on marchandoit* ;
» c'étoit une mort plus prompte et moins cruelle.
» Les *prisonniers* eux-mêmes composoient avec
» Sestius, pour *ne recevoir qu'un seul coup* ;
» ils demandoient à leurs parens, comme une
» dernière marque de leur tendresse, de payer

» cette faveur à l'inflexible Sestius. *Est-ce assez* » *de tourmens ?* La mort en sera-t-elle au moins » le terme ? La barbarie peut-elle s'étendre au- » delà ? Oui : quand ils auront *été exécutés*, » leurs corps seront exposés aux bêtes féroces *Si* » *c'est pour les parens un malheur de plus*, » *qu'ils payent le droit de sépulture.* Vous le » savez ; *vous avez entendu ;* Onuse de Segeste » *vous dira quelle* somme il avoit payée à Ti- » marchide, pour ensevelir Héraclius. Et qui ; » dans Syracuse ; ignore que ces marchés pour la » sépulture se traitoient entre Timarchide et les » prisonniers eux-mêmes ; que ces marchés étoient » publics ; qu'ils se concluoient en présence des » parens ; que le prix des funérailles étoit arrêté » et payé d'avance ? »

Le sens de l'original n'est qu'à demi rendu dans la dernière phrase ; et la force de ses expressions est atténuée : la chaleur de son récit est refroidie presque dans tout ce passage, dont le style est si commun, si sec, sans vivacité, sans aucun nombre ; sans aucune harmonie. La traduction suivante nous dispense d'entrer dans les détails, et suffira peut-être pour justifier notre critique.

« On traîne dans la prison les capitaines qu'on » vient de condamner ; on prépare leur supplice ; » on l'exerce d'avance sur leurs malheureux pères ; » à qui l'on refuse la vue de leurs fils ; on les em-

» pêche de porter à leurs enfans de la nourriture et
» des vêtemens. Ces pères, ces vieillards que vous
» voyez ici, restoient étendus sur le seuil du
» cachot; les mères, noyées de larmes, y passoient
» les nuits dans la douleur, demandant pour toute
» grace d'embrasser leurs enfans pour la dernière
» fois, de recevoir leurs derniers soupirs; et cette
» triste consolation, on la leur refusoit. A la porte
» de cette prison paroissoit l'inexorable géolier,
» le bourreau affidé du Préteur, la terreur et la
» mort de nos alliés et de nos citoyens, le licteur
» Sestius. Chaque douleur, chaque gémissement
» étoit compté, étoit taxé par lui. Pour entrer,
» vous donnerez tant; pour porter à votre fils de
» la nourriture et des vêtemens, c'est tant qu'il
» me faut. On lui donnoit tout ce qu'il deman-
» doit. Mais combien me donnerez-vous pour
» que, d'un seul coup de hâche, je coupe la tête
» à votre fils? pour qu'il ne souffre pas long-tems?
» pour qu'il ne soit pas frappé à plusieurs fois,
» et que la vie lui soit enlevée sans aucun tour-
» ment? Pour cette faveur même on lui comptoit
» de l'argent.

« O sort cruel et déplorable! O situation af-
» freuse! Des pères et des mères obligés de payer
» un bourreau, non pour racheter la vie, mais
» pour hâter la mort de leurs enfans! Et ces jeunes
» gens eux-mêmes entroient en marché avec Ses-

» tius, afin qu'il leur tranchât la vie d'un seul » coup ; et la dernière marque de tendresse qu'ils » demandoient à leurs parens, c'étoit d'acheter » cette grace de leur bourreau. La mort de ces » infortunés va du moins mettre fin à tant d'hor- » reurs ; mais non : la barbarie trouvera le moyen » de s'étendre au-delà du trépas. Quand le licteur » leur aura tranché la tête, on jettera leurs corps » aux bêtes de proie. Si des mères ne peuvent » souffrir cette dernière ignominie, qu'elles achè- » tent encore la grace de leur donner la sépul- » ture.

« Vous avez entendu Onasus de Ségeste ; vous » l'avez entendu, ce citoyen respectable, attester » avec serment qu'il avoit payé à Timarchides la » sépulture d'Héraclius. Eh ! qui n'a pas su, dans » Syracuse, qne Timarchides faisoit ces marchés, » même avant l'exécution ? Ces conventions n'é- » toient-elles pas publiques ? La famille n'alloit- » elle pas, à la vue de tout le monde, marchan- » der la sépulture de leur fils, qui vivoit encore ? »

Notre professeur n'a pas été plus heureux dans sa traduction de plusieurs longs fragmens des harangues contre Catilina ; il a même échoué assez honteusement dès les premiers mots de la première Catilinaire, qui sont si connus : *Quò usque tandem abutêre patientiâ nostrâ, Catilina ?* Il les rend ainsi : « *Jusqu'à quand, Ca*tilina, abuseras-

» tu de notre patience? » Il étoit bien facile d'éviter la ridicule cacophonie de *jusqu'à quand ca*, en conservant le *tandem*, qui n'est pas inutile pour exprimer la longue patience dont avoit abusé l'odieux Catilina; et en adoucissant *jusqu'à quand*, qui n'est pas supportable dans un style noble, et surtout dans un début. Pourquoi ne pas dire: *Jusques à quand enfin?* Il paroît encore que Laharpe n'a pas senti l'effet que produisent les trois derniers mots terminés en *a*, *patientiâ nostrâ Catilina.* Cicéron ne les a pas rassemblés au hasard: ce grand maître d'harmonie oratoire a voulu donner à sa voix tout l'éclat de l'indignation, et il a choisi les voyelles les plus éclatantes. Le traducteur, au contraire, s'est servi des syllabes sourdes et tombantes du mot *patience*, sur lesquelles il est impossible que la voix s'élève et se soutienne. Il est vrai que notre langue ne pouvoit pas rendre cet effet d'harmonie; mais on pouvoit du moins placer, comme dans le latin, le nom de *Catilina* à la fin de la phrase, d'autant plus que ce nom doit frapper fortement l'attention. Il étoit donc aisé de traduire: « Jusques à quand » enfin abuseras-tu de notre patience, Catilina? »

La véhémence de l'orateur romain n'est pas moins ralentie dans la langueur de cette traduction verbeuse: « Combien de tems encore ta fureur » *osera-t-elle* nous insulter? Quel est *le terme*

» *où s'arrêtera* cette audace effrénée? Quoi donc !
» ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin,
» ni *celles qui sont disposées* par toute la ville,
» ni tout le peuple en allarmes, ni le concours de
» tous les bons citoyens, ni *le choix de ce lieu*
» fortifié où j'ai convoqué le sénat, ni même l'in-
» dignation *que tu lis sur le visage de tout ce*
» *qui t'environne ici, tout ce que tu vois enfin,*
» ne t'a pas averti que tes complots sont décou-
» verts! etc. »

Que de mots inutiles! que de circonlocutions traînantes, au lieu de cette précision si nécessaire pour atteindre à la vive énergie du latin! Tout le verbiage de la fin pouvoit être resserré en quelques mots: *Ni ce temple fortifié, où s'assemblent les sénateurs, ni ces regards d'indignation qu'ils lancent sur toi, rien n'a pu t'émouvoir!* etc.

Que de foiblesse encore dans le passage suivant!
« Ainsi *donc*, Catilina, poursuis *ta résolution:*
» sors enfin de Rome; les portes sont ouvertes;
» *pars. Il y a trop long-tems* que l'armée de
» Mallius t'attend pour général. *Amène* avec toi
» tous les scélérats qui te ressemblent; purge cette
» ville *de la contagion que tu y répands;*
» délivre-la des craintes que ta présence *y*
» *fait naître; qu'il y ait des murs* entre nous
» et toi. Tu ne peux rester plus long-tems: *je*

» *ne le souffrirai pas ; je ne le supporterai* » *pas ; ni ne le permettrai pas.* »

Nous ne disons rien des tournures lâches et communes, ni de l'inadvertance qui fait un contre-sens, en disant *amène* pour *emmène ;* ni de ces mots qui n'ont point de sens : *qu'il y aît des murs entre nous et toi.* « Sors de Rome, dit » l'orateur, mets seulement nos murs entre nous » et toi. » Mais quel défaut de goût, d'avoir cru rendre ces trois mots si courts et si vifs : *non sinam*, *non feram*, *non patiar*, par ceux-ci, dont la trivialité égale la pesanteur : *je ne le souffrirai pas ; je ne le supporterai pas ; ni ne le permettrai pas.* Dans le latin, chaque mot fait une nuance différente, et ajoute un nouveau degré de force. *Patiar* est plus fort que *feram*, et celui-ci que *sinam*. Dans le françois, au contraire, c'est le plus foible qui termine la phrase, et le plus fort qui la commence ; car *souffrir* a plus de force que *permettre*. Et d'ailleurs, comment n'avoir pas senti le ridicule de cet allongement puéril et froid, qui glace le mouvement et la chaleur de Cicéron ?

Dans les images qui demandent des couleurs énergiques et frappantes, notre professeur n'est pas embarrassé ; il supprime tout ce qui le gêne ; il fait de son modèle un véritable squelette. Lisez ceci : « Comment peux-tu supporter le séjour d'une

» ville où il n'y a pas un seul *habitant*, excepté » tes complices, pour qui tu ne sois un objet » d'horreur et d'effroi ? Quelle est l'infamie *do-* » *mestique* dont ta vie n'aît pas été chargée ? » Quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été » souillées ? Enfin, quelle est la vie que tu mènes ? »

Voici à-peu-près ce qu'on doit suppléer à cette version aussi sèche qu'infidèle. « De quelles taches » d'opprobre n'as-tu pas noirci ta vie ? Quels titres » infames ne sont pas attachés à ton nom ? De » quels crimes, de quelles débauches, tes yeux, » tes mains, ta personne entière n'est-elle pas » souillée ? Parmi tous ces jeunes gens que tes » séductions ont corrompus, quel est celui à qui » tu n'ayes pas offert ou le poignard de la ven- » geance, ou le flambeau de l'impudicité ? »

Un peu plus loin, voyez encore si vous reconnoîtrez le grand orateur, dont l'éloquence passionnée est amortie, est presqu'éteinte dans ce verbiage flasque et trivial. « *Tu viens* de paroître » dans cette assemblée : *eh bien !* dans ce grand » nombre de sénateurs, *parmi lesquels* tu as des « parens, des amis, *des proches, quel est celui* » *de qui* tu aies obtenu un salut, un regard ? *Si* » *tu es le premier qui aît* essuyé un semblable » affront, attends-tu que *des voix* s'élèvent contre » toi, *quand* le silence seul, *quand* cet arrêt » le plus accablant de tous, t'a déjà condamné ;

» *lorsqu'*à ton arrivée les sièges sont *restés vuides*
» autour de toi ; *lorsque* les consulaires, au mo-
» ment où *tu t'es assis*, ont aussitôt quitté la
» place *qui pouvoit les rapprocher de toi ?* »

Je demande si ce style diffus et embarassé, si cet entassement de pronoms et de particules oiseuses, si ces *quand* et ces *lorsque* si lourds, et toutes ces expressions basses et traînantes ne détruisent pas tout le mouvement de l'orateur, dont il falloit conserver les interpellations redoublées et pressantes, et dont nous allons donner au moins quelque idée.

« Si personne, avant toi, ne reçut un pareil
» affront, ce mépris, ce silence ne parlent-ils
» pas assez contre toi, et n'en es-tu pas accablé?
» D'où vient qu'à ton arrivée tous ces sièges ont
» été abandonnés? Pourquoi, dès que tu as pris
» place, tous ces anciens consuls, dont tu as tant
» de fois conjuré la mort, ont-ils laissé un si grand
» espace entr'eux et toi ? »

Citons encore la péroraison de cette première Catilinaire : on verra que le traducteur Laharpe n'est ni plus ému, ni moins froid à la fin de sa course, qu'au moment où il l'a commencée.

« Ainsi donc, je le répète, que les méchans se
» séparent *des bons ;* que nos ennemis se ras-
» semblent *en une seule retraite ;* qu'ils cessent
» d'assiéger le consul dans sa maison ; les magis-

» trats

» trats sur leur tribunal, les pères de Rome dans » le sénat, *d'amasser des flambeaux* pour em- » braser *nos demeures ;* enfin *qu'on puisse voir* » *écrits* sur le front de chaque citoyen, ses senti- » mens pour la république. Je vous réponds, pères » conscrits, *qu'il y aura* dans vos consuls *assez* » de vigilance, dans cet ordre *assez* d'autorité, » dans celui des chevaliers *assez* de courage, » parmi tous les bons citoyens *assez* d'accord et » d'union, *pour qu'au* départ de Catilina, *tout* » *ce que vous pouvez craindre* de lui et de ses » complices, soit à la fois découvert, étouffé et » puni. Va donc, *avec* ce présage de notre salut » et de ta perte; *avec* tous les satellites que tes » abominables complots ont réunis *avec toi :* va, » dis-je, Catilina, donner le signal d'une guerre » sacrilège. Et toi, *Jupiter Stator*, dont le temple » a été élevé par Romulus, sous les mêmes aus- » pices que Rome même ! Toi, nommé dans » tous les tems le soutien de l'empire romain ! » tu préserveras de la rage de ces brigands, tes » autels, ces murs, et la vie de tous nos citoyens. » Et tous ces ennemis de Rome, ces *dépredateurs* » de l'Italie, ces scélérats liés entr'eux par les « mêmes forfaits, *seront aussi, vivans et morts,* » réunis à jamais par les mêmes supplices. »

Si l'on n'entend rien à cette dernière phrase, ce n'est pas la faute de Cicéron qui s'exprime très-

clairement, comme on le verra dans cette autre version, moins infidelle et moins languissante.

« Ainsi, pères conscrits, que les méchans ci-
» toyens s'éloignent ; qu'ils se séparent des gens
» de bien ; qu'ils aillent se réunir dans un même
» lieu : que les murs de Rome s'élèvent entr'eux
» et nous ; qu'ils cessent de poursuivre la vie du
» consul jusque dans sa maison, d'assiéger le tri-
» bunal du préteur, de venir au sénat avec des
» poignards, de distribuer des torches et des
» flambeaux pour mettre Rome en cendre ; qu'en-
» fin, on puisse lire sur le front de chaque citoyen
» les sentimens qu'il a pour la patrie. Je vous pro-
» mets, pères conscrits, et reposez-vous sur la
» vigilance des consuls, sur votre autorité, sur
» la valeur des chevaliers romains, sur le zèle
» unanime des citoyens fidèles ; je vous promets
» qu'au départ de Catilina, tous ses infâmes des-
» seins seront découverts, étouffés et punis.

« Avec de tels présages, sûrs garants de ta perte
» et du salut de la république, pars, Catilina ;
» entraîne les compagnons de ton crime à cette
» guerre sacrilège dont tu menaces ta patrie.

« C'est vous, grand Jupiter, dont les autels sont
» aussi anciens dans Rome que Rome même, et
» que nous n'appellons pas envain le conservateur
» de cet empire, c'est vous qui défendrez des
» fureurs de ce brigand et de ses complices, vos

« autels sacrés, les temples des autres dieux, nos » maisons, nos murailles, nos biens et notre vie ; » vous exterminerez ces scélérats unis par les for- » faits et par la trahison, pour la ruine de Rome » et de l'Italie ; vous les exterminerez tous ; et » vos supplices vengeurs, qui ne cesseront point » avec leur vie, les poursuivront ensemble après » leur mort. »

Laharpe, qui est si verbeux, si négligé dans le genre véhément, le sera peut-être moins dans un genre plus tempéré ; voyons donc la traduction qu'il nous donne du passage si fameux de la harangue pour *Muréna*, où Cicéron nous a laissé un modèle de raillerie fine et enjouée qui fit sourire Caton lui-même, à qui elle s'adressoit, et lui fit dire : *Nous avons là un facétieux consul.* Ce fut ce même Caton, qui peu de jours après, prononça l'éloge de Cicéron en plein sénat, et dans la tribune aux harangues.

« Pour moi, Caton, *le cas* singulier que je fais de votre vertu, ne me permet pas de blâmer votre conduite et vos démarches en cette occasion ; mais *peut-être*, *puis-je y trouver* quelque chose à réformer. Vous ne commettez point de fautes (1), et l'on ne peut pas dire *de vous* que vous avez besoin d'être *corrigé ;* mais seu-

(1) Ici, l'original est tronqué.

lement *qu'il y a quelque chose en vous qui peut* être adouci et tempéré. La nature *elle-même* vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'ame. Elle vous a fait *grand dans toutes les vertus ;* mais vous y avez ajouté des principes de philosophie où l'on voudroit plus de modération, plus de douceur ; qui sont enfin, *pour dire ce que j'en pense*, plus sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité *ne le comportent :* et puisque je ne parle pas ici devant une multitude ignorante, vous me permettrez, juges, *quelques réflexions sur ce genre d'études philosophiques*, qui *par lui-même*, n'est éloigné ni de votre goût, ni du mien. »

« Sachez donc que tout ce que nous voyons dans Caton d'excellent, de divin, est à lui, *lui appartient en propre ;* au contraire, *ce qui nous laisse quelque chose à désirer* n'est pas de lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les grecs un homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sectateurs s'appellent stoïciens. *Voici* quelques uns de leurs principes ; *que* le sage n'a point d'égard *pour quelque titre de faveur* que ce soit ; qu'il ne pardonne jamais aucune faute ; que la compassion et l'indulgence ne sont que légéreté et folie ; qu'il n'est point digne d'un homme de se laisser

toucher ni fléchir ; que le sage, *même s'il est contrefait*, est le plus beau des hommes, le plus riche, même *en demandant l'aumône*, roi, même dans l'esclavage ; et que *nous tous*, qui ne sommes pas des sages, nous ne sommes que des esclaves et des insensés ; que toutes les fautes sont égales ; que tout *délit* est un crime ; que celui qui tue un poulet, *quand il n'en a pas le droit*, est aussi coupable que celui qui étrangle son père ; que le sage ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis. »

« Telles sont les maximes que Caton, dont vous connoissez l'esprit et les lumières, a puisées *dans de très-savans auteurs*, et qu'il s'est *appropriées*, non pas comme tant d'autres, pour en faire un *sujet de controverse*, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent quelque remise : *prenez garde*, dit Caton, n'accordez rien à la faveur. Des malheureux *supplient :* c'est un crime d'écouter la compassion. Un homme avoue qu'il a commis une faute et demande grace : c'est se rendre coupable que de pardonner. Mais la faute est légère : toutes les fautes sont égales. Avez-vous dit quelque chose sans réflexion ? il ne vous est plus permis d'en revenir. Mais j'ai été *entraîné par l'opinion :* le sage *ne connoît que la certitude*, et nullement l'opinion. *Vous êtes-vous trompé involontairement*

sur un fait? (1) Ce n'est point une erreur; c'est un mensonge, une calomnie; *de là, une conduite* parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi Caton est-il ici accusateur? c'est qu'il a dit dans le sénat qu'il accuseroit un *consulaire.* Mais vous l'avez dit dans la colère : le sage ne se met point en colère. Mais c'étoit un *propos du moment*, qui ne vous engageoit à rien : le sage ne peut sans honte changer d'avis; il ne peut sans crime se laisser fléchir; toute compassion est une faiblesse; toute indulgence un *forfait.* »

« *Et moi aussi*, dans ma première jeunesse, me défiant de mes propres lumières, j'ai recherché comme Caton, celles des philosophes; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des principes différens. Leurs disciples, *hommes mesurés* dans leurs opinions, pensent que le sage même peut accorder quelque chose aux circonstances, *aux considérations particulières;* que l'homme de bien peut céder à la pitié; qu'il y a des degrés *dans les délits* et dans les peines; que la vertu et la fermeté peuvent faire grace; que le sage lui-même peut être quelquefois *entraîné par l'opinion*, *emporté par la colère*, touché par la compassion; qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il a dit, et changer d'avis, s'il en trouve un

(1) Ceci est un contre-sens.

meilleur ; qu'enfin, toutes les vertus ont besoin *de mesure* et doivent craindre l'excès. »

« Si, avec le caractère que vous avez, Caton, le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que *moi*, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus courageux, plus tempérant, plus juste ; cela *ne se peut pas ;* mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur ; vous ne vous seriez pas rendu *gratuitement l'aggresseur* et l'ennemi d'un homme plein *de modestie dans ses mœurs*, plein d'honneur et de noblesse dans ses sentimens. Vous auriez pensé que la fortune vous ayant tous les deux *préposés* dans le même tems *à la garde* de la république, *lui comme* consul, et *vous comme* tribun, il devoit y avoir entre vous *une sorte de liaison patriotique*. Vous auriez *supprimé*, vous auriez oublié ce que vous aviez dit dans le sénat *avec trop de violence*, ou vous auriez vous-même *tiré de vos paroles une conséquence* moins rigoureuse. Croyez-moi : vous êtes *maintenant* dans le feu de l'âge, dans toute l'ardeur de votre caractère, dans tout l'*enthousiasme de la doctrine* que vous avez adoptée ; mais le tems, l'usage, l'expérience doivent sans doute, quelque jour, vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En effet, ces lesgislateurs de vertu, ces *précepteurs* que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, les devoirs de l'homme au-delà des

bornes de la nature. Nous pouvons *en spéculation* aller aussi loin qu'il nous plait; nous élever *jusqu'à l'infini ;* mais *dans la pratique*, *dans la réalité*, il est un terme où il faut s'arrêter. Ne pardonnez rien, nous dit-on, et *moi je réponds :* pardonnez, *quand il y a lieu à* l'indulgence. N'écoutez aucune *considération personnelle. Et je dis* qu'il ne faut y avoir égard *qu'autant que* le devoir et l'équité le permettent. Ne vous laissez pas toucher à la compassion. *Jamais sans doute, au point* d'affoiblir l'autorité des lois, mais *autant que* le prescrit la *première de toutes*, l'humanité. Soyez ferme dans vos sentimens. Oui, si l'on ne vous en *propose* pas de meilleurs. » etc.

Il seroit trop long de relever toutes les négligences, les incorrections et les locutions peu françoises de cette version. Il suffit de remarquer que le traducteur a presque toujours substitué la familiarité bourgeoise et triviale à l'urbanité délicate et enjouée ; et que son ton pesamment didactique le fait sortir du style oratoire, pour le faire tomber du genre tempéré dans le genre froid. Nous ne nous flattons pas d'avoir rendu toute l'élégance de Cicéron, mais nous croyons l'avoir moins défigurée que notre professeur, qui semble n'avoir pris d'autre peine que de regratter la vieille et mauvaise traduction de *Villefort*.

« L'estime singulière que j'ai pour votre vertu,

Caton, m'empêche de blâmer votre conduite; mais ne puis-je en quelque chose la réformer et l'adoucir? « Il ne vous est pas ordinaire de faire des » fautes, disoit au jeune homme l'expérimenté » vieillard; (*) et si par hasard vous en faites, je » me charge de vous en avertir. » Pour moi, j'avoue que vous n'en faites jamais, et qu'on trouve moins l'occasion de vous redresser que de vous plier un peu. La nature vous a formé pour l'honneur, pour la gravité, la tempérance, la magnanimité, la justice. Enfin, elle vous a fait grand et sublime en tout. A tant de hautes vertus, vous avez joint une morale qui, loin d'être douce et modérée, me paroît plus inflexible et plus austère que ne le permet la raison ou la nature. Et comme je ne parle point ici devant une multitude ignorante, je m'étendrai plus librement sur des connoissances de l'esprit humain, qui nous sont également agréables et familières. »

« Je vous le dirai donc, messieurs; tout ce que nous voyons de beau et de divin dans Caton, est son propre bien; et ce que nous voudrions quelquefois ne pas y voir, n'est pas de lui, mais des maîtres qu'il a choisis. Il y eut un homme d'un grand génie, Zénon, dont les sectateurs et les

(1) Ces mots sont d'une fable alors très-connue, où Chiron parloit au jeune Achille.

disciples sont nommés stoïciens. Tels sont ses dogmes et ses maximes, que le sage ne doit être ébranlé par aucune autorité, et ne pardonner aucune faute ; que l'indulgence est une foiblesse, la compassion une lâcheté ; qu'il est indigne d'un homme de céder à la prière et de se laisser fléchir ; qne le sage lui seul, fût-il difforme, est beau ; fût-il pauvre, est riche ; fut-il esclave, est roi ; et pour nous autres profanes, nous ne somme sà leurs yeux que de misérables vagabonds exilés sur la terre, des ennemis et des foux ; que toutes les fautes sont égales, et que toute faute est un crime ; qu'il n'y a pas moins de mal à tuer un poulet sans nécessité, qu'à étouffer son propre père ; que le sage ne doute de rien, ne se repent de rien, ne se trompe en rien, et ne change jamais de sentiment. »

« Voilà les maximes que Caton, cet homme si spirituel, a sérieusement adoptées d'après ses savans maîtres, non pour en discourir, comme beaucoup d'autres, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent-ils quelque remise ? gardez-vous bien, dira-t-il, de leur faire la moindre grace. Des malheureux viennent vous supplier : vous êtes un scélérat si vous leur accordez quelque chose par pitié. Quelqu'un vous avoue sa faute et vous en demande le pardon : c'est un crime de pardonner. Mais sa faute est légère : toutes les fautes sont égales. Vous

est-il échappé quelque parole peu réfléchie? c'est un arrêt irrévocable. Mais on ne portoit pas un jugement, ce n'étoit qu'une opinion : le sage n'admet rien qui ne soit évident. Vous lui dites qu'il s'est trompé dans une affaire; il le prend pour une injure; et c'est conformément à cette doctrine qu'il agit dans la cause présente. J'ai déclaré en plein sénat, dit Caton, que je déférerois le Candidat. Vous l'avez dit en colère : jamais le sage ne se met en colère. Peut-être avez-vous cédé aux conjonctures, ou à vos amis? (1) Il n'appartient qu'à un méchant homme, dit-il, de déguiser la vérité; céder à ses amis, est une lâcheté; changer de sentiment est une infamie; se laisser fléchir est un crime. »

« Nos philosophes, plus modérés, (car je vous avouerai, Caton, que dans ma jeunesse, me défiant de mon esprit, j'ai cherché dans les sciences des principes pour le régler) nos philosophes, dis-je, hommes plus modérés, et tempérés par les leçons de Platon et d'Aristote, disent que la faveur peut avoir quelquefois accès auprès du sage; qu'il est d'un homme de bien d'être sensible; qu'il y a de la différence entre les crimes, et qu'il doit y en avoir dans les châtimens; que la douceur de pardonner peut trouver place dans le cœur le plus

(1) Pour obliger Sulpicius, concurrent de Muréna.

ferme ; qu'il n'est pas défendu au sage de douter de ce qu'il ne sait pas ; qu'il se fâche quelquefois ; qu'il se laisse fléchir à la prière ; qu'il réforme ce qu'il a dit, quand la raison le veut ; qu'il renonce quelquefois à son premier sentiment ; et que toutes les vertus ont un juste milieu qui ne connoît point d'excès. »

« Si le hazard, Caton, avec le naturel que vous avez, vous eût adressé à de pareils maîtres, vous n'en seriez sans doute, ni plus courageux, ni plus tempérant, ni plus juste, cela n'est pas possible ; mais vous en auriez plus de penchant à la douceur ; vous n'accuseriez pas, sans aucun motif d'inimitié et de ressentiment, le plus modeste des hommes, et le plus rempli de mérite et d'honneur ; vous croiriez que la fortune vous ayant placés tous deux, dans la même année, pour veiller sur la république, vous tribun, lui consul, ce lien de l'état devoit un peu vous unir ; ce que vous avez si durement avancé en plein sénat, ou vous ne l'auriez point dit, ou vous l'auriez oublié, ou vous l'auriez adouci. »

« Mais, autant que je puis le prévoir, quoique vous soyez maintenant excité par l'impétuosité de votre caractère et de votre génie, tout échauffé encore des instructions récentes des maîtres de votre secte, l'usage vous fléchira, le tems vous modérera, l'âge vous calmera. Il me semble en

effet, que vos maîtres de vertu ont porté nos devoirs au delà des bornes fixées par la nature. Nous devons tendre à la plus haute perfection, mais cependant nous arrêter où il convient. Vous ne pardonnerez rien : ne pardonnez pas tout, mais du moins quelque chose. Vous n'accorderez rien à la faveur : résistez-y seulement quand le devoir l'exige. Soyez sourd à la pitié ; oui, si elle vous détourne de la justice ; mais l'humanité est aussi une vertu. Soyez inébranlable dans votre sentiment, j'y consens, si ce n'est pour vous rendre à un meilleur. » etc.

Nous ne terminerons pas cette lutte littéraire, sans dire quelque chose de la préférence donnée à Cicéron sur Démosthène par notre professeur, qui oppose au sentiment de Fénélon le jugement de Quintilien. Il nous semble que, dans ces différens avis, la question n'est pas envisagée sous son véritable point de vue : qu'il nous soit donc permis de l'éclaircir par quelques réflexions, d'après lesquelles il sera peut-être moins difficile de la décider.

Cicéron voulant tracer l'idée qu'il se formoit du parfait orateur, examine quels sont les différens genres d'éloquence, qu'il réduit à ces trois principaux : le simple, le tempéré et le sublime. Il conclut que l'orateur le plus parfait doit être celui qui les réunit tous trois au plus haut degré. Au

reste, il entend par sublime le style véhément et pathétique, et non ces traits de grandeur et d'élévation qui échappent par intervale aux génies extraordinaires, et qui sont, à vrai dire, le sublime du genre sublime.

Cicéron ne parle point de ce sublime par excellence ; seroit-ce parce qu'on en trouve très-peu d'exemples dans ses harangues ? Mais en oubliant d'en parler, n'a-t-il pas laissé imparfaite l'idée qu'il vouloit se former du plus grand orateur ? S'il étoit possible que le génie le plus sublime s'appliquât en même tems à porter la perfection dans toutes les autres parties de l'éloquence, ce seroit là sans doute le dieu des orateurs ; mais cette perfection complette et idéale étant contradictoire à la nature de l'esprit humain, puisqu'il faudroit au même homme deux caractères opposés pour réunir, par exemple, le talent de Bossuet et celui de Fénélon, ce n'est donc point à la réunion impossible de ces talens qu'il faut attacher l'idée du plus grand orateur ; car on ne doit pas le chercher parmi les anges.

L'homme parfait, en quelque genre que ce soit, est une chimère ; on s'approche d'avantage de la perfection, lorsqu'on s'élève le plus au-dessus des autres hommes par les qualités les plus éminentes et les plus rares. Ce qu'il y a de plus rare et de plus merveilleux en tout genre d'écrire, est le

sublime : aussi le plus sublime de tous les poëtes Homère, avec tous ses petits défauts, a-t-il été regardé, dans tous les tems, comme le plus parfait, quoiqu'il ait eu pour rival un Virgile, écrivain plus achevé en bien des parties, mais qui, n'ayant pu s'élever à toute la hauteur d'Homère, ne s'est assis qu'à la seconde place, de l'avis même de Quintilien.

Ce qu'Homère est à Virgile, Démosthène l'est à Cicéron. Assurément l'orateur grec doit céder le pas au romain, pour l'abondance, les graces, l'enjouement, la facilité, et tous les ornemens du style fleuri ; je crois même qu'il pourroit à peine le lui disputer dans l'art d'émouvoir les passions : si telles étoient les bornes du génie, l'orateur romain auroit rempli toute la carrière de l'éloquence, et il n'auroit pas eu besoin de chercher dans son imagination le modèle du parfait orateur. Mais pour atteindre à la perfection, il lui manquoit ce dégré de force et d'élévation qui met le comble au genre sublime. Ce talent souverain étoit celui de Démosthène ; c'est par les traits de cette sublime énergie qu'il terrasse tous les orateurs grecs et latins, et Cicéron lui-même. En lisant celui-ci, on est enchanté, ému, entraîné ; on admire, mais on désire encore quelque chose de plus grand. Démosthène, moins soigneux de vous plaire et de vous charmer, vous presse, vous subjugue, vous enlève

et remplit toute cette idée de grandeur dont l'ame humaine est capable. Voilà ce que Brutus désiroit dans Cicéron ; voilà ce qui les empêchoit souvent d'être d'accord sur la perfection de l'éloquence. Brutus n'étoit peut-être pas assez sensible à tant de qualités précieuses, réunies dans l'orateur romain ; et Cicéron sembloit se cacher à lui-même qu'il existoit une qualité plus merveilleuse et plus sublime, qui dominoit sur toutes les siennes.

Que dire, après cela, de la grande raison qui a déterminé Laharpe dans ses conclusions en faveur du prince des orateurs latins? « Il paroît, dit-il, » qu'il en étoit du tems de Quintilien comme du » nôtre, où l'on dit un Cicéron pour un homme » éloquent, comme nous disons aussi un César » pour donner l'idée de la plus grande bravoure. » Ces sortes de dénominations, devenues popu- » laires après tant de siècles, n'appartiennent qu'à » une prééminence bien généralement reconnue et » sentie. »

Est-il permis de répondre sérieusement à une pareille raison ? N'a-t-on pas dit aussi souvent pour le moins *un Démosthène* pour parler d'un orateur sublime, et *un Alexandre* pour peindre la bravoure même ? Ne voilà-t-il pas d'excellentes preuves pour trancher une question ?

ART DRAMATIQUE.

Examen du VENCESLAS *de Rotrou.*

Rotrou, que le grand Corneille, par le sentiment d'une profonde estime, appelloit son *père*, fut plus estimable encore par son caractère et ses mœurs, que par son talent. Plus de quarante pièces de théâtre, qu'il donna dans l'espace de vingt ans, prouvent assez qu'il avoit plus de facilité que de génie, ou que son génie craignoit le travail; mais dans quelques unes de ses pièces, quoique jetées à la hâte, et surtout dans *Venceslas*, on sent que les beautés réelles sont des inspirations de l'ame et d'un caractère supérieur au commun des hommes. Son héroïque dévouement pour la ville de Dreux qui l'avoit vu naître, ne laisse aucun doute à cet égard. Le trait de courage et de vrai patriotisme qui couronna sa vie, ne peut être assez connu pour l'honneur de nos vieux poëtes, et pour l'émulation des nouveaux, s'ils sont dignes d'imiter celui que Corneille honoroit du nom de *père*.

Rotrou remplissoit à Dreux la charge de lieutenant criminel et civil, lorsqu'en 1650, cette ville fut affligée d'une maladie épidémique dont il mou-

Le théâtre espagnol, où Corneille avoit trouvé le beau sujet du *Cid*, a fourni à Rotrou celui de *Venceslas*, qui n'est pas plus touchant, mais plus tragique et plus moral. Don Francisco de Roxas, auteur de la pièce espagnole, avoit indiqué la moralité du sujet dans le titre même : *On ne peut être père et roi.* Grande leçon pour quelques souverains qui, n'étant que trop bons à leur famille, sont très-mauvais à leur état ! Dans *Venceslas*, c'est la foiblesse de ce père et sa prédilection pour l'aîné de ses fils, qui, laissant prendre racine aux vices d'un jeune prince, est la première cause de tous leurs malheurs. Ce tableau, dont le pathétique rend l'instruction si frappante, est un des plus heureux que la muse tragique aît exposés sur la scène ; il remplit parfaitement le but de l'art, qui n'est pas seulement de peindre les infortunes des rois, mais d'intéresser tous les hommes. Et quels sont les pères que l'exemple de Venceslas ne doive pas faire trembler ?

Cette tragédie, qui parut environ vingt ans après la Sophonisbe de Mairet, est d'un genre moins simple et moins familier. L'intrigue est nouée avec plus d'art et de combinaison ; les scènes sont mieux liées, les situations plus vives, l'ordonnance plus imposante. Il y a plus de force et de contraste dans les caractères, plus de mouvement et de chaleur dans les passions, plus de suite

et de développement dans l'expression des mœurs et des sentimens de chaque personnage. Mais il faut observer que Mairet, donnant la première forme régulière à la tragédie, n'avoit sous les yeux que de mauvais modèles, ce qui est bien pis que de n'en avoir pas du tout, et qu'au contraire le *Venceslas* de Rotrou ne parut qu'après les chef-d'œuvres de Corneille. J'ajouterai que, dans la *Sophonisbe*, il n'y a point d'épisode; et quoique celui du *Venceslas* soit assez bien lié à l'action, il y a plus de mérite, plus de connoissance de l'art tragique à savoir s'en passer. Quant au style, celui de Rotrou à plus de force et un peu plus de noblesse, quoiqu'en général il soit plus défectueux que celui de Mairet, par l'obscurité et la tournure forcée des constructions, par des barbarismes fréquens, des locutions grossières et opposées au génie de la langue. Mairet est clair; sa phrase est toujours françoise; et dans ses bons endroits, il a un certain charme de tendresse naïve, presqu'inconnu à Rotrou, et que Racine à très-bien senti.

Cependant *Sophasnibe* n'a pu se conserver jusqu'à nous sur la scène, et *Venceslas* s'y soutient encore avec succés, quand il se trouve des acteurs capables d'en voiler les défauts et d'en faire valoir les beautés. On sait qu'il y a quarante ans Marmontel se chargea de retoucher cette pièce, dont le style paroissoit trop suranné aux oreilles délicates

des courtisans. Ses changemens et ses corrections ne plûrent pas à tout le monde, quoi qu'il y en eût d'heureuses ; mais il avoit retranché des traits consacrés par une approbation générale. Lekain n'étoit point content de son rôle ainsi tronqué ; il pria Colardeau de le réparer, en conservant les véritables beautés de Rotrou, et en corrigeant les seuls défauts contre la décence et la pureté du langage. On dit que ce rôle, ainsi refait, fut très-bien accueilli, et je m'étonne que Marmontel ne l'ait pas adopté dans l'édition qu'il donna en 1759, de son *Venceslas retouché*. L'amour-propre ne peut guère trouver sa place dans un travail de si peu de gloire ; et je crois que, si un ouvrage de poësie ne peut être bien fait que par un seul homme de génie, il ne peut être bien corrigé que par plusieurs hommes de goût, quand l'auteur l'a laissé imparfait. Mais venons à l'examen de la pièce de Rotrou.

La trop longue indulgence du roi de Pologne, Venceslas, pour les vices et les emportemens de Ladislas, son fils aîné, est enfin punie par des malheurs domestiques qui troublent le repos de sa vieillesse. La discorde est dans sa famille : l'inimitié règne entre ses deux fils. Frédéric, son ministre chéri, le soutien de son trône, est encore l'objet de la haine de Ladislas, parce que ce ministre est l'ami du plus jeune prince, dont la modé-

ration et la vertu font un beau contraste avec les passions fougueuses et les vices de son frère. D'ailleurs, Ladislas, amoureux de Cassandre, duchesse de Kunisberg, mais dont les désirs insolens ont été méprisés, voit Frédéric bien accueilli de la duchesse, et le croit son rival. Cette apparente rivalité n'est qu'un artifice pour cacher à Ladislas les véritables amours de son frère et de Cassandre. Frédéric, duc de Courlande, est réellement amoureux de Théodore, fille de Venceslas; et cette princesse, touchée de son mérite, n'est pas insensible à son amour.

C'est de cette intrigue un peu trop romanesque pour la tragédie, que Rotrou a tiré les situations les plus terribles et les plus pathétiques.

L'exposition n'est pas moins digne d'éloges que celle de la Sophonisbe de Mairet. Elle excite d'abord un vif intérêt, met en action les caractères des principaux personnages, et fait connoître au spectateur, de la manière la plus naturelle, tout ce qu'il doit savoir pour se livrer à l'illusion du spectacle. C'est à la suite d'une violente querelle entre les deux frères, que le roi paroît avec ses fils encore émus et irrités : il retient Ladislas; il ordonne à l'infant de sortir. Celui-ci demande à être entendu. Le roi ne veut point de témoin aux reproches qu'il va faire à son fils chéri; il réitère son ordre, l'infant sort, les gardes se retirent. Avant

de prendre le ton de l'autorité, Venceslas fait à part cette prière de l'amour paternel :

Ciel ! prépare son cœur, et le touche aujourd'hui !

De son côté, Ladislas, encore bouillant de sa querelle, impatient de se voir retenu pour essuyer de longues remontrances, dit aussi à part, et à demi-voix :

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui !

Peindre ainsi en deux vers de situation les mœurs et le caractère du jeune homme fougueux et du père indulgent, les peindre de manière à les découvrir tout entiers, dès le premier mot, à émouvoir le spectateur dès l'ouverture de la scène, c'est là sans doute un trait de génie digne des plus grands maîtres. Tout le germe de l'intérêt qui va se développer, est renfermé dans ces deux vers. Voilà pourtant ce que Marmontel avoit retranché.

Venceslas, pour adoucir le cœur de son fils, commence par lui parler de sa mère dont il a tous les traits, et qui s'étoit flattée, en mourant, de laisser à son époux une image d'elle-même :

Mais hélas ! ce portrait qu'elle m'avoit laissé,
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé.

Quelle heureuse transition, tirée des entrailles paternelles, pour jeter de la tendresse et de la douceur sur l'amertume des reproches suivans !

Moins je reconnois en vous votre mère, ajoute-t-il, plus je sens renaître en moi le douloureux ennui de l'avoir perdue.

Toutes vos actions démentent votre rang ;
Vous n'avez rien d'auguste et digne de mon sang.
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître.
Vous n'avez rien de roi que le désir de l'être ;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop promt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage ;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.

Voyez avec quel art ce dernier vers étoit préparé par celui de Ladislas : *Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui !*

Le roi lui fait sentir que l'art de règner veut de l'art et de l'expérience, et il ajoute :

Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce, au sentiment de votre ambition ;
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines ?..
A quelqu'heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien aux yeux de ses sujets.....
S'il entretient la paix, il n'est pas valeureux ;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux ;
S'il pardonne, il est foible, et s'il punit, barbare ;
S'il donne, il est prodigue, et s'il épargne, avare. etc.

Cette courte description des peines de la royauté est fort bien faite, et n'est point un lieu commun dans la bouche d'un vieux roi et d'un père

qui veut modérer l'ambition impatiente de son successeur. De là il passe naturellement à des reproches plus directs; car si les meilleurs rois, lui dit-il, sont encore blâmés, que voulez-vous qu'on dise d'un prince abandonné au vice et à ses voluptés? Celui qui ne peut regner sur ses passions, ni se gouverner soi-même, est-il digne de gouverner les autres? Ici Ladislas tourne la tête, et témoigne de l'impatience; le roi en fait la remarque, et vient au fait :

Mais examinez-vous, et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes loix,
Sans blesser les respects dûs à mon diadême,
Sans attenter enfin sur l'état, sur moi-même?
Le duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux
Encore est-ce trop peu! votre aveugle colère
Le poursuit dans un autre, et passe à votre frère....
Cherchez d'autres objets dignes de votre haîne.
Employez, employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples Ottomans;
Renouvellez contr'eux nos haines immortelles,
Et montrez cette audace en de justes querelles.
Mais contre votre frère, et contre un favori,
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,
Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie;
Voilà certe un courroux bien digne d'un grand cœur!
Votre caprice enfin veut régler ma faveur.

Je sais mal appliquer mon amour et ma haine;
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne.

Le prince, dont l'impatience redouble, veut interrompre le roi qui l'arrête encore pour lui reprocher amérement les désordres de sa conduite et de sa vie privée, qui sont le sujet de la censure publique. Quelque durs que soient ces reproches, combien la tendresse paternelle sait les adoucir, et se flatter elle-même, par cette réflexion, où elle s'arrête avec tant de complaisance!

Et je vois toutefois qu'un charme inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable:
Vicieux, on vous craint; mais vous plaisez heureux;
Et pour vous on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, une gloire plus pure;
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure...
Rendez, rendez-vous donc digne d'un diadême.
Né pour donner des loix, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.

Après ces longues préparations et tous ces ménagemens, qui sont plutôt les inspirations de la nature que des adresses de l'art, Venceslas faisant un effort pour vaincre les foiblesses d'un père, déploie en peu de mots l'autorité d'un roi, et termine son discours par cette leçon sévère, qu'il n'a tant différée que pour la rendre plus sensible:

Mais si, toujours vous-même, et l'esclave du vice,
Vous ne prenez des loix que de votre caprice,

Et si, pour encourir votre indignation,
Il faut qu'avoir part à mon affection;
Si votre ame hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révere,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire,
Alors, pour être roi, je cesse d'être père;
Et vous abandonnant à la rigueur des lois,
Au mépris de mon sang je maintiendrai mes droits.

Pour l'élégance du style, nous avons sans doute de meilleurs modèles; mais pour l'enchaînement des idées qui naissent des sentimens, pour la vérité des mœurs et de l'expression qui convient à l'âge, au caractère, à la situation; pour cette force de bon sens qui est la voix même de la nature, et le fondement de tout ce qui est beau, ce discours doit être médité par quiconque aspire à cette éloquence qui parle au cœur humain.

Ne faites point parler vos acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Ce précepte, aussi peu observé aujourd'hui que tant d'autres de l'art poëtique, Rotrou l'avoit pratiqué avant qu'il eût été recommandé par Despréaux. On a vu dans le discours de Venceslas, la prudente modération et la douce gravité d'un père et d'un vieillard affligé des désordres d'un

fils trop chéri ; on va voir dans la réponse de Ladislas, la chaleur présomptueuse d'un jeune homme qui se croit tout permis, qui semble s'accuser d'abord avec franchise, mais qui ne se justifie que pour se louer, et qui se fait un honneur de la violence de son caractère. Il ne dissimule point son ambition ; il la pare, pour ainsi dire, de tout son orgueil, et cherche à donner de lui-même l'opinion la plus avantageuse par un fastueux étalage des principes de l'art de régner. Son imprudence éclatte malgré lui ; car en avouant les discours qui lui sont échappés sur la vieillesse de son père, il avoue aussi qu'il les a tenus au retour de la chasse, avec de jeunes courtisans qui traitent aussi légérement les affaires d'état que la prise d'un cerf. Voyez comme s'exprime l'audacieuse sincérité de cet esprit hautain, en rendant compte de l'entretien qu'il a eu avec ses favoris.

Comment, dis-je, mon père accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne dépose-t-il pas, avant de succomber,
Un fardeau si pénible, et tout prêt à tomber ?
Devroit-il, maître encor du don de sa couronne,
Hazarder que l'état me l'ôte, ou me la donne ? (1)
Est ce s'en dépouiller que la quitter pour moi ?...
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable ?...
Sais-je pas à quels soins oblige un diadême ;
Ce qu'un roi doit aux siens, à l'état, à soi-même ? etc.

(1) N'oubliez pas qu'il s'agit de la couronne de Pologne.

Ici le jeune prince fait une ingénieuse énumération des talens et des qualités que doit avoir un souverain, mais un souverain adroit et politique, plutôt qu'un roi sage et vertueux, ce qui ajoute un nouveau trait au caractère de Ladislas ; mais le trait qui peint le mieux sa hauteur présomptueuse, c'est quand il dit qu'un monarque

Doit se croire souvent plus que tout son conseil.

C'est encore un des vers retranchés par Marmontel. Le prince n'oublie pas de blâmer indirectement la grande confiance de son père pour le duc, son ministre, en disant qu'un souverain doit *surtout*

Elever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire.

Il y a beaucoup d'art et de vérité dans ce discours. On voit que l'auteur a voulu saisir la manière de Corneille ; mais il n'avoit pas, comme lui, le génie de l'expression ; et les défauts du style éclipsent la beauté des idées. Ladislas vient ensuite aux motifs de sa haine contre ce ministre si accrédité :

Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur. . . .
Et qui, sous votre nom, beaucoup plus roi que vous,
Met à me *desservir* ses plaisirs les plus doux.

Il laisse entendre alors que le duc le traverse dans

ses amours, et lui dispute le cœur de la duchesse ; et le jeune homme prouve assez par là qu'il le haïroit moins, s'il ne le croyoit pas son rival. Enfin il explique le sujet de sa querelle avec son frère :

Quoi ? quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et qu'enfin, contre lui justement irrité,
Je prétends mettre un frein à sa témérité;
Mon frère, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi vient prendre sa querelle,
Et même sur l'épée ose porter sa main !
Ah ! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil, sorti du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.

Marmontel a supprimé encore ces quatre derniers vers ; ils sont pourtant essentiels pour peindre toute la violence du caractère de Ladislas ; ils sont d'ailleurs une prédiction de la catastrophe. En effet, avant que le jour recommence, il aura tué son frère, involontairement à la vérité, mais comme un châtiment du ciel, qu'il vient de prendre à témoin de son projet de vengeance, en présence de son père même, qui croit encore ne le pouvoir ramener que par la douceur. Il feint d'accueillir l'orgueilleuse apologie de sa conduite. Je veux bien, lui dit il, « me confesser vaincu,

» parce que je suis père. Etouffons nos discords
» dans nos embrassemens. Je me veux voir en
» vous renaître de ma cendre, et que tous deux
» assis sur un trône commun, nous ne fassions
» qu'un règne, et ne soyons plus qu'un. »

Tandis que Ladislas, moins touché de la bonté de son père, que d'une offre si flatteuse à son ambition, lui en témoigne toute sa joie, son frère Alexandre revient pour se justifier. Venceslas le reçoit à peine, en se reprochant tout bas *de faire accueil au vice et de chasser la vertu.* Il ne veut point entendre ses raisons, et lui ordonne de demander grace à son frère, en disant à celui-ci de lui *tendre les bras.* Le vertueux Alexandre ne sait point résister aux volontés d'un père; il s'approche de Ladislas qui ne daigne pas le regarder; et il lui dit avec une douceur naïve et touchante :

Mon frère, un père veut que je vous satisfasse;
J'obéis à son ordre, et vous demande grace:
Mais par cet ordre aussi vous devez m'embrasser.

Il faut de nouvelles instances du roi pour obliger Ladislas à cette reconciliation fraternelle, et même, dans ses embrassemens, il mêle encore la menace et l'orgueil. *Allez*, dit-il à son frère, *et n'imputez cet excès d'indulgence qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.* Le père ému de ce spectacle, dit à ses fils :

Changez ces différends en des vœux mutuels;

Et quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.

Ce tableau, où les trois caractères mis en situation sont si bien contrastés, est d'une vérité frappante, et d'une simplicité qui touche et qui attendrit. Venceslas dit à l'Infant de faire venir le Duc, pour le reconcilier aussi avec Ladislas. Celui-ci veut sortir; le roi l'arrête. Non, dit Ladislas, ne m'ordonnez point cette foiblesse.

Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête;
Mais laissez à mon cœur un mépris généreux;
Laissez ma haine libre, aussi bien que mes vœux.

Ah! mon fils, répond le roi, en partageant mon trône, *prenez mes sentimens et dépouillez les vôtres;*

Et monarque, oubliez les différends du prince.

Ce vers est une heureuse imitation du beau mot de Louis XII, en montant sur le trône: *Un roi de France ne venge point les injures du duc d'Orléans.* Ces sortes d'emprunts faits à l'histoire sont toujours bien accueillis au théâtre. Nos auteurs en ont trop négligé l'usage: ce n'est pourtant qu'en nourrissant son esprit de sentimens sublimes, qu'on peut faire dignement parler les grands hommes.

Venceslas, qui a fait venir son ministre, ordonne

donne à son fils de le bien recevoir et de perdre le souvenir de tout ce qui s'est passé entr'eux. Le prince n'obéit qu'avec peine, sans adresser au duc une seule parole. Celui-ci reçoit avec transport les embrassemens contraints de Ladislas, en protestant qu'il est prêt à sacrifier son sang et sa vie pour son service. Assez d'occasions, dit le roi, nous ont déjà prouvé un zèle si généreux ; et il rappelle avec reconoissance la dernière victoire du duc sur les Moscovites, ainsi que la promesse qu'il lui a faite de laisser à son choix le prix d'une si grande action. *Je vous dois tout, grand roi*, répond le duc ; et il ne demande rien. Le roi insiste ; l'honneur veut qu'il remplisse sa promesse. Enfin, le duc, vaincu par la bonté du roi, parle de son amour, et va lui demander sa fille Théodore. Ladislas, qui le croit amoureux de Cassandre, ne lui permet pas d'achever.

. . . . . Arrêtez, insolent !
A votre ambition imposez des limites,
Et sachez mesurer vos vœux à vos mérites :
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Ce fer dans votre sang éteindra votre amour.

Je me tais, répond le duc, *et puisque mon espoir a pu vous offenser, il blesse mon devoir.* Il sort, et leur reconciliation forcée se termine par une nouvelle violence de Ladislas qui donne un nouveau mouvement à l'action. Venceslas, in-

digné, sort aussi en menaçant son fils de toute sa colère. Octave, gouverneur de Varsovie, et favori du prince, lui représente l'imprudence de son emportement; il lui apprend que la princesse sa sœur doit avoir un entretien avec Cassandre, pour la disposer à l'hymen que désire Ladislas; que jusque là il doit se modérer et ne pas irriter son père. *Oui*, répond le prince, *c'est mon roi, c'est mon père; il est vrai, je m'emporte; mais l'amour sur mon cœur a des droits absolus; je ne vois que Cassandre, et ne me connois plus.* Dans cette agitation, il se retire et met fin au premier acte, qu'on ne peut trop louer pour la disposition et l'art avec lequel le poëte a fait connoître les caractères et les passions de ses personnages, non par de froides confidences, mais par des situations pleines de chaleur et de vérité. Je ne connois point de premier acte plus théâtral, et qui promette une action plus tragique.

Au second, paroissent Théodore et Cassandre. Cette scène a été adroitement préparée, comme on vient de le voir, par le discours d'Octave, qui en a prévenu Ladislas. Marmontel n'aurait donc pas dû supprimer une préparation nécessaire à la liaison des actes, et qui instruit le spectateur du motif de la présence et de l'entretien de ces deux nouveaux personnages. Théodore, qui paroît continuer une conversation commencée, ce qui est

beaucoup plus vif que si elle là commençoit à l'instant même, s'exprime ainsi :

Enfin, si l'amitié ni l'amour ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche...
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déjà d'une voix tout le peuple lui donne;
Que dis-je? il ne l'attend qu'afin de vous l'offrir...

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte. etc.

Marmontel a changé très-foiblement ce dernier vers en celui-ci : *Je n'oublierai jamais qu'il a voulu ma honte;* et il dit dans une note : « *amant* » est incompatible avec un objet funeste ; *amant* » *de ma honte* répugne au sentiment. » Oui, si Ladislas disoit : *Je suis l'amant de sa honte*, il emploieroit l'expression d'un sentiment honnête pour peindre une infamie. Ici c'est le sentiment de l'indignation; c'est parce que le mot *d'amant* est incompatible avec la *honte*, qu'il exprime très-bien la répugnance et l'aversion de la duchesse pour un amant funeste qui ne l'aimoit que pour la couvrir de honte. D'ailleurs, *l'amant de ma honte* est préparée par *l'ennemi de ma gloire*. Ainsi cette expression est très-vive et très-heureuse. Il s'en faut bien que la suite de ce discours ait le même mérite. Cassandre exprime grossièrement

les grossières amours d'un audacieux suborneur. Cet art de voiler, par la délicatesse et l'élégance du style, des images peu décentes, fut inconnu avant Racine. Rien n'est plus mal écrit, rien n'est plus froid que le reste de cette scène. La présence de Ladislas, qui survient tout-à-coup, réchauffe la situation; mais ses sentimens, tout passionnés qu'ils sont, n'intéressent point par la manière dont il les exprime : quand les jeux de mots, les antithèses pointues se mêlent aux emportemens de l'amour, le cœur se glace. Cassandre s'arrête beaucoup trop long-tems à essuyer les invectives du prince, à lui rendre mépris pour amour, injures pour injures; c'est blesser toutes les convenances, et sa fierté même auroit mieux paru en moins de paroles.

Enfin Cassandre se retire, et Ladislas, qui vient de lui jurer une haine éternelle, dit à sa sœur:

Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette cruelle, et retenez ses pas.

Que ce retour rapide peint bien la violence de son caractère et de sa passion! c'est la nature elle-même. Quoi? lui dit sa sœur, *la retenir, mon frère, après l'avoir bannie!*

LADISLAS.

Ah! de ma passion servez la tyrannie.
Je veux désavouer ce cœur séditieux,

La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Que je la voie, au moins, si je ne la possède !...
Oui, quand je lui jurois une éternelle haine,
Mon cœur la vengeoit bien d'une injure si vaine...
e mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'ame,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme.

Quelle chaleur ! quel orage de passions! *Un sort tout de flamme* ; cette expression empruntée de l'influence des astres dont on faisoit alors dépendre sa destinée, est très-énergique. Marmontel l'a supprimée. Par un nouveau retour sur lui-même, Ladislas se reproche sa lâcheté, il rappelle sa sœur, il se plaint qu'elle le laisse en ce désordre extrême. *J'allois la retenir*, dit la princesse. *Eh, ne voyez vous pas*, répond le prince,

Quel arrogant mépris précipite ses pas ?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée ?
Quelle implacable haîne elle m'a déclarée ?...
Ah ! plutôt de mon ame éloignez la cruelle,
Condamnez les regrets qui m'emportent vers elle,
Peignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

Voilà une très-belle peinture des combats de l'amour et de l'orgueil. Racine ne l'avoit pas oubliée, quand il faisoit dire à Hermione : *Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !* etc. Marmontel a été plus difficile que Racine ; il a effacé les plus beaux traits de cette peinture vraiment tragique.

La princesse, en consolant son frère, tâche de lui inspirer des sentimens capables de surmonter sa passion. Je vois, lui dit-elle,

Je vois de quels efforts vos sens sont combattus;
Mais les difficultés sont le champ des vertus.
Avec un peu de peine on achète la gloire :
Qui veut vaincre, est déjà bien près de la victoire. etc.

Les difficultés sont le champ des vertus. Expression heureuse et poétique. Marmontel l'efface encore, et met à la place cette ligne de prose : *mais les adversités éprouvent les vertus.* Il n'a pas pris garde que *les combats des sens* ne sont par des *adversités.*

Enfin Ladislas veut en croire sa sœur ; il sera son maître, dit-il, et pour mieux oublier Cassandre, pour mieux lui prouver son indifférence, il veut lui-même l'unir à son rival, au duc, dont il la croit aimée. Rien de plus naturel dans une ame impétueuse que de se porter tout-à-coup à une résolution extrême qu'il n'accomplira pas. La princesse, qui aime le duc, témoigne sa surprise quand elle entend son frère le nommer son rival, et le prince lui confirme qu'il est instruit par des témoins fidèles des secrettes amours du duc et de Cassandre. C'est par cette adresse que le poëte a su attacher à l'intrigue le personnage de Théodore, qui, sans cela, devenoit presque inutile. Peut être auroit-il

fallu qu'on eût su, dès le premier acte, la passion du duc pour Théodore.

Ladislas, qui se flatte fièrement d'avoir pris son parti, paroît fort empressé de le suivre, et sort en disant à sa sœur :

Je vais de leur hymen solliciter le roi ;
Je mettrai de ma main mon rival en ma place ;
Et je verrai leur flamme avec autant de glace
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

Cette sortie de Ladislas est très-heureuse à tous égards : d'abord elle est parfaitement dans la passion ; ensuite elle laisse un aiguillon de curiosité et d'intérêt dans l'ame du spectateur ; enfin elle met en situation Théodore, qui vient d'exciter son frère à vaincre son amour, et qui, par cette victoire, se voit elle-même sur le point d'être privée de son amant. Tout cela est combiné avec beaucoup d'art et de connoissance des effets du théâtre.

Théodore, restée seule, en proie au trouble de l'amour et de la jalousie, auroit besoin des consolations qu'elle vient de donner à son frère ; mais sa passion plus douce s'exprime avec cette réserve convenable à son sexe et à son caractère.

Le duc aime Cassandre ! Eh quoi ! tant d'apparences,
Tant de soumissions, d'honneurs, de déférences,

Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Ces regards, par les miens tant de fois rencontrés,
Les soupirs, dont cent fois la douce violence
Sembloit désavouer et trahir son silence,
N'offroient-ils à mes loix qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
N'ai-je formé pour lui que des vœux superflus?
Mais que dis-je? Est-ce à moi d'avouer que je l'aime?
Et puis-je, sans rougir, l'avouer à moi-même?
Un sujet! Quoi? mes vœux honteusement bornés,
Laisseroient-ils pour lui, des rivaux couronnés?
Ah! ne me flatte point, orgueilleuse naissance;
L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance;
Et soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, et ne les cherche pas.
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne.

Ce monologue est un des morceaux les mieux écrits de la pièce. Rotrou sentoit déjà qu'un rôle épisodique ne pouvoit se soutenir que par la noblesse des sentimens et par le choix de l'expression. On vient interrompre Théodore pour lui dire que le duc demande à lui parler. Le premier mot de l'amour est, *qu'il vienne*; mais la réflexion fière et jalouse révoque presque aussitôt cette permission; elle ne recevra point celui qu'elle ne veut plus aimer. Rien de plus naturel et de plus délicat que ce mouvement rapide entre deux sentimens opposés, qui ont leur source dans la même passion.

Nous ne dirons rien de la scène suivante, où le prince Alexandre qui vient demander à sa sœur pourquoi elle n'a pas reçu le duc, envoyé par lui-même pour solliciter ses bons offices auprès de Cassandre. Comme il ignore l'amour du duc pour sa sœur, il ne découvre point à celle-ci le mystère de ses propres amours, et lui laisse croire qu'en effet c'est son ami qui aspire à la main de la duchesse. Cette scène est aussi froide qu'inutile, et Marmontel n'a pas eu tort de la supprimer. Cependant elle amène un monologue dans lequel Alexandre se plaint d'être obligé d'aimer sous le nom d'un autre, et par là il fait connoître un secret qu'il est nécessaire de savoir pour l'éclaircissement de l'intrigue, d'autant plus que ce monologue prépare les esprits à écouter avec plus d'intérêt et moins d'obscurité les premières scènes de l'acte suivant.

C'est le duc qui ouvre seul ce troisième acte. Ce sont les plaintes d'un amant respectueux qui se croit dédaigné parce qu'il ignore les motifs de jalousie qui ont excité la princesse à refuser sa visite. Ce soliloque un peu froid est bientôt interrompu par l'infant qui vient, à son tour, se plaindre à son ami de son peu de confiance. Toute la mienne, lui dit-il, toute mon ame est à vous sans réserve.

. . . . . Ce cœur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi;
Mais vous, quel vain respect me taît votre pensée ?
Notre amitié s'en plaint, et s'en trouve offensée;

Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous célez.
Je lis sur votre front des passions secrettes,
Des sentimens cachés, des atteintes muettes....
L'AMI QUI SOUFFRE SEUL FAIT UNE INJURE A L'AUTRE.
Ma part de votre ennui diminuera la votre:
Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets....
J'ai su que votre grande et dernière journée,
Par la main de l'amour veut être couronnee,
Et que, voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impérieux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche et contraint au silence.
Moi, qui m'offre à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

Par ce discours noble et généreux, qui contient un des plus beaux sentimens que l'amitié puisse inspirer, l'auteur a voulu développer enfin le caractère vertueux de l'infant, qu'il n'avoit encore pu montrer qu'un moment. Marmontel ne s'est pas contenté de supprimer tout cela; il a si bien bouleversé ce troisième acte qu'on n'y connoit plus rien. Le duc s'obstine à garder le silence sur l'objet de son amour, et Alexandre ajoute :

Ce silence obstiné m'apprend votre secret;
Mais il tombe en un sein généreux et discret.
Ne me le cachez plus; oui, vous aimez Cassandre.

LE DUC.

Est-ce vous qui parlez? et que viens-je d'entendre?

Quel soupçon ! Moi, seigneur, je vous aurois trahi !
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Craignez-vous, en l'aimant, de perdre mon estime?

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident ou rival, je ne puis vous haïr.

LE DUC.

Sincère et généreux, je ne puis vous trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître.

ALEXANDRE.

Pardonnez au soupçon. . . . . .
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

On doit sentir la justesse et la vivacité de ce dialogue, dont nos pièces modernes offrent si peu d'exemples. Le duc veut bien pardonner à son jeune ami ce soupçon offensant ; mais il l'avertit qu'il est tems de mettre fin à cette intrigue artificieuse, et d'assurer par l'himen le repos de Cassandre, en la dérobant aux poursuites de Ladis-

las. Quoique l'infant appréhende d'irriter son père par un hymen secret, il s'y résout, en priant le duc de vouloir bien encore prêter son nom à ce mystère, pour achever de tromper l'ennemi de son bonheur. Le duc, trop facile, consent à cet arrangement un peu romanesque, sur lequel Rotrou a fondé toute sa catastrophe. En ce moment, Cassandre qui sort de l'appartement de l'infant, paroît toute irritée des menaces de la princesse qui veut la contraindre à l'hymen de Ladislas. *On prétend*, dit-elle, *m'aveugler avec un diadême, et l'on veut, malgré moi, que je règne et que j'aime.* Alexandre calme son courroux, en lui faisant part de la résolution qu'il vient de prendre avec son ami. Le duc avertit les deux amans de choisir un lieu plus sûr pour s'entretenir de leur hymen, et les engage à se retirer; mais Ladislas paroît et les retient sur la scène.

Ladislas, qui trouve Cassandre avec le duc qu'il croit son rival, et avec son frère qu'il ne croit que le confident de leur amour, affecte de soutenir le ton d'indifférence et de dédain qu'il avoit pris avec elle; mais l'ironie du dépit répand sur ses discours une amertume qui laisse assez appercevoir qu'il n'est pas aussi bien guéri qu'il feint de le paroître. *Madame*, lui dit-il, *voilà les confidens qui me servent si bien: ils vous parloient sans doute en faveur de*

ma flamme ? — Vous les désavouerie:, répond la duchesse sur le le même ton ; et elle lui rappelle les sermens qu'il a faits de la haïr toute sa vie. Ah ! réplique le prince, *s'il faut s'en rapporter à votre vanité*, c'étoient là des discours et des sermens frivoles, dictés par le dépit et démenti par l'amour: *mais si j'en puis juger, et si je dois m'en croire, je vois peu le sujet d'une si vaine gloire:* je ne vois point en vous de charmes si puissans : vos yeux ne sont point accusés de faire tant de *malheureux*.

Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes,
Ne porte pas si loin le bruit de vos conquêtes...
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu; j'avouerai ma faiblesse...
Mais vous aviez raison de ne pas vous promettre
Un hymen, que mon rang ne me pouvoit permettre.
L'intérêt de l'état, qui doit régler mon sort,
Avec mes sentimens se trouvoit peu d'accord.
J'ai tenté pour vous plaire un effort inutile ;
Vous m'avez résisté ; la gloire étoit facile ;
Enfin, vos froids mépris ont leur juste retour :
Tant de soins importuns cessent avec l'amour.
J'ai perdu le désir, ainsi que l'espérance ;
Et pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un succès que j'ai tant poursuivi,
Je cède ce triomphe à qui me l'a ravi.
Je ne vous retiens plus. Conduisez-la, mon frère ;
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE (*en sortant avec Alexandre*).

O la noble colère !
Conservez-moi long-tems ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix !

Voilà un abrégé de cette scène, dans laquelle Rotrou, qui ne s'est pas borné a l'ironie piquante, a mêlé quelques traits injurieux et grossiers qui révoltent dans la bouche d'un prince, surtout quand ils sont adressés à une femme. L'auteur devoit songer qu'Alexandre, qui les entend, joue un triste rôle en gardant le silence. Mais la situation est intéressante par l'effort que Ladislas fait sur lui-même, et par l'erreur où il est en croyant retenir son rival, tandis qu'il laisse sortir Cassandre avec son véritable amant. Cette situation seroit excellente pour la comédie, et n'est pourtant pas indigne d'une pièce tragique, par ce que la passion furieuse et contrainte de Ladislas, y répand une impression de crainte qui laisse prévoir de funestes effets. C'est ainsi que la scène de picoterie entre Néron et Britannicus, amenée par un incident un peu comique, remplit néanmoins le but de la tragédie, en faisant trembler pour les jours du jeune prince à qui l'on s'intéresse.

Quand la duchesse est sortie, Ladislas laisse

voir à part quelle peine et quel effort lui coûte sa résolution ; mais, il se raffermit aussitôt, et soutient son personnage avec le duc, peut-être avec trop de calme, après le dépit jaloux qu'il vient de montrer. Il dit donc à celui qu'il croit son rival, qu'en venant le trouver de la part du Roi, il veut lui prouver l'estime qu'il fait de son mérite : qu'il lui permet de déclarer l'objet auquel son amour aspire, et qu'il verra son bonheur sans répugnance comme sans intérêt. Dans la pensée du prince, cet objet est Cassandre, et le duc pense toujours qu'il parle de Théodore. Plein de cette idée, et d'après le refus que la princesse a fait de sa visite, il répond que les mépris qu'on lui a témoignés ont détruit son audace. Le prince lui offre ses soins auprès de la beauté qu'il aime, ce qui est outré : le duc ne les accepte point, ce qui n'est pas naturel : enfin cette scène est froide. On y sent trop l'artifice dont l'auteur a besoin pour amener, par un mal entendu, la plus funeste catastrophe.

Le roi vient lui-même presser encore une fois son ministre de lui procurer le moyen de remplir sa promesse, en lui déclarant l'objet dont son amour a fait choix. Mon fils, ajoute-t-il, écoute la raison ; il prend vos intérêts et parle pour vous. Ici le prince fait paroître son trouble. Cette épreuve est trop forte pour lui. Le duc

répond au roi que l'honneur de le servir est pour lui la plus grande faveur :

Ne faites point, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercénaire.
Pouvoir dire : ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce point là, grand roi, le prix de cent combats ?

Non, non, répond le roi, *vous me demandez trop en ne demandant rien.* Je ne puis souffrir une générosité qui me dépouille de la gloire d'une juste reconnoissance. Le duc excuse son silence, en accusant la témérité de ses vœux et l'audace de son amour. Il n'est pas de reine, dit Venceslas, qui ne s'honorât de votre choix; et mon pouvoir sera sans effet, ou je vous réponds du succès de vos vœux. Le trouble de Ladislas augmente. Quoi ? dit-il à part, *l'hymen qu'on me dénie, au lit de mon rival va mettre ma maîtresse ! non, non, je n'y puis consentir.* Le duc, forcé par les instances du roi, se dispose à lui obéir. Une seconde fois, il se résout à faire l'aveu qu'on lui demande; une seconde fois, Ladislas lui ferme la bouche, en lui reprochant sa présomption. Cette situation est trop semblable à celle du premier acte. Si elle n'étoit pas répétée, elle feroit ici un plus grand effet, par son contraste avec les scènes précédentes, où la fausse tranquilité de cet amant impétueux

impétueux préparoit naturellement la nouvelle violence à laquelle sa passion s'abandonne. *Insolent !* s'écrie le roi surpris et irrité. Ladislas avoue que tous ses combats contre lui-même sont inutiles :

Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais envain mon respect tache à me contenir,
Ma raison sur mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colère ;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père ;
Tranchez le cours du tems à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné.

Il finit par menacer les jours du duc, s'il obtient ce qu'il désire. Venceslas ordonne à ses gardes de saisir son fils. Le duc arrête les gardes et dit au roi : *accordez-moi sa grace ou mon éloignement.— Qu'aucun soin ne vous trouble, répond Venceslas :*

Oui, je veux élever si haut votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais, d'aucun trait de haine ni d'envie,
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie.

Ainsi finit le troisième acte qui donne un nouveau ressort à l'action qui languissoit, et dont la marche ne s'est un peu ralentie que

pour se ranimer avec plus de chaleur, en replongeant tous les personnages en de nouvelles inquiétudes et dans un nouvel embarras dont on ne prévoit pas l'issue.

Le quatrième acte, un des plus tragiques du théâtre françois, commence par une scène qui prépare les esprits à la terreur que vont répandre les situations suivantes. C'est la princesse, la sœur de Ladislas, qui apprend qu'après les derniers troubles excités dans le palais, par les emportemens de son frère, ce prince n'a point passé la nuit dans ses appartemens, et qu'on ignore où il peut être. Un songe affreux qui l'a arrachée de son lit avant le jour, augmente les craintes que lui cause l'absence de Ladislas.

La confidente de Théodore cherche à la rassurer et sur ce songe, et sur cette absence. Voulez-vous, lui dit-elle, que le prince, *en cet âge de feu*, où l'ame sur les sens n'a point encore d'empire, range ses mœurs et sa vie sous les lois de cette pudeur d'où dépend notre gloire et notre renommée?

Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme?

Ce vers aussi naïf que poëtique a été retranché par Marmontel, ainsi que le songe de Théodore qui anime cette scène, et la lie si bien, comme on va le voir, avec la suivante. Les rai-

sons de la confidente sont trop foibles pour dissiper le trouble et l'horreur où le songe de la princesse a plongé ses esprits. J'ai vu, dit-elle,

Hélas! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang:
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps j'ai vu sa tombe prête,
Et mes cris douloureux, à ces objets d'horreur,
Ont dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit, aussitôt m'a *tirée;*
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi, je me rendois en son appartement....
Mais que vois-je?

C'est Octave qui ramène et soutient Ladislas blessé, couvert de sang, qui chancelle et se jette sur un siège, en disant: *la force m'abandonne, et j'ignore où je suis.*

THÉODORE.

Ah! mon frère!

LADISLAS.

Ah! ma sœur!...

THEODORE.

O ciel! par quel malheur, ou par quel attentat,
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état?

LADISLAS.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte:
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

. . . . . Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cet amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé....
Mais quel est donc sur nous, malheureux que nous sommes,
L'empire de l'amour, cet ennemi des hommes!
Furieux, j'étouffois ma honte et mon dépit.
J'ai pour mon rival même employé mon crédit.
J'ai voulu.... Vains projets! Mon ame transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté, dont je suis trop épris,
Peut plus que ma colère, et plus que ses mépris.

Ensuite Ladislas raconte à sa sœur, qu'ayant appris d'Octave que le duc devoit, cette nuit même, épouser Cassandre en secret, toute sa passion s'est rallumée, et ne prenant d'avis que de son désespoir, il fait retirer ses gens, sort par une porte secrette, et à la faveur des ombres de la nuit, gagne le palais de la duchesse, escalade les murs, se glisse dans une galerie, se cache sous un degré obscur, et prépare à tout évènement son courage irrité.

Au nom du duc enfin, j'entends ouvrir la porte,
Et suivant, à ce nom, la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort,
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

Le duc ! dit à part Théodore d'une voix tremblante, et elle s'appuye sur une de ses femmes. Alors, continue le prince, tandis que tout le monde s'épouvante et s'enfuit, mon rival entendant tomber le poignard sous ses pas, s'en saisit, se relève, et m'en atteint au bras :

Son ame, à cet effort, de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare !

LADISLAS.

Et moi, par cent détours que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace;
Je tombe, et sans secours demeure sur la place;
Quand Octave arrivant, me relève en ses bras,
Prend soin de ma blessure, et guide ici mes pas,
Où, non sans peine encor, je reviens à moi-même.

THÉODORE.

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême.
Ma foiblesse, mon trouble et mon saisissement,
Veulent que je vous quitte en ce cruel moment.
Soutiens-moi, Léonor.

En s'éloignant, elle dit à voix basse :

Dois-je donner des pleurs à l'époux de Cassandre ?

Cette situation touchante ajoute un grand in-

térêt au récit de Ladislas. Théodore étoit dans les alarmes pour les jours de son frère, et c'est son frère même qui lui vient apprendre qu'il a tué son amant. Mais les situations qui vont se succéder rapidement, porteront la terreur tragique au plus haut degré. Octave fait observer au prince que déjà la clarté de la lune commence à pâlir, et que le jour va paroître. Oui, dit Ladislas,

Et va produire au jour les crimes de la nuit.

Ce vers a été souvent répété; jamais il n'a été si bien placé : C'est le cri de la conscience et du remords. *Je crois dans le palais entendre quelque bruit*, reprend Octave, *éloignez-vous, craignez . . . .* — *Qui souhaite la mort*, répond le prince, *craint peu, quoi qu'il arrive. Mais allons, conduis-moi.* Ladislas va sortir : Venceslas paroît.

C'est sans doute un coup de théâtre bien frappant que l'arrivée de Venceslas, dans le moment où son fils, blessé et coupable d'un meurtre, craint le plus sa présence. L'étonnement du père, le trouble du fils sont exprimés avec les traits de la nature même. Ce ne sont d'abord que des mots entre-coupés : *Mon fils !* — *Seigneur !* — *Hélas !* ajoute ce malheureux père :

. . . . . Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte et la vue égarée
***Ne marquent* plus qu'un corps dont l'ame est séparée ?**

Tout pâle, tout couvert de vestiges sanglans,
Où traînez-vous vos pas incertains, chancelans ?
Qui vous a, si matin, *tiré de votre couche?*
Quel trouble vous possède, et vous ferme la bouche ?

LADISLAS.

Que lui dirai-je ô ciel !

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils,
Quel fatal accident ? . . . . . .

LADISLAS.

Seigneur, je vous le dis:
J'allois... J'étois... L'amour a sur moi tant d'empire !..
Je me confonds, Seigneur, et ne puis vous rien dire.

Cette peinture d'une ame violente, troublée par le remords et le délire d'une grande passion, a toujours paru d'une vérité sublime. Corneille ni Racine n'ont rien de plus beau en ce genre. Ce trouble aux yeux du roi, cette confusion est l'aveu d'un coupable; *et qui craint a failli.* N'avez-vous point, dit-il, eu querelle avec votre frère? *Non, je ne l'ai point vu*, répond le prince. *Qui vous réveille donc* avant le soleil ? ajoute le roi.

LADISLAS

N'avez-vous pas aussi devancé son réveil ?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du tems qu'elle laisse à mon sort.
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajonte à mes jours.
Enfin, sur mon couchant, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais vous, qui vous arrache au sommeil, si matin,
Vous, à qui l'âge encor garde un si long destin?

Ce raisonnement est très-juste en lui-même, et fort bien exprimé, à quelques vers près; mais n'est-il pas trop réfléchi et trop long en un pareil moment? Dans une situation tranquille, ce morceau seroit excellent: il est donc ici un peu déplacé. Enfin le prince ne peut plus résister aux questions de son père. *Je rougirois*, dit-il, *de vous déguiser rien*; ce bras

A de votre couronne abattu le soutien.
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O Dieu! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin!
O ciel! que tu punis mon aveugle indulgence!

Quelle surprise et quel nouveau coup de théâtre quand le duc paroît lui-même pour annoncer au roi que Cassandre lui demande audience ! *Que vois-je ?* s'écrie Ladislas : *de mes sens égarés est-ce une illusion ?* Le roi témoigne son étonnement à son fils, et sa joie à son ministre ; mais Ladislas est plus troublé que jamais. *O justes cieux !* dit-il à part :

M'as-tu trompé, ma main ? me trompez-vous mes yeux ?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

Cassandre vient se jetter aux pieds du roi. Si ce personnage est moins touchant que celui de Chimène demandant vengeance pour son père contre son amant, combien sa situation est plus tragique que celle du *Cid !* Cassandre dévoile aux yeux d'un frère, le fratricide qu'il a commis par erreur ; aux yeux d'un père, le meurtre de son fils tué par son autre fils ; elle demande vengeance à ce père monarque contre son successeur. Si la beauté de l'exécution répondoit à celle de l'invention, ce tableau seroit le chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Grand roi*, s'écrie Cassandre, *de l'innocence auguste protecteur*,

Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous.

Le roi fait relever la duchesse, et lui dit de se calmer. Elle lui rappelle qu'elle est issue du

sang royal, et que ce n'étoit point à elle une témérité de prétendre à la main d'un de ses fils. Tous deux, ajoute-t-elle, eurent pour moi des sentimens d'amour: l'un en eut de légitimes, et l'autre de honteux :

J'eus bientôt d'eux aussi des sentimens contraires,
Et quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères.

L'infant par sa vertu toucha mon cœur; l'autre le révolta par ses vices. *J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais. Alexandre qui vit son rival dans son frère, et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un père*, fit un mystère de notre passion, et sous le nom du duc déguisa sa poursuite: mais enfin, craignant que le prince ne suivît la fureur de son amour, et n'osât attenter à mon honneur, *nous crûmes que l'hymen seul pouvoit m'en défendre*, et l'heure prise pour nous donner la main, hier, au milieu de la nuit....

En cet *endroit*, seigneur, laissez couler mes larmes ;
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais.
L'infant, de cet hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon arrivant sans escorte,
De mon palais à peine avoit franchi la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
De trois coups de poignard lui déchirer le sein.

LE ROI.

O Dieu ! l'infant est mort !

LADISLAS.

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage !

Le roi s'assied, et se couvre le visage. *Oui, seigneur, il est mort,* poursuit Cassandre. Je connois le meurtrier, et j'attends son supplice.

J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre ;
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
Vengez-vous, vengez-moi, moi, dis-je, et mon époux,
Que, veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.

Veuve avant l'hymen, est peut-être le germe du vers de Racine : *Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux.*

Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui dût vous être cher,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte...
VOTRE FILS L'A TIRÉ DU SEIN DE VOTRE FILS.

Après ce vers d'un tragique admirable, tout ce qu'ajoute Cassandre ne peut être que foible : on ne l'entend plus, on frémit, on a les yeux sur le malheureux père plongé dans la douleur ; on attend, en tremblant, ce qu'il va dire. *Prince*, dit-il à son fils, *qu'avez-vous à répondre ?*

LADISLAS.

Oui, je suis criminel. Abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi :

Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère.
Supprimons les doux noms et de fils et de père,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
Cassandre veut ma mort, il la faut contenter.
Le coup qui me tuera pour venger son *injure*,
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
Quand l'amour me remplit de toute sa fureur.
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace;
Privé de sa faveur, je ne veux point de grace.

Le roi demande à Ladislas de lui remettre son épée. Le prince hésite, frémit, et la donne à son père, qui la met entre les mains du duc, en ordonnant à ses gardes d'arrêter son fils, et de le retenir prisonnier dans le palais; ensuite il dit au duc: *De ma part, donnez avis au prince*,

Que sa tête, autrefois si chère à la *province*,
Doit servir aujourd'hui *d'un* exemple fameux
Qui fera détester son crime à nos neveux.

Cassandre, avant de sortir, prie encore le Roi d'écouter *le sang d'un fils qui crie et demande vengeance*. Madame, répond le roi,

J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

Le roi, qui reste seul, redevient père un moment: O ciel, dit-il les larmes aux yeux, ta bonté avoit comblé mes vœux en me donnant deux fils;

Et l'un d'eux qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

Ainsi finit le quatrième acte, où chaque scène offre une situation plus tragique l'une que l'autre. Le spectateur, continuellement ému, n'a pas le loisir de respirer ; et il reste encore dans l'inquiétude sur les combats que va éprouver le plus malheureux des rois et des pères, obligé de prononcer l'arrêt de mort contre un fils qu'il a trop aimé.

Avant que d'arriver au dénouement, une assez grande difficulté se présentoit à Rotrou ; c'étoit de r'attacher l'épisode et le personnage de Théodore à l'action principale, afin que cet épisode ne parût pas un hors-d'œuvre, et qu'en se mêlant avec la catastrophe, l'unité fut observée, et l'ensemble parfait. C'est une loi essentielle de l'art poëtique :

Que d'un art délicat les pièces assorties
Ne forment qu'un seul tout de diverses parties.

Rotrou a trouvé ce moyen de la manière la plus naturelle, et avec un art vraiment *délicat*. Théodore a écrit au duc de venir lui parler ; elle l'attend au commencement du cinquième acte. Elle pleure la mort d'un frère ; mais elle désireroit de n'avoir pas à les pleurer tous deux. Elle veut sauver Ladislas du supplice dont il est menacé :

Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes ;
Mais pour le meurtrier ma fureur est sans armes.

Le duc arrive avec empressement. La princesse lui demande d'abord qu'el est l'objet dont son cœur est touché, et qui doit être le prix de ses exploits; car elle ne peut plus ignorer que le duc n'aimoit point Cassandre. Il n'ose faire l'aveu de son amour; la princesse l'exige; il obéit, en lui montrant la lettre qu'elle lui a écrite : *voilà son nom*, dit-il, *tracé de votre main*. Cette tournure galante seroit plus digne de la comédie. Théodore, ainsi assurée de l'amour de celui qu'elle aime, lui demande une preuve de son attachement. — Pour vous prouver ma foi, répond le duc, tout me sera possible. — Ce que je vous demande, ajoute la princesse, est de taire votre amour. de cacher un espoir dont peut-être l'orgueil vous seroit reproché;

Et pour le prix enfin du service important
Qui rend *sur* tant de noms votre nom éclattant,
Allez, en ma faveur, demander à mon père,
Au lieu de notre hymen, la grace de mon frère.

Le duc le lui promet, et la princesse le quitte sans lui faire connoître les sentimens de tendresse qu'elle a pour lui. Cette scène est mal écrite, mais bien conçue, et laisse entrevoir une partie du dénouement.

Le roi qui paroît, donne ordre qu'on fasse venir son fils. Le duc voit dans les yeux de Venceslas la douleur paternelle. *Il n'est pas tems*, dit-il à part.

de tenter mon crédit : Je le vois, le sang parle, et le roi s'attendrit. Venceslas cherche à raffermir son cœur contre les combats qu'il éprouve, *entre son fils à perdre, et son fils à venger.* Il veut se dépouiller des sentimens de pére et n'entendre que la voix de l'équité ; mais quand on lui amène son fils : *O vaine constance ! ô force imaginaire !*

A cette vue encor, je sens que je suis père.

Il fait éloigner tout le monde, et reste seul avec Ladislas qui s'avance en disant :

M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort, ou ma grâce ?

LE ROI (*pleurant*).

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté !...

LE ROI.

Avecque le dernier de mes embrassemens,
Recevez de mon cœur les derniers sentimens.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance ?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

LE ROI.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens ? . . . .
Enfin, d'un grand effort vous trouvez vous capable ?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable. . .

LE ROI.

Armez-vous de vertu, vous en aurez besoin.

LADISLAS.

S'il est tems de mourir, mon ame est toute prête.

LE ROI.

L'échafaud l'est aussi: portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera. . .
Mais à mon peuple enfin je dois ce grand exemple,
Pour ne vous perdre pas j'ai long-tems combattu;
Mais, ou l'art de regner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou je dois à l'état ce sanglant sacrifice.

LADISLAS.

Vous pouvez l'achever; votre fils est tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt. . .
Cette main, qu'égaroient l'amour et la colère,
Cherchoit, dans sa fureur, un autre que mon frère...
Mais mon dessein n'est pas de prolonger mon sort.
Ainsi que vous, Seigneur, Cassandre veut ma mort:
C'est peu, pour satisfaire et mon père et Cassandre,
Qu'une tête à donner, et mon sang à répandre....

LE ROI.

Allez vous préparer à ce dernier effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,

Abandonnant

Abandonnant le corps, n'abandonnez point l'ame.
Tout obscure qu'elle est, la nuit même a des yeux,
Et n'aura pu cacher votre forfait aux cieux.
Adieu, sur l'échafaud portez le cœur d'un prince :
Qu'on doute, en vous voyant. . . . . .
Si, né pour commander, et destiné si haut,
Vous montez sur un trône, ou sur un échafaud.
Gardes, qu'on le remène.

LADISLAS (*s'en allant*).

O vertu trop sévère !
Venceslas vit encor, et je n'ai plus de père.

Le plan de cette scène est admirable, et l'exécution est d'une vérité quelque fois sublime. Rotrou a parfaitement saisi la nature, en présentant le père qui cède au premier mouvement de sa tendresse à la vue du fils le plus chéri dont il a résolu le supplice. Il l'embrasse, et l'on croit qu'il va pardonner. Combien cette incertitude et l'émotion paternelle attachent fortement le spectateur! Comme les premières questions de Venceslas tiennent les esprits en suspens ! et quelle touchante simplicité dans le dialogue ! mais lorsqu'il dit à son fils : *armez-vous de vertus, vous en aurez besoin*, on sent que le père redevient roi et juge. Ce retour à la justice élève l'ame, sans cesser de l'attendrir ; on mêle des larmes d'admiration à celles de la pitié.

Le courage tranquille de Ladislas est conforme

à la fierté de son caractère, et touche beaucoup plus que ne feroient ses plaintes ; il le rend digne en ce moment, de l'amour de son père. La tragédie de *Brutus* offre une situation à peu près semblable, mais bien moins touchante que celle de *Venceslas* : d'abord, parce que l'auteur de *Brutus* ne donne pas à ce consul des motifs suffisans pour condamner son fils, qu'il envoie à la mort sans avoir la preuve de son crime : ensuite, parce que ce farouche romain, repoussant toute émotion et presque tout sentiment de la pitié naturelle, endurcit notre ame au lieu de l'attendrir. Un homme qui étouffe la nature, n'intéresse point. Celui qui se montre sensible à ses douces impressions, mais qui la surmonte pour faire son devoir, parle à la raison et au cœur de tous les hommes. Lui seul est digne de nous toucher. Racine l'avoit bien senti quand il tempéra le caractère altier et ambitieux d'Agamemnon par l'attendrissement paternel ; il ne sentit pas moins ce qu'il y avoit de pathétique dans ces vers de Venceslas :

Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra ;
Je mourraï plus que vous du coup qui vous tuera...
Adieu. Sur l'échaffaud portez le cœur d'un prince.

Aussi Racine fait-il dire au père d'Iphigénie :

Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.

Mais il y a plus de tendresse dans ces mots qui sortent des entrailles paternelles : *Mon cœur vous y suivra.* On ne conçoit pas pourquoi Marmontel a changé le vers qui suit en cette ligne froide et traînante : *Eh je mourrai du coup qui vous immolera.* Comment n'a-t-il pas été ému par la chaleur de cette répétition : *Plus condamné que vous, je mourrai plus que vous !*

Après avoir épuisé toute sa constance dans les adieux qu'il vient de faire à son fils, et qu'il croit être les derniers ; Venceslas, livré à lui-même, ne peut plus résister à sa douleur, et il s'écrie :

O justice inhumaine ! ô devoirs ennemis !
Pour conserver mon sceptre il faut perdre mon fils.
Ne trouble plus mon cœur, importune tendresse !
Cachons à tous les yeux mes pleurs et ma foiblesse.
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi ;
Je ne puis être ensemble et bon père et bon roi.
Vois, Pologne, à l'horreur que m'inspire le crime,
Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils et que mon propre sang.

En ce moment, la fille de Venceslas vient pour fléchir son père : avec elle est Cassandre que l'auteur a voulu ramener pour le dénouement, en quoi il a eu tort, comme nous le verrons bientôt. Le discours de Théodore a des beautés, et rend ce personnage intéressant. On sent combien les plaintes

de la tendresse fraternelle sont une douce consolation pour le cœur d'un père qui n'est que trop affligé de sa sévérité. Théodore s'exprime ainsi :

Par quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
Pourriez-vous renverser celles de la nature ?
J'apprends qu'à votre fils l'arrêt est prononcé,
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi ? nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'état sans héritier, vous sans fils, moi sans frères !
Consultez-vous, mon père, écoutez votre cœur :
C'est dans le sang d'un fils trop punir une erreur.
Du meurtre de son frère un frère est incapable.
De cet assassinat la nuit seule est coupable. . . .
Ah ! par son propre crime il est assez puni.
La pitié, qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice.

Elle ajoute que la publique voix condamne cet arrêt ; que Cassandre fait céder sa vengeance à l'intérêt de l'état. La pitié, dit-elle, et mes pleurs l'ont vaincue ; sa douleur n'a pu résister à la nôtre : enfin un fils n'a plus à fléchir que le cœur d'un père. Cassandre appuie les instances de Théodore ; elle avoue qu'elle a vaincu son ressentiment contre Ladislas. *Je revenois*, dit-elle, *demander son supplice, et de ce noble effort presser votre justice. Mon cœur impatient d'attendre son trépas, accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas :* mais je ne sais par quel effet contraire la ren-

contre du prince a calmé ma colère. Ses fers ont combattu n a vengeance ; les pleurs de Théodore, le murmure du peuple qui condamne ma poursuite et l'arrêt de sa mort, tout à changé mon cœur ; et je me croirois coupable envers l'état, si je poursuivois son supplice, quand tout l'état demande la grace de son chef. Tout cela est bien raisonné sans doute ; mais cet effort de raison n'est pas naturel dans la situation où se trouve Cassandre. La fierté de caractère que l'auteur lui a donnée, son indignation contre un prince *ennemi de sa gloire et l'amant de sa honte*, la vivacité de sa douleur sur la mort récente de son amant, de son époux, tué par un frère ; l'éclat de sa poursuite et de sa vengeance dans l'acte précédent, rien ne lui permettoit un changement si prompt, et la vraisemblance demandoit qu'on l'éloignât de la scène.

Ce défaut est couvert à la représentation par la situation de Venceslas qui attire tous les cœurs et tout l'intérêt. Ce père infortuné cédera-t-il aux prières de sa fille, et à sa propre tendresse? Voilà ce qui occupe, et ce qui attache. On le plaint comme père, on l'admire comme roi ; on partage tous les combats, tous les déchiremens de son cœur. Ce mélange de pitié, de terreur et d'admiration, réunit tous les effets du pathétique, tous les sentimens qui pénètrent, qui attendrissent, qui élèvent l'ame. Venceslas ne cache point toute son affliction, ni

son amour pour son fils : *Je suis par son arrêt plus condamné que lui*, dit-il, et je préférerois ma mort à son malheur ; mais je règne, il est coupable; *et si je lui pardonne, d'un opprobre éternel je souille ma couronne.*

C'est alors que le duc vient remplir la promesse qu'il a faite à Théodore. *Que fait le prince ?* lui demande le roi. *Sire*, répond le duc, c'est en ce moment qu'il montre en effet le cœur d'un prince : *Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort, se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.* Mais puisqu'il n'est plus en état de m'imposer silence devant vous, je puis enfin, grand roi ; vous demander le prix de mes travaux. — *Parlez, quel est-il ? — C'est la grace du prince.* Quoi ! s'écria le roi. *J'ai votre parole*, ajoute le duc, et ce gage sacré ne peut me laisser craindre un refus. J'ai payé de mon sang la grace que j'implore. *Vous aussi, Frédéric*, reprend le roi : *Ah ! contre un père, en faveur de son fils, quel charme fait parler ses propres ennemis ?*

Cependant le pardon n'est point prononcé, quand Octave, ami de Ladislas, accourt hors d'haleine, pour avertir le roi que tout le peuple élève la voix en faveur du prince et demande sa grace ; qu'un grand nombre a renversé l'échafaud, et les larmes aux yeux, proteste de périr ou de lui sauver la vie ; qu'enfin la chaleur de ce zèle peut allumer

une sédition difficile à éteindre. *C'est assez*, dit le roi à Octave, *faites venir mon fils.*

O ma fille ! ô mon peuple ! ô tendresse ! ô nature !
Il faut vouloir enfin ce que vous souhaitez,
Et par vos sentimens régler mes volontés.

Plus la situation de Venceslas est attendrissante, plus l'auteur a eu le talent de faire désirer la grace du coupable, et mis en jeu des ressorts pour la faire accorder, et plus il falloit d'art aussi, afin que ce moment si attendu produisit tout son effet, et que le pathétique ne fut point réfroidi par un passage trop précipité de la douleur à la joie, ni par un mouvement trop prompt et trop simple de bonté de la part d'un père qui n'auroit montré que sa facilité et son plaisir à pardonner. C'est par un coup de maître que Rotrou a évité cet écueil. C'est de la circonstance même et de l'embarras où le roi se trouve comme forcé de faire plier la justice et sa propre volonté aux désirs séditieux de son peuple, que le poëte a fait naître un motif qui concilie tout, qui sauve l'amour paternel du reproche de foiblesse, et le monarque du reproche de dureté ; en un mot, qui fait éclater toute la tendresse et toute la grandeur de son ame, au moment où il se montre plus que roi en voulant cesser de l'être.

D'après son ordre, on ramène promptement Ladislas qui se jette aux pieds de son père. *Par quel bonheur !* s'ecrie-t-il d'une voix entrecoupée.

Venceslas l'interrompt et le fait relever. *Prince*, lui dit-il, *une couronne, que depuis quarante ans la splendeur environne*, et qui passera sans tache à mon successeur, est l'unique moyen de conserver vos jours.

Il faut que votre tête ou tombe, ou la soutienne;
Il faut vous la céder s'il faut vous pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
Je crois suivre un devoir que le peuple m'enseigne :
Puisqu'il veut votre grace, il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.

Régnez, ajoute-t-il, en lui mettant la couronne sur la tête. *Après l'état j'ai droit de vous élire, et donner en mon fils un père à mon empire.*

LADISLAS.

Que faites-vous, grand roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire :
SOYEZ ROI, LADISLAS, ET MOI JE SERAI PÈRE. . . .
Sans peine je descends de ce degré suprême :
J'AIME MIEUX CONSERVER UN FILS QU'UN DIADEME.

Il est infiniment rare de trouver réunis le sublime de pensée et le sublime de sentiment. En voilà un exemple, et il est à remarquer que ce

double sublime est puisé dans la source même de l'humanité, je veux dire l'amour et le pouvoir paternel. Plus on remonte à cette source, plus l'homme est grand, plus il est sensible, plus il est homme. Ces vers de Rotrou sont ce qu'il y a de plus beau en ce genre dans la poésie françoise. *Soyez roi, et moi je serai père.* Ne pouvant être l'un et l'autre, il cède à la nature qui a fait les pères avant les rois, et l'on sent combien il est plus doux pour lui d'être l'un que l'autre. Ce caractère de Venceslas est un chef-d'œuvre unique au théâtre. Les discours de Ladislas sont foibles ; il falloit plus d'éloquence de style que n'en avoit Rotrou pour les rendre dignes du sujet. Le prince répond vaguement : je régnerai, mon père, pour dispenser vos loix, et le diadème au front je serai toujours votre premier sujet. Puis il remercie le duc de sa générosité. Celui-ci demande sa retraite pour ne plus montrer au nouveau roi l'objet de sa première haine. Ici Ladislas répète le vers que nous avons fait remarquer au premier acte :

Roi, je n'hérite point des différens du prince.

Cette répétition est excusable, en ce que Ladislas se montre digne de la leçon que son père lui a donnée, en la rappellant si à propos. *J'augurerois mal de mon gouvernement*, ajoute-t-il, *s'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.*

Qui possède un sujet digne d'un tel emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être roi.
Le ciel nous l'a donné, cet état le possede:
Par ses soins tous nous rit, tout fleurit, tout succède;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis;
Il fait briller partout notre pouvoir suprême;
Par lui, toute l'Europe, on nous craint, ou nous aime.
Il est de tout l'état la force et l'ornement,
Et vous m'en priveriez par votre éloignement?
Non, non; soyez toujours l'ame de cet empire.

Je ne sais pourquoi Marmontel a retranché tout ce discours qui rend Ladislas intéressant, qui le fait voir meilleur roi qu'il n'a été bon prince, et qui justifie en même tems l'indulgence du père pour les vices d'un fils dont il démêloit les grandes qualités. A ces témoignages d'estime pour le duc, Ladislas veut joindre l'hymen de Théodore. *Ma sœur*, dit-il, *sera le nœud de notre affection.* Le duc est au comble de ses vœux, et la pièce devoit finir là. Cassandre, qui est demeurée sur la scène, gâte le dénouement: Ladislas compte pour rien la vie et la couronne, s'il est privé de Cassandre. La duchesse répond qu'elle ne peut joindre sa main à la main qui lui a ravi son amant. Venceslas lui dit que le tems pourra l'y résoudre, et Ladislas demande qu'il lui soit permis d'espérer: à quoi Cassandre ne répond plus rien; espèce de consentement qui dégrade son caractère, et que le

cœur humain désavoue. Tout cela est froid, répugne à la vraisemblance, et détruit le pathétique. C'est une mauvaise imitation de Chimène, qui laisse entrevoir aussi que le tems pourra la réconcilier avec le meurtrier de son père : mais ce meurtrier est un amant chéri ; il n'est personne qui ne désire leur union ; et malgré cela, le dénouement du *Cid* n'est pas à l'abri de la critique. Marmontel a donné dans un excès opposé pour corriger la faute de Rotrou. Cassandre se tue sur la scène, en maudissant l'indulgence du père, le nouveau règne du fils, et la folie du peuple. Ce pathétique est faux, outré, et ne gâte pas moins le dénouement ; car c'est l'admiration pour Venceslas qui doit y dominer ; c'est sur lui que tout l'intérêt repose ; et un personnage secondaire ne doit pas jouer le premier rôle dans la catastrophe. Il falloit, me semble, se borner à éloigner Cassandre, et en priver Ladislas par un moyen à peu près semblable à celui de Racine, quand il soustroit Junie aux amours de Néron.

A ce défaut près, la tragédie de *Venceslas* est supérieurement conduite. L'intrigue, malgré sa complication, s'y développe sans embarras, sans obscurité. L'intérêt languit un peu dans quelques scènes du second et du troisième acte; mais les trois autres sont parfaits pour la marche de l'action, et pour la force des situations toujours plus théâtrales

et plus tragiques. Les différens caractères sont mis en opposition avec beaucoup d'art et de vérité, et tous, un seul excepté, soutiennent jusqu'à la fin, tels qu'on les a vus d'abord. Ce tableau dramatique rassemble toutes les passions, tous les sentimens qui touchent le plus vivement le cœur humain : les combats de la nature et de la justice, de l'amour paternel et des devoirs de la royauté : les orages de l'amour et de la vengeance dans une ame violente et superbe : la douceur d'une ame tendre et vertueuse dans le personnage de l'infant, bon fils, ami confiant et généreux : les inquiétudes et les douleurs de l'amitié fraternelle dans Théodore : la juste fierté d'une ame noble dans Cassandre ; et tous les sentimens d'honneur, de sagesse et de dévouement dans le rôle de Frédéric ; que d'invention, que de variété, que de génie dans le dessin de ce tableau ! Mais aussi combien la dureté des couleurs en amortit l'éclat !

Cependant on y admire des traits vraiment sublimes, de profonds développemens du cœur humain, l'accent fidèle de la passion et de la nature, de grandes leçons morales sans affectation, beaucoup de vers inspirés par la force du sujet, et d'expressions neuves, heureuses, pleines de chaleur et de vérité. De toutes les tragédies qui ont paru depuis cinquante ans, quelle est celle qui puisse mériter les justes applaudissemens que nous venons de

donner au *Venceslas* de Rotrou ? et cependant Rotrou n'étoit qu'un poëte du second ordre, au tems de Corneille. Les amateurs du nouveau Phébus sont bien loin de souscrire à nos éloges, et peut-être même d'en comprendre la raison. Le bon sens, le vrai, le naïf, qui distinguent nos anciens auteurs, ils traitent tout cela de *vieilleries*. Oui, leur dirai-je :

Oui, le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

NOTICES

DE PLUSIEURS OUVRAGES NOUVEAUX.

§. I.

NÉOLOGIE, ou VOCABULAIRE DE MOTS NOUVEAUX, *à renouveller, ou pris dans des acceptions nouvelles. Par* L. S. LEMERCIER, *membre de l'Institut national de France. 2 vol. in-8°. A Paris, chez* MOUSSARD, *libraire, rue Helvétius, N°. 560. An IX* — 1801.

Ceux qui observent, depuis quelques années, les altérations progressives de la langue françoise, lui ont prédit le sort de la basse latinité : des esprits mal intentionnés, en lisant la *Néologie*, pourroient croire que Mercier a formé le dessein d'accélérer l'accomplissement de la prédiction. Loin de nous ce soupçon téméraire. Nous le croyons de bonne foi, quand il nous dit que ses innovations ne tendent qu'à créer un langagage plus abondant, plus hardi, plus original, qui ne sera peut-être plus françois, mais qui vaudra mieux que notre françois si pauvre et si foible à son gré. On ne peut pas douter qu'il ne parle avec la conviction intime née d'un enthousiasme qui lui est par-

ticulier, quand il s'écrie : « J'ai osé, bravant de » vaines et passagères clameurs, envisageant la » langue telle qu'on l'a parlée, telle qu'on la par- » lera sans doute un jour, ou telle enfin qu'on » devroit la parler; j'ai osé, dis-je, certain de son » prochain et long triomphe, déployer sur ses » plus hautes tours l'oriflamme de la Néologie. »

Nous ne dirons point qu'il pourroit bien avoir déployé son oriflamme sur la tour de Babel, et que tout son triomphe seroit de parodier le miracle de la confusion des langues ; mais si, à cette prodigieuse élévation où son audace s'est placée, notre foible bon sens peut monter jusqu'à lui, nous oserons à notre tour, le conjurer de nous dire, en conscience, ce que notre idiôme auroit à gagner, en adoptant ses créations néologiques. Seroit-ce de la clarté ? Je doute que le peuple françois, assez peu latiniste, veuille se donner la peine d'apprendre et d'entendre comment ABÉQUITER signifie *s'enfuir à cheval ;* ABSCONDER, *tenir caché ;* ADIPEUX, *très-gras ;* ANCELLE, *petite servante ;* ANILLES, *béquilles de vieille ;* APTUMISTE, *propre à tout ;* ARIDURE, *sécheresse ;* ARMENTEUX, *riche en troupeaux ;* AGREUX, *riche en fonds de terre ;* BARATRE, *gouffre ;* BÉANCE, *aisance ;* CALAMISTEUR, *coëffeur ;* CANDORIQUE, *air de candeur ;* COLAPHISER, *donner un soufflet ;* CONTUMÉLIE, *affront ;* NAUPOTAME, *navigateur d'eau douce ;*

DOLEUX, *trompeur ;* ÉMINER, *être éminent ;* EPHÈBE, *adolescent ;* EPULON, *convive non prié ;* ESTÈBE, *manche de charrue ;* FAME, *renommée ;* FATUAIRE, *qui prédit l'avenir ;* FLAGRER, *brûler ;* GARRULANCE, *babil ;* GÉNÉRABLE, *qui s'engendre ;* HOMMÉE, *travail d'un homme ;* ILLIBÈRE, *sans enfans ;* IGNIVOME, *vomissant des flammes ;* IMPAVIDE, *sans peur ;* IMPÉRIT, *ignorant ;* INADULABLE, *qui rejette la flatterie ;* INCOGITANT, *qui ne pense à rien ;* INDULGER, *être indulgent ;* INFÉLICIBLE, *qui ne peut être heureux ;* INVIABLE, *où l'on ne peut passer ;* JOCULATEUR, *qui badine ;* JOUXTE, *auprès ;* JUCONDE, *agréable ;* LÉNIVENT, *vent doux ;* LÉVIPÈDE, *au pied léger ;* LOCANDE, *chose à louer ;* LONGIRION, *à longue taille ;* LUCILANCE, *éclair ;* LUCREUX, *qui s'enrichit ;* MARITESSE, *femme mariée ;* MÉRÉTRICE, *courtisanne ;* MÉTULE, *petite borne ;* MITIFIER, *adoucir ;* MOLLIPÈDE, *qui a les pieds tendres ;* NOVERQUE, *belle-mère ;* OBORIER, *couvrir ;* OBSOLET, *inusité ;* OCCULTER, *cacher ;* OLER, *sentir bon ;* OLFIER, *sentir des odeurs ;* ORABLE, *qu'on peut prier ;* ORACULER, *dire des oracles ;* ORIFLANT, *homme vain ;* PARTITEUR, *qui fait les parts ;* PAUCITÉ, *petit nombre ;* PÉDILUVE, *bain de pieds ;* PONDÉREUX, *qui a du poids ;* POTENT, *qui peut ;* PRÉLUCIDE, *le point du jour ;* PROCA-

TEUR

TEUR, *adultère* ; PROCRASTINER, *remettre au lendemain* ; PROPÈRE, *actif* ; QUIET, QUIÉTEUX, *tranquille* ; RÉFORMIDER, *craindre* ; SCINDER, *diviser* ; SCURILE, *bouffon* ; SÉGRÉGER, *séparer* ; SOCIER, *faire société* ; SPÉLUNQUE, *caverne* ; STOLIDITÉ, *sottise* ; SUBURBAIN, *habitant du faubourg* ; TABIDE, *desséché* ; TANGIBLE, *qu'on peut toucher* ; TITUBER, *chanceler* ; TOMER, *faire des tomes* ; TRONER, *régner* ; TURGIR, *enfler* ; VÉABLE, *digne d'être vu* ; AVUER, *garder à vue* ; VECTEUR, *qui porte* ; VÉRICLE, *de verre* ; VERVEUX, *qui a de la verve* ; VÉTIPÈDE, *soulier*, VIRIPOTENSE, *fille mariable* ; VITUPÉRER, *blamer* ; VULGIVAGUE, *fille publique* ; VULPIN, *rusé* ; AVICIDE, *tueur d'oiseaux* ; COMBURER, *brûler* ; DÉCAPUT., *guillotine* ; GRANDILOGUE, *qui dit de grands mots* ; etc., etc.

Comment le citoyen Mercier n'a-t-il pas fait réflexion que ce jargon obscur et pédantesque nous reportoit au siècle de Ronsard, qui avoit eu aussi la prétention de créer une nouvelle langue françoise, avec un mélange de mots grecs et latins tout cruds et indigestes, dont il farcissoit ses ouvrages qu'on ne pouvoit entendre qu'à l'aide d'une traduction ? Et toutefois Ronsard étoit plus excusable, puisque le langage noble dont il avoit besoin pour le genre de l'ode et de l'épopée, n'étoit point

encore formé ; mais aujourd'hui n'est-ce pas une espèce de folie de vouloir ressusciter la langue de l'inintelligible Ronsard ? Presque tous les mots que notre *Néologue* nous donne comme neufs, ont été anciennement forgés, et mis au rebut comme infectés de barbarie ou de pédanterie. On ne peut donc pas croire qu'il ait sérieusement entrepris la résurrection de tant de mots bisarres, et depuis si long-tems enterrés dans la poussière des livres oubliés. Sa *Néologie* n'est, à vrai dire, qu'une bouffonnerie ; et le ton même qu'il prend avec ses lecteurs, ne laisse aucun doute à cet égard. Écoutez-le.

« Tous les mots de ce vocabulaire sont-ils *inac-*
« *ceptables ?* eh bien ! je prétends, moi, les em-
« ployer à mon usage. Si l'on ne veut point de ma
« langue, l'on n'aura point de mon esprit. Qui y
« perdra ? Je fais la loi, et ne la reçois point, je
« donne, le public est mon débiteur : qu'il paye
« en reconnoissance, ou qu'il ne paye pas, je me
« déclare son créancier. Cette génération-ci n'est
« pour moi qu'un parterre ; il y en aura un autre de-
« main qui appréciera mon travail : en attendant,
« j'aurai travaillé pour ma langue, pour celle
« que je me suis faite, que je préfere. »

Quand on s'annonce d'une manière aussi bouffone, on ne doit pas craindre de trouver des lecteurs sévères, ni même sérieux. On peut, après

cela, sans aucun risque, leur proposer de substituer ACUTE à *perçant ;* ADHALER à *respirer ;* AGGRAVANTER à *aggraver* ; AGRÉANTER à *agréer* ; AJOUTATION à *addition* ; AMBULER à *se promener* ; AMPLIER à *amplifier ;* ANGUILLOMEUX à *rusé* ; APPARAGER à *comparer* ; ARABLE à *labourable* ; ASCENDRE à *monter* ; BÉHISTRE à *tempête* ; BÉNÉVOLENCE à *bienveillance* ; BYRRIAS à *roux* ; CALAMAR à *étui de plume ;* CASTADOU à *souterrein ;* CLOP à *boiteux ;* COMPOST à *recueil ;* CONFABULER à *conter ;* DÉLUGER à *inonder ;* DISPUTOISON à *dispute ridicule ;* DOLOSER à *se plaindre ;* DORELOT à *mignon ;* ÉBRIÉTÉ à *yvresse ;* ÉRÉMODICIE à *solitude ;* EXTOLLER à *élever ;* FAISANCE à *façon ;* FANGER à *souiller ;* FANTASIEUX à *chimérique* ; FATISTE à *diseur de riens ;* FAUBLOYER à *radoter ;* FÉTIS à *beau ;* FLORITURE à *floraison ;* FOLOYANCE à *folie ;* FRIQUENELLE à *jeune coquette ;* FUGACE à *fugitif ;* FUSER à *fondre ;* GRACILITÉ à *grace ;* IMAGER à *peindre ;* IMPOSSIBILISER à *rendre impossible ;* IMPOSTURER à *imposes ;* IMPRESSIONNER à *faire impression ;* INFAMER à *diffamer ;* ISOLISME à *solitude ;* LAIDURE à *laideur ;* LAUDICÈNE à *applaudisseur ;* LIÉVRICIDE à *chasseur de lièvre ;* LOGODIARRHÉE à *débordement de paroles ;* LUDIFIER à *duper ;* MENGONISER à *frelater ;* MARITER à *marier ;* MÉLOCANTRE à *bon musicien ;* MENTILOQUE à

menteur ; NÉGREUR à *noirceur ;* NEUVETÉ à *nouveauté ;* NOCTILUQUE à *oiseau luisant ;* ONDER à *ondoyer ;* OPPROBRIER à *avilir ;* PASNER à *paraître ;* PAROLER à *parler ;* PHILOSOPHESSE à *femme philosophe ;* POLIPÉTREUR à *tailleur de pierres ;* POUSSIÈREUX à *poudreux ;* PRÉDOMINANTER à *dominer ;* PROFONDER à *approfondir ;* QUO-PRO QUI à *qui-pro-quo ;* RAGOUISTE à *cuisinier ;* RELANQUIR à *délaisser ;* RUBICONDER à *faire rougir ;* SOIGNANTER à *soigner ;* TÉNÉBREUSER à *couvrir de ténèbres ;* THÉIE à *tante ;* THÉION à *oncle ;* TIBIE à *flûte ;* TRÉMULER à *trembler ;* VERGOGNEUX à *honteux ;* VIOUCHE à *vivace ;* ZÉROISER à *faire zéro ;* PÉTRIFICAILLOUTER à *pétrifier*, etc., etc.

Voilà un certain nombre des locutions nouvelles, ou renouvellées, dont le citoyen Mercier se déclare le créancier envers le public, et sur lesquels il fonde son hypothèque pour refaire sa langue, en leur procurant les honneurs de la *francisation* ; car ce mot est encore de sa fabrique. Ses deux volumes de *néologie* en contiennent beaucoup d'autres qui ne sont pas moins étranges, et dont il veut absolument que le public soit son débiteur. Le public, en riant, protestera contre ce plaisant créancier, et s'étonnera peut-être de cette fécondité d'innovations burlesques : mais quand un cerveau

fantasieux (1), s'échauffe à la recherche d'expressions bisarres, tout se présente à lui sous la forme qu'il aime ; il ne peut plus suffire à l'inspiration de sa *foloyance* ; et jour et nuit il ne fait que *jaubloyer* sur la *néologie*. C'est ainsi que nous avons vu le marquis de Bièvre *prédominanté* par le goût des pointes et des jeux de mots, en venir au point de ne pouvoir plus ouvrir la bouche que pour lâcher un calembourg.

Nous demanderons maintenant au citoyen Mercier pourquoi il s'est contenté du titre de *Néologue* ; il devoit aller plus loin. Sa prétention n'est pas seulement d'être *nouveau*, mais singulier. Créer des mots nouveaux, quand ils sont clairs, utiles, agréables à l'oreille et conformes au génie de la langue, c'est être bon néologue, ou plutôt bon auteur ; car cette bonne fortune n'arrive guère qu'aux auteurs qui ont du goût et du génie ; mais se faire un langage étrange et bisarre pour son seul usage, et pour n'être entendu de personne, c'est être, à mon avis, non pas *néologue*, *ains* plutôt *hétérologue* ; comme on est *hétérodoxe*, quand on a des opinions étranges ; comme on est *hétéroclite* quand on a des penchans ou des goûts bisarres, quand on préfère, par exemple, le petit cri du roitelet au chant du rossi-

(1) Consultez le dictionnaire ci-dessus.

gnol (1), et Ronsard à Racine. Nous croyons donc le citoyen Mercier assez juste pour adopter ce nouveau mot qui ne blesse en rien l'analogie. Son vocabulaire ne sera plus *néologie*, mais *hétérologie*, et il prendra franchement le titre d'auteur *hétérologue*.

(1) Voyez dans la *Néologie* de Mercier, l'article *rossignoler*, ou le chant du rossignol est traité de *clappement dur et déchirant*.

§. II.

DE LA VÉRITÉ. CE QUE NOUS FUMES, CE QUE NOUS SOMMES, CE QUE NOUS DEVONS ÊTRE. *Par André-Ernest-Modeste* GRÉTRI, *etc. 3 vol. in-8°. A Paris, chez l'auteur, boulevard des Italiens, n°. 340, an 9, 1801.*

Un auteur qui se déclare apôtre de la vérité, doit aimer à l'entendre: aussi la dirons nous au citoyen Gretri, avec tous les égards qui lui sont dûs, mais avec plus d'égards encore pour la vérité même.

Quand on n'a étudié notre histoire que dans les écrivains détracteurs des anciennes vertus et de l'héroïsme des grands hommes qui ont illustré le nom français, on a faussé son jugement à l'école de la mauvaise foi; on ne peut pas se flatter de savoir et de dire au vrai *ce que nous fûmes.*

Quand on ne voit notre révolution qu'à travers les vapeurs de l'amour-propre exalté, à travers les nuages de la peur, de la prévention et des doctrines modernes, on peut se tromper soi-même de fort bonne foi; mais on est loin de la vérité; on n'est, ni assez impartial pour nous juger, ni assez fort d'esprit et de courage pour dire *ce que nous sommes.*

Quand on ne sait pas au juste *ce que nous sommes*, et qu'on sait fort mal *ce que nous fûmes*, il est bien difficile de nous dire avec vérité *ce que nous devons être.*

Quand on a vécu cinquante ans dans Paris, et qu'on vient prêcher aux parisiens de n'être plus menteurs, fourbes, intrigans, charlatans et fripons, d'être toujours sincères, véridiques et francs, on est sans doute un fort bon homme; mais on ne connoît pas son siècle ni les citoyens de Paris.

Si, comme le dit l'auteur, l'*horreur du mensonge est le terme de la perfectibilité humaine*, un peuple tout neuf est le plus près de la perfection morale; car il est reconnu que le sauvage est plus franc que l'homme policé, et que le plus grand talent d'un peuple usé est l'art de perfectionner le mensonge.

Aussi notre philosophe veut-il que nous redevenions une nation toute neuve, et pour cela, il commence, comme de raison, par l'éducation des enfans : mais comment les pères qui ont vieilli dans le mensonge, apprendront-ils à la race nouvelle à n'être point menteuse? voilà une petite difficulté. Le citoyen Grétri en fait l'aveu: « Nous ne manquons pas, dit-il, de gens d'un » certain esprit; mais nous manquons beaucoup » de gens de probité ». Tous ces gens sans pro-

bité formeront-ils leurs enfans à l'amour de la vérité? Il n'en persiste pas moins à nous dire; « La paix universelle, la concorde générale entre » les hommes, est dans l'abjuration du mensonge, » sous quelque forme qu'il se montre, dans l'a- » mour de la vérité qu'il faut inspirer aux en- » fans ».

Si la paix universelle tient à cela, il ne faut plus compter que sur la paix éternelle. Au reste, on ne voit pas trop bien qu'elle idée l'auteur attache au mot *vérité*, car il l'appelle un *préjugé*. « Hommes de bien, s'écrie t-il, réunissons- » nous; nation sublime, prolongez encore votre » révolution, elle n'est point finie, faites la » guerre au mensonge astucieux des hommes im- » probes, comme vous l'avez faite au mensonge » orgueilleux; il est temps qu'un *préjugé* rem- » place l'autre; il est temps que l'homme soit » perdu, honni par la voix publique, s'il ou- » trage la vérité. C'est la vérité que nous vou- » lons établir en principe fondamental, en *pré-* » *jugé* salutaire parmi les hommes ».

Deux pages plus loin, il dit encore: « Abolir » le faux préjugé de l'honneur, c'est établir le » préjugé salutaire du véritable honneur ».

J'aime mieux ne rien comprendre à cette morale, que de lui donner le nom qu'elle semble mériter: *le véritable honneur un préjugé!* et

quand la vérité aura chassé le mensonge, ce sera un préjugé qui en remplacera un autre ! Citoyen Grétri, votre instrument de logique n'est pas bien d'accord.

La plus grande vérité, c'est-à-dire, selon l'auteur, le plus grand préjugé, qu'il veut qu'on inculque aux enfans, c'est que notre révolution est la plus belle, et même, dit-il, la seule bonne (1) qui ait jamais été faite. Il n'est pas besoin de relever cette assertion qui seroit une lourde erreur dans la tête d'un enfant. Mais qui lui inculquera ce préjugé ? L'âge des premières impressions est naturellement confié aux soins des mères ; et l'auteur convient que *presque toutes les femmes françoises sont ennemies du nouvel ordre de choses : elles craignent de participer aux horreurs commises, en s'avouant républicaines.* Les autres révolutions, exemtes de ces horreurs, et qui ne donnoient pas aux femmes cette crainte si naturelle et si humaine, n'étoient-elles donc pas aussi *bonnes* que la nôtre? Le citoyen Grétri se rassure aussitôt sur cette répugnance des femmes françoises. « Ne « désespérons pas, ajoute-t-il, de leur prompte « soumission ; déjà leurs costumes grecs et romains « attestent leur opinion. La parure, qui fut tou- « jours l'interprète de leurs secrets penchans, est

---

1) Tome II, page 63.

« ce qu'elles ont de plus cher ; elles verront bientôt « que l'habit de la liberté leur convient mieux que « tout autre, et elles sauront mieux accorder les » sentimens politiques de leur être charmant, avec « les habits qui le décorent »

Je crois bien que telle a été l'intention des modistes républicains en donnant aux femmes l'idée du costome grec et romain ; mais ils n'ignorent pas le proverbe que l'habit ne fait pas le moine, et qu'on n'est pas plus un Scipion avec une tête tondue, qu'une Cornélie avec une robe romaine, et d'ailleurs les habits des républicaines de Rome et d'Athènes, n'étoient-ils pas semblables à ceux qu'on portoit du tems de Numa et de Thésée ? Ce n'est qu'en France qu'on a pu croire que les sentimens politiques tenoient à une mode, et qu'un costume voluptueux étoit l'habit de la liberté. Les femmes seront volontiers grecques pour plaire ; mais elles resteront françoises pour être plus libres que les athéniennes. Le citoyen Grétri qui nous prédit leur *prompte soumission*, a donc oublié le conte de *ce qui plait aux dames*.

L'importance politique que notre philosophe attache aux nouvelles modes, se fait surtout remarquer dans le passage suivant : « François ! conser- « vez bien, croyez moi, la liberté que vous avez « aujourd'hui de vous vêtir comme il vous plait. « Souvenez-vous que, quand il ne vous sera plus

« permis d'aller visiter les gens en place, en ré-
« dingotte, en frac ou en habit ; en bottes ou en
« bas de laine ou de soie ; en cravatte plus grosse
« ou plus mince ; en culotte plus longue ou plus
« courte ; en cheveux longs ou la tête tondue ; dès
« que l'étiquette vous prescrira le costume que
« vous devez prendre en pareil cas, souvenez-vous
« en, dis-je, votre liberté politique courra de
« grands risques. Oui, quand vous redeviendrez
« esclave dans vos habits, vous le serez bientôt
« dans vos mœurs. »

Je suis moins touché, je l'avoue, de ces grandes considérations de liberté politiques attachée à des bas et à des culottes, que je ne suis effrayé des obstacles qui s'opposent au triomphe de la vérité et de la liberté même, obstacles que l'auteur ne dissimule pas en cent endroits de son livre : nous ne citerons que celui-ci pour n'être pas trop longs.

« S'il est vrai que nous soyons parvenus au
« rafinement de tous les vices, que nous ayons,
« à peu-près, parcouru toutes les connoissances
« humaines sans être meilleurs, mais plus dissi-
» mulés ; s'il est vrai que nous ayons tâtonné tous
« les gouvernemens, toutes les religions ; s'il est
« vrai que nous ayons été subjugués par tous les
» préjugés, les uns après les autres, les tems sont
« peut-être arrivés (car les extrêmes se touchent

« au moral comme au physique) où nous allons « être forcés de recommencer le cercle des vérités et des vertus ; non pas par ignorance comme « nous l'avons parcouru dans l'enfance du monde, « mais de *guerre-lasse*, par dégoût de l'erreur, « parce que nous sommes plus instruits, et que « nous connoissons mieux la tactique du bien et « du mal ; enfin, parce que nos maux nous ont « rendus sages et nous y forcent. »

Comptez, si vous le pouvez, toutes les contradictions renfermées dans ce passage. Voilà un peuple qui a rafiné tous les vices, et ce rafinement va le conduire à recommencer le cercle des vertus. Ce peuple instruit dans toutes les connoissances, sans être meilleur, mais plus dissimulé, va revenir à la vérité par son instruction même ; il va redevenir meilleur sans être meilleur, franc quoique dissimulé ; la tactique du mal l'a rendu savant dans la la tactique du bien, instruit de tout, il a tout *tâtonné* ; et il sera par dégoût du vice aussi vertueux qu'on l'est par innocence ; car les extrêmes se touchent. Non, non ; l'extrême corruption ne touche point à ce premier état d'innocence qui n'est point un extrême. On peut être dégoûté et blasé dans le vice sans en être guéri Un peuple excessivement corrompu retombe sans doute dans la barbarie ; mais ce n'est plus celle de son premier âge. Ouvrez l'histoire : jamais les peuples usés n'ont

recommencé leur première carrière. La seule perfection accordée aux sociétés humaines est une modération éloignée de tous les extrêmes. La meilleur constitution politique est celle qui s'use le plus lentement; (1) et c'est un mouvement modéré qui entretient sa vigueur. On voit par là comment les républiques anciennes ont dû s'épuiser par leurs excès, et vieillir en peu de tems: comment les monarchies tempérées durent plus que les républiques; et comment le gouvernement paternel de la Chine a déjà vécu quatre mille ans.

Relever toutes les contradictions de l'auteur, ce seroit faire un livre aussi gros que le sien, et nous ne faisons qu'une annonce. Nous dirons donc en général que, malgré ses erreurs, son ouvrage respire un grand air de sincérité, et l'amour du bien; que ses défauts tiennent au vague des idées, à une imagination trop légère, à la mauvaise méthode d'envisager trop d'objets sous une seule face, en donnant de petits apperçus isolés pour des vérités entières et absolues; et surtout à une connoissance superficielle des hommes et de l'histoire, d'où il résulte que les faits contredisent souvent ses opinions, et qu'en raisonnant d'après ce qu'il croit

(1) Les romains, dit Montesquieu, en détruisant tous les peuples, se détruisoient eux-mêmes: sans cesse dans l'action, l'effort et la violence, ils s'usoient comme une arme dont on se sert toujours.

il se trompe de la meilleure foi du monde. Nous ajouterons qu'en effleurant beaucoup de matières importantes, il n'a pas saisi l'art de les lier de manière à les éclairer les unes par les autres, pour en tirer des résultats qui satisfassent l'attention. Il a fait beaucoup de chapitres comme on fait des ariettes et des sonates; il n'a pas fait un véritable ouvrage.

Après cela, nous rendrons encore hommage à la vérité, si nous disons que ce même livre, si défectueux dans son ensemble, a des parties excellentes, des intentions morales très-estimables, et des passages trés-bien écrits; que le style en est communément clair, aisé, naturel, quelquefois trivial, quelquefois noble, souvent gracieux, qu'il fait aimer l'auteur, quoiqu'on ne soit pas toujours de son avis. Si nous pouvions compter pour quelque chose l'impression que son ouvrage a faite sur nous, nous dirions que nous l'avons lu deux fois, avec la même peine et le même plaisir, et nous allons relire encore un certain dialogue entre Lafontaine et Jean-Jacques Rousseau, dialogue qui n'étoit pas aisé à faire, et qui, à quelque chose près, ne seroit peut-être pas indigne de l'un et de l'autre.

§. III.

THÉATRE TRAGIQUE D'ALEXANDRE SOUMAROCOW, *traduit du russe, par Manuel-Léonard* PAPPADOPOULO; 2 *vol. in*-8°. *A Paris, chez* RENOUARD, *libraire, rue St. André-des-Arcs., n°.* 42. *An* X.—1801.

Dans sa préface, le traducteur nous apprend que *Soumarocow*, auteur des cinq tragédies dont il nous donne la version françoise, et de quelques autres pièces dont il nous donne que les titres, naquit à Moscow en 1727; qu'à l'âge de vingt-trois ans, les ouvrages de Racine lui inspirèrent un tel enthousiasme, qu'il se livra tout entier au genre tragique, et donna bientôt son *Chorew*, qui est la première tragédie russe, et qu'il regarde comme une des meilleurs de ce poëte. Il ajoute que les ouvrages de *Soumarocow passeront à la postérité la plus reculée, et seront toujours lus avec plaisir; car il en est peu qu'on puisse leur comparer pour l'élégance et pour l'harmonie.* C'est-à-dire qu'il passeront à la postérité russe qui les admira, tant que cette nation n'aura rien de mieux. Ces pièces sont assez régulières; les unités y sont observées; les épisodes inutiles en sont bannis; la décence y est respectée; le ton est en général celui du

du genre ; mais des plans extrêmement foibles, des intrigues froides et languissantes, une action sans mouvement, qui tourne tranquillement dans un cercle de conversations monotones ; nulle progression dans les scènes, nulle variété dans les situations, dans les sentimens, dans les passions ; un dialogue inanimé, des personnages tout d'une pièce, uniformes et roides comme des statues égyptiennes ; enfin, presque rien qui excite la curiosité, qui attache et qui intéresse, si ce n'est le peuple russe, parce que l'auteur a eu l'adresse de choisir ses sujets dans l'histoire de sa nation.

Quant aux détails, il seroit difficile de citer une scène entière dont on pût être satisfait ; mais on rencontre çà et là des morceaux qui font quelque plaisir : nous en donnerons un exemple pris de la tragédie intitulée *Sémire*, un peu plus intéressante que les autres. Il s'agit d'un prince détrôné qui veut renverser l'usurpateur ; celui-ci a un fils amoureux et aimé de *Sémire ;* mais cette princesse est toujours prête à sacrifier son amour à la vengeance de son frère *Oskold ;* les projets de ce prince ont été découverts ; il est en prison et condamné à la mort. Sa sœur trouve le moyen de le voir. Après les premières exclamations de la douleur fraternelle, *Oskold* lui dit :

« Apprends que si je voulois *condescendre* à » une bassesse, je pourrois détourner la faulx de

» la mort déjà levée sur ma tête : Oleg, à ce prix, » me promet la vie, il veut que j'implore mon » pardon, que je tombe à ses genoux.

SEMIRE.

Mon frère *essuyer*, et me faire partager une telle infamie !

OSKOLD.

Que me conseilles-tu ?

SEMIRE.

Meurs !

OSKOLD.

Ma sœur est digne de moi.

Ce dialogue est beau. Sémire ajoute : « Dans » nos jours d'adversités, j'ai, comme toi, éprouvé » l'humiliation ; mais jamais je n'ai connu la » bassesse. Quand le trône de *Kiew* fut ren- » versé des mains de *Rotislaw*, je suis tombée à » ses genoux ; je lui ai fait entendre mes gémisse- » mens ; mais ce n'étoit pas pour lui demander la » vie : je demandai qu'il épargnât le sang de notre » peuple. Ce jour fut cruel sans doute ; celui-ci est » cent fois plus affreux. Je suis privée de toi pour » toujours. » etc. Voilà une scène qui commence bien ; le reste n'est plus qu'une déclamation vague qui ne mène à rien.

A la suite des tragédies de *Soumarocow*, s'en trouve une de *Khérascow*, directeur de l'université de Moscow. Cette pièce est le même sujet que celui d'*Ariadne*, mais sous les noms de *Martésie et Thalestris*. L'auteur n'a pas heureusement choisi *Ajax*, pour lui faire jouir un rôle semblable à celui de *Thésée*. Celui-ci, quoique héros, est aussi connu par ses exploits amoureux que par ses actions guerrières; mais *Ajax* n'eut jamais la réputation d'un galant personnage. Ce furieux Ajax qui viola Cassandre, et qui fut englouti sous les eaux en bravant les dieux, soupire ici comme un Céladon, et se tue pour les beaux yeux de *Thalestris*. On voit que les poëtes russes ne sont pas encore bien avancés dans l'étude et l'imitation de l'antiquité.

On trouve encore, dans ce recueil, la traduction d'une *Epitre sur l'utilité du verre*; ce petit poëme est de *Lomonossow*, dont les talens lyriques lui ont valu le nom de *Pindare russe*. Il paroît qu'on ne fait pas plus de façon en Russie, que parmi nous, pour s'emparer du nom de Pindare. Quant au génie, cela n'est pas si facile. Remarquez qu'Horace et Rousseau, en approchant de Pindare, n'ont pas pris son nom; ils se sont contentés de rendre le leur immortel.

Lomonossow a fait de trop grands efforts d'imagination pour chanter *le verre*, dont la fragilité

diminue beaucoup le prix et la valeur. Voici sur quel ton le poëte s'est monté ; il n'en eut pas pris un plus élevé pour célébrer les plus sublimes prodiges de la nature.

« Un jour le feu voulu s'unir avec la nature, » pour produire un enfant digne d'elle et digne de » lui. Dans les cavernes profondes de la terre, » sous des voûtes ténébreuses où il vit éternelle- » ment, et où sans cesse il lutte contre l'élément » humide, tout-à-coup indigné de sa prison, il » rassemble toutes ses forces, et vient à bout de » fermer les gouffres par lesquels l'Océan entroit » en grondant pour combattre avec lui ; alors il » contracte avec force les muscles de ses bras, » soulève ses robustes épaules, et d'un effort vic- » torieux, il lance au-delà des mers la masse » énorme de rochers qui surchargeoient sa tête. A » l'instant sa bouche, avec fracas, vomit contre le » ciel une noire fumée qui couvre la terre d'une » ombre épaisse, et qui change le jour en une » nuit effroyable. Il ne s'agit point ici de la » naissance de ce fabuleux Hercule, pour laquelle » Jupiter doubla le nombre des heures de la nuit ; » mais de la naissance du verre ; et j'en atteste ici » l'Etna, ce témoin éternel et irréfragable, » l'Etna qui ouvrit un passage à cet admirable en- » fantement. De ses entrailles profondes, il lança » dans les airs un fleuve de feu qui retomba jus-

» ques dans les plaines de l'Océan ; et le monde
» crut toucher au jour de sa ruine ; mais son effroi
» ne tarda guère à se calmer. La nature et le feu,
» également charmés du fruit de leur union, dissi-
» pèrent ces longues ténèbres, et, étouffant leurs
» flammes, ils produisirent au jour leur ouvrage.
» Mais quel est-il ce nouvel être qui reçut la nais-
» sance au fond des entrailles de la terre ? C'est le
» verre. Les hommes le virent et restèrent dans
» l'admiration. Bientôt appellant l'art à leur se-
» cours, ils tachèrent d'imiter la nature : leurs
» efforts réussirent au-delà de leurs espérances ;
» l'art conduisit leurs mains, et bientôt surpassant
» la nature même, il fit subir au verre mille ingé-
« nieuses métamorphoses, et par là nous ouvrit
» mille sources nouvelles de plaisir, qui font le
» charme de notre vie. »

Cette peinture a de la force et de l'éclat. L'allégorie est fondée sur la vérité ; où du moins il y a grande apparence que certaines matières fondues et vitrifiées par les volcans, ont donné à l'homme l'idée de faire du verre. Mais pourquoi ce mariage du feu avec la nature dont il est lui-même l'ouvrage et l'agent ? L'union du feu avec la terre pour combattre l'eau auroit suffi. Pourquoi ces *bras* et ces *épaules* du feu ? Si le poëte l'eût personnifié sous la forme d'un Vulcain, cette image devenoit naturelle. Pourquoi rappeller la naissance d'Hercule à propos de celle du verre ? C'est un enfantillage ; et

lorsqu'après tout ce fracas, il ne s'agit plus que de verres à boire, de lunettes, et d'autres choses pareilles, n'est-ce pas avoir ouvert une trop grande bouche pour un petit sujet ? Toute l'épitre offre ce même contraste d'élévation outrée et d'enflure dans les accessoires, avec la petitesse de l'objet principal. Cependant cette épitre, faite de verve, offre des beautés qui ne sont pas à dédaigner, quoiqu'un peu déplacées.

Ces différentes traductions, ébauchées par Léonard *Pappadopoulo*, grec d'origine, et très-versé dans la langue russe, ont été revues et achevées par Theveneau, qui ne doit pas avoir eu peu de peine à revêtir les formes russes de l'élégance françoise. Quelque attention et quelques soins qu'il ait donnés à ce travail ingrat, il n'a pu faire disparoître des tournures forcées et des locutions impropres, ou peu choisies. Nous ne disons rien de quelques fautes de langues qui ont échappé à sa correction ; cependant nous en relèverons une qui reparoît plusieurs fois dans cet ouvrage, et que nos écrivains du jour se permettent habituellement entre mille autres. Je trouve dans la même page : *Avant que Khorew n'ait vu luire pour lui le jour de la victoire.... Avant que tes regards ne contemplent la victoire. Avant que* ne souffre point la négation. Il faut dire comme Voltaire :

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée.

Il faut dire, comme Despréaux :

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix.

Ou bien :

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.

Il faut dire, comme Racine :

Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.

§. IV.

VOYAGE A MONTBAR, *contenant des détails sur le caractère, la personne et les écrits de* BUFFON, *suivi de* RÉFLEXIONS SUR LA DÉCLAMATION, *et d'autres morceaux de littérature*, par feu HÉRAULT DE SÉCHELLES. *Broc. in-8°. de* 136 *pages, à Paris, chez* SOLVET, *Libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n°.* 123. *An* IX.

Si le hasard nous conduisoit chez un de ces importans ridicules qui attirent chez eux beaucoup de monde pour se montrer en spectacle, et faire trophée de leur impertinente vanité, nous pourrions, sans manquer à aucun devoir humain ni social, nous moquer à notre aise du fat présomptueux qui croiroit nous compter au nombre de ses flatteurs, et qui, au lieu de l'hospitalité, ne nous auroit donné qu'une représentation fastueuse de ses travers et de sa sottise. Mais si l'admiration pour un homme du premier mérite, si sa grande réputation nous excitoit à le voir de plus près, à jouir de son entretien, à solliciter les conseils de l'expérience et du génie; si ce grand homme nous recevoit avec bonté, avec confiance, nous admettoit dans son intimité, nous ouvroit son cœur avec

la franchise la plus familière ; et si, pour prix d'un accueil vraiment hospitalier, vraiment amical, nous allions dévoiler quelques unes de ces petitesses auxquelles les plus grands hommes ne sont que trop soumis ; si nous avions épié ses foiblesses et les secrets de sa vie domestique, pour en faire un sujet de raillerie et d'une censure mordante, nous manquerions sans doute à l'honnêteté, à la reconnoissance, à toutes les bienséances sociales, à tout ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes. . . .

Voilà pourtant une action dont on a voulu faire honneur à Héraut de Séchelles, en faisant imprimer son *Voyage à Monthar*, qu'il a eu très-grand tort d'écrire, mais qu'il se seroit probablement bien gardé de mettre au jour, à moins que la révolution ne lui eût fait perdre tout sentiment honnête et toute pudeur. Mais enfin cette lucubration posthume nous découvre à quel égarement de principes et de caractère étoient parvenus les jeunes gens les mieux nés, dont l'éducation et les talens auroient dû faire concevoir de belles espérances. Celui-ci se destinoit aux augustes fonctions de la magistrature, et en étudiant tous les devoirs de la justice, il oublie d'apprendre ceux de l'équité naturelle, qui nous défend une malignité ingrate envers ceux qui se sont confiés à notre discrétion, et qui ont contracté avec nous les liens

de l'attachement et de l'hospitalité. Voyez en effet avec quelle bonté et quelle effusion d'ame l'illustre Buffon avoit reçu ce jeune homme qui en fut touché un moment, puisqu'il s'exprime ainsi : « Lorsque « je le revis, je me jettai dans ses bras, et ce bon « vieillard me serra long-tems contre son sein, « avec une tendresse paternelle. Il voulut déjeuner « avec moi, remplit ma voiture de provisions, et « me parla pendant trois heures avec plus de cha- « leur que jamais. Il sembloit m'ouvrir son ame, « et m'y laisser pénétrer à loisir . . . . Je ne pou- « vois m'arracher du sein de ce nouveau père que « la science et le génie m'avoient donné. Il fallut « enfin le quitter : ce ne fut pas sans être resté « long-tems dans les plus étroits embrassemens, « et sans une promesse réitérée de le cultiver avec « une assiduité filiale, le reste de sa vie. »

C'est pourtant de *ce bon vieillard*, de ce *nouveau père* qu'on n'a pu quitter qu'avec les plus tendres regrets, et qu'avec les promesses d'un attachement *filial*, c'est de lui-même qu'on parle avec le ton le plus léger et le plus dérisoire, en accumulant toutes les minuties qu'on n'a pu épier dans un grand homme, qu'avec l'intention maligne de le travestir en ridicule. Et comment supposer une autre intention à celui qui nous dit de Buffon : « Un des premiers traits de son caractère, c'est sa « vanité ; elle est complette, mais franche et de

« bonne foi. » Comme si une vanité franche en étoit meilleure ! Les grands hommes doivent être d'autant plus attentifs à cacher ces mouvemens de vanité, surtout devant les jeunes présomptueux, que ceux-ci s'autorisent de cet exemple pour être effrontément vains d'un très-petit mérite. La modestie du vrai talent est fort utile dans la société pour faire reconnoître les talens médiocres à leur jactance hautaine et intrépide.

Qu'étoit-il besoin de nous apprendre que Buffon *a toujours beaucoup aimé les petites filles*; que ce goût lui étant resté depuis son mariage, ses nombreuses infidélités rendirent très-malheureuse sa femme qui l'adoroit; que *son grand plaisir à table étoit de dire des polissonneries, souvent si fortes que les femmes étoient obligées de déserter*; qu'il avoit établi chez lui pour gouvernante, une paysane de Montbar, son ancienne maîtresse, que madame Buffon n'aimoit pas et que tous les gens de la maison détestoient; que cette fille partageoit l'empire avec le père Ignace, capucin, et *laquais confesseur de M. de Buffon, qui se soumettoit à cette cérémonie dans son laboratoire, dans ce même lieu où il développoit le matérialisme ?*

Quel sera le garant de la sincérité du jeune philosophe, quand il rapporte un prétendu discour que lui a tenu Buffon en confidence, et quand il lui

fait dire : « J'ai toujours nommé le créateur, dans « mes ouvrages ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, « et mettre naturellement à la place la puissance « de la nature. » Une telle absurdité pouvoit-elle tomber dans la tête de Buffon ? *La puissance de la nature* est-elle plus aisée à comprendre qu'un *créateur ?* L'être qui a la puissance de créer, n'est-ce pas toujours Dieu sous un autre nom ? L'éditeur remarque fort bien que l'auteur du voyage à Montbar a cherché à étayer ses propres opinions de l'autorité d'un grand homme ; et que les véritables sentimens de Buffon se découvrent bien mieux dans l'éloquente invocation à l'être suprême, qui termine la première des *Vues sur la nature.*

Qu'y a-t-il de plus indécent que le ton d'un jeune homme qui dit de Buffon : *voulant me divertir un peu de la bonne et franche vanité du personnage* ; et après s'être moqué du soin que Buffon avoit d'être toujours bien frisé, bien propre, et richement vêtu, termine ce petit détail par cette injurieuse comparaison : « Ainsi les gorgias et les « sophistes de la Grèce, qui étonnoient des peuples « frivoles par l'éloquence de leurs discours, ne se « montroient jamais en public que parés d'une « robe de pourpre. »

Voilà donc ce *nouveau père* travesti en gorgias et en sophiste ! singulière preuve d'affection et de respect filial !

On a donc rendu un fort mauvais service à la mémoire de Héraut de Séchelles, en publiant cette brochure qui ne peut laisser de lui qu'une idée très-défavorable ; et c'est ici qu'on peut dire bien justement, qu'un ouvrage posthume est souvent un ouvrage qu'on a oublié d'enterrer avec son auteur.

---

§. V.

DES HOMONYMES FRANÇOIS, *ou mots qui, dans notre langue, se ressemblent par le son et diffèrent par le sens. Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Par* L. PHILIPON-LA-MADELAINE. *A Paris, chez* BRIAND, *libraire, rue du Jardinet, n°. 3. An X*—1801. 1 *vol. in*-8°. *de* 440 *pages. Prix*, 4 *liv.* 10 *s.*

Les Homonymes sont une des plus grandes pauvretés de notre langue, et une des moindres parties de la grammaire ; mais un homme d'esprit sait répandre sur les plus petites choses une instruction amusante et légère qui les fait goûter des jeunes personnes pour qui cet ouvrage est particuliérement destiné, comme le dit l'auteur dans sa préface.

Parmi les mots qu'il a receuillis, il y en a quelques uns qui ne se ressemblent point pour le son, comme *Mâcon* (ville) et *mâçon* (ouvrier); *maligne* et *Malines* (ville); *fléaux* et *flots*; *allaiter* et *haleter*; *oubli* et *oublie*; *foi* et *foie*; *vous* et *voue*; *beauté* et *botté*; etc. Il auroit pu en choisir d'autres dont la ressemblance est exacte et entière: comme ils se trouvent oubliés, nous allons lui en rappeler quelques uns dont il pourra faire usage pour une troisième édition. Il n'y a guère d'homonimes plus remarquables que *grave* (adjectif) et *grave* du verbe *graver*; une *page* et un page; *ferme* (adjectif) et *ferme* (substantif) et *ferme* du verbe *fermer*; *rive* d'un fleuve, et *rive* du verbe *river*; un *greffe* et une *greffe*; *cause* (substantif) et *cause* du verbe *causer*, parler; *prise* (substantif) et *prise* du verbe *priser*; *trompe* (pour trompette) et *trompe* du verbe *tromper*; *niche* d'un saint, et *niche*, petite malice, peau *bise* et le vent de *bise*; *botte*, botter, et *botte* boteler, et porter une *botte* en tirant des armes; *barbe*, et un cheval *barbe*; *empire* (substantif) et *empire* du verbe *empirer*; *honté* et *bou thé*; *jaune et j'aîne*, (du verbe aûner); *corsage* et *corps sage*; la *grêle*, et une voix *grêle*; un *clocher*, et *clocher*, verbe; *canon* d'église, *canon* de guerre et *canon* de seringue, *barde* de lard, et *barde*. poëte gaulois; *lave* de volcan, et

lave, du verbe laver; *casse*, drogue médécinale, et *casse*, du verbe casser; *cave*, substantif, et *cave*, du verbe *caver*; la *bouche*, et je *bouche*; *lune*, et *l'une*; *lâche*, et je *lâche*; *rosse*, et je *rosse*; *cardeur*, et *quart d'heure*; *cousin*, parent, et *cousin*, insecte; *lange*, et *l'ange*; *fourmillons*, et *fourmillons*, du verbe *fourmiller*; *minute* de tems, et *minute* d'écriture; *trente*, nombre, et le concile de *trente*; un *terne* à la loterie, et une couleur *terne*; *fraise*, fruit, et *fraise* de veau, et *fraise* qu'on portoit jadis au col; *bourdon* de pélerin, et *bourdon* d'où vient *bourdonner* et faux *bourdon*; *thèse* et *taise* du verbe taire; *passage* et *pas sage*; *tonneau* et *ton eau*; *plein-champ* et *plain-chant*; *entonner* du vin et *entonner* un air; *cure* (d'un curé) et *cure* d'une maladie, et *cure*, pour soin ou souci; *lame* et *l'ame*; *lampe*, (substantif,) et *lampe* du verbe *lamper*, etc. J'en pourrois citer encore un très-grand nombre qui donnent lieu à tant d'équivoques ridicules. Il paroît que la rime, si ancienne dans notre langue, n'a pas peu contribué à multiplier les Homonimes qui lui sont d'un si grand secours.

L'auteur a égayé cette matière malheureusement trop abondante, par des citations nombreuses et agréables, par des pensées ingénieuses, des traits de plaisanterie et des anecdotes plus ou

moins connues, mais souvent piquantes. Il y en a quelques unes où sa mémoire l'a trompé. Par exemple: au mot *adresse*, il rapporte le bon mot de Voltaire sur l'ode de Rousseau, *à la postérité*; voilà, dit Voltaire, une ode qui n'ira pas à son adresse. Notre auteur ajoute: *et voilà nos deux poëtes brouillés pour un bon mot.* Cette ode est un des derniers ouvrages du poëte lyrique; il y avoit long-tems que duroit entre les deux poëtes une querelle qui avoit pris naissance au sujet de l'*épître à Uranie*, que Voltaire voulut réciter à Rousseau, et que celui-ci refusa d'entendre.

RÉCRÉATIONS MORALES, *dédiées à* MADAME D'ORLÉANS, *par J. M.* HÉKEL, 1 *vol. in*-12 *en deux parties. A Paris, chez* MARADAN, *libraire, rue Pavée Saint André des Arcs, n°.* 16. *An* X.—1801.

Ce n'est pas la partie la moins estimable de cette production, que la dédicace adressée à la personne la plus distinguée de nos jours, pour ses éminentes qualités, et dont les vertus héréditaires ont, pour ainsi dire, subjugué l'admiration d'un siècle tel que le nôtre. Après avoir peint rapidement les malheurs de cette respectable victime, l'auteur ajoute:

« Pardon,

« Pardon, MADAME, si ma main indiscrète a r'ouvert les plaies si douloureuses, et si récentes encore, de votre cœur! En vous consacrant cet hommage public de ma vénération, j'ai balancé si je présenterois à mes lecteurs le tableau de vos vertus, ou celui de vos malheurs: mais convaincu que vous préférez à de vains éloges, un exemple utile à l'univers, j'ai osé rappeller vos infortunes, quelque déchirant qu'en fût le souvenir. J'ai cru aussi, en les retraçant, entrer dans les desseins de cette providence éternelle qui tient en ses mains les destinées des peuples et des rois; qui, dans ce naufrage mémorable de toutes les vanités humaines, a voulu donner aux uns et aux autres une imposante et durable leçon, et qui semble n'avoir réuni sur votre tête innocente, l'effroyable amas des maux divers qui nous accablent, que pour ménager à notre foiblesse ce grand exemple, et soutenir notre courage par le spectacle de votre résignation. Ainsi, dans les jours corrompus d'Athènes et de Rome, elle suscita, pour l'affermissement des bons, les Socrate, les Caton, les Porcie, les Thraséas, ces vivantes images de vertu et de constance dans le malheur.

» Puisse sa justice, enfin satisfaite, épargner aux nations de si terribles leçons, et que les mortels désabusés cessent d'ajouter aux fléaux que la nature leur impose, ceux que l'ambition, la ven-

geance ou l'insensibilité leur attirent ! Puissent-ils, au sortir de l'arche qui les a sauvés de ce nouveau déluge, se convaincre que ce qui leur importe avant tout, après avoir perdu tant d'années dans le sang et les larmes, c'est d'en réserver quelques unes pour le bonheur et la paix ; c'est de s'alléger mutuellement le poids d'une vie que réciproquement ils se sont rendue si onéreuse ; que tout système d'oppression est un calcul trompeur que suit une réaction qui perd incessamment l'oppresseur, et qu'heureux ou malheureux, tous sont condamnés désormais à vivre sous un ciel orageux, à traverser une mer fertile en écueils, jusqu'à ce qu'après avoir fait un peu plus de bruit les uns que les autres, ils descendent dans le silence du même tombeau où dormiront réunis la race innocente et les tyrans cruels enivrés de son sang ; où, confondus dans le même néant, oppresseurs, opprimés, tout est cendre et poussière ! »

Une pareille dédicace où l'on croit entendre la douce et noble éloquence de Massillon, annonce assez quelle doit être la morale qui respire dans l'ouvrage même : elle y est partout raisonnable, consolante et pure ; on y trouve aussi des raisonnemens très-forts contre les matérialistes et les mauvais philosophes ; mais la partie allégorique est foible et d'une invention commune. On pourra reprocher encore à l'auteur des négligences de style,

et quelques fautes contre la langue qu'il parle un peu en étranger. Ces petits défauts n'empêcheront pas que son livre ne soit lu avec plaisir et avec fruit par les amis des mœurs, et par les jeunes gens bien nés qui cherchent une bonne instruction.

DU DIVORCE, *considéré au dix-neuvième siècle relativement à l'état domestique et à l'état public de société ; par L. G. A. B..., auteur de plusieurs écrits politiques : 1 vol. in-8°. de 260 pages. Prix 2 francs et 2 francs 50 centimes port franc par la poste. A Paris, chez* LECLERC, *imprimeur-libraire, Quai des Augustins, n°. 39.*—1801.

Un ouvrage, dans lequel une matière, si importante par elle-même, est traitée avec une certaine profondeur, et une logique pressante dont les principes impérieux entraînent des conséquences absolues qui peuvent ressembler à des opinions paradoxales ; cet ouvrage, disons-nous, écrit d'un style rapide, impétueux, fort de pensées et d'expression, demande à être lu et médité plus d'une fois avant qu'on puisse entreprendre d'en faire une analyse solide et telle qu'il nous semble la mériter. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire connoître d'avance la manière d'é-

spectacles atroces et licentieux, la divination, le sacrifice des victimes humaines, l'imolation des animaux, etc. Encore aujourd'hui, des hommes se disant envoyés par lui, plantent une croix de bois dans le désert, et ministres de cette autorité nouvelle, ils changent, en un jour, les usages des tems anciens, commandent à l'homme nud de se vêtir, à l'homme errant de se fixer, à l'homme chasseur de cultiver la terre, au polygame de s'unir à sa moitié d'un lien indissoluble, à l'idolâtre d'adorer un seul Dieu créateur et conservateur, et ils sont obéis ; et la politesse commence avec le christianisme ; et les douceurs de la vie, en même tems que les devoirs de la société ; et la culture des arts utiles, en même tems que le culte de Dieu ; et telle est la force de cette doctrine sévère, d'autant plus naturelle à la raison de l'homme, qu'elle est plus opposée à ses penchans, que des milliers de chrétiens, dont l'esprit étoit aussi juste que leur cœur étoit droit, ont souffert, pour rester fidèles à ces croyances, selon vous incroyables, à ces pratiques que vous taxez d'impraticables, des maux et des tourmens que le philosophe n'endureroit pas pour soutenir sa facile doctrine, et conserver ses mœurs licencieuses. Et, vous, législateurs, après que l'homme sorti de la foiblesse et de l'enfance, a atteint, à l'aide du christianisme, la mesure de l'âge viril, et la plénitude de la per-

fection sociale, vous voulez le faire redescendre aux puérilités du premier âge, et remettre au lait de l'enfance des hommes accoutumés à l'aliment substanciel de la religion chrétienne. »

DES SÉPULTURES, *par* A. GAUTHIER-LA-CHAPELLE. *Broch. in*-8°. *de* 110 *pages. A Paris, à l'ancienne librairie de* DUPONT, *rue de la Loi, n°.* 1132. *An IX* — 1801.

Il paroît, par le ton qui règne dans cette brochure, que des dispositions mélancoliques ont entraîné l'auteur vers un sujet qui prête beaucoup aux idées tristes dont une sensibilité exaltée aime à se nourrir : mais quand il s'agit d'adapter aux mœurs d'une vieille nation un plan de cérémonies funéraires, l'exaltation des sentimens peut égarer la raison dans un vague romanesque. Toutes les affections morales qui inspirent le respect et les devoirs que l'on rend aux morts, tiennent à l'esprit de famille et aux idées religieuses ; et lorsque le matérialisme et la philosophie privilégiée, lorsque l'autorité paternelle est détruite, lorsque le lien du mariage est dissous par le divorce, lorsque l'amitié est une chimère, et que tous les devoirs, tous les intérêts humains sont soumis à un calcul arithmétique, vous venez proposer les tombes patriarchales, les mausolées d'Artémise, et l'Élysée

sentimental des pasteurs d'Arcadie ! Ne voyez-vous pas que l'Institut national qui connoît mieux que vous les mœurs de la nation, en proposant un prix sur les sépultures, les a considérées simplement *comme un acte civil où il ne doit être introduit aucune forme qui appartienne à un culte quelconque ?* N'étoit-ce pas vous dire que les devoirs de la sépulture étoient une cérémonie purement matérielle, où il ne s'agissoit que de constater la mort, et de se débarasser du cadavre d'une manière un peu décente, au lieu de le jetter à la voyerie, comme on faisoit depuis dix ans ? Il est bien permis en poësie, ou dans un roman poëtique, comme Télémaque, de rappeller les mœurs de l'âge d'or, ou des tems héroïques ; mais de nous les proposer aujourd'hui pour modèles dans nos institutions civiles, c'est une rêverie romanesque, et quelquefois une hypocrisie sentimentale. Au reste, ce que nous venons de dire ne doit pas s'appliquer rigoureusement à la brochure que nous annonçons : en la considérant comme le fruit d'une imagination douce et tendre, nous ne l'avons pas lue sans plaisir ; mais sans approuver quelques doutes inutiles répandus sur des vérités respectables qu'il faut avoir approfondies pour en sentir toute l'importance et la nécessité.

ESSAI SUR LA MÉGALANTHROPOGÉNÉSIE, ou *l'art de faire des enfans d'esprit qui deviennent de grands hommes ; suivi des traits physiognomoniques propres à les faire reconnoître, décrits par* LAVATER, *et du meilleur mode de génération ;* DÉDIÉ *aux membres de l'institut national de France, par* ROBERT *le jeune des Basses Alpes. A Paris, chez* DEBRAY, *libraire, Palais du Tribunat, n°. 235. An* X.—1801 ; 1 *vol. in-12, de* 240 *pages. Prix* 1 *franc* 50 *centimes et* 2 *francs pour les départemens.*

Lavater, ce fameux physionomiste, qui a fait croire à tant de bonnes gens qu'ils étoient des gens de génie, en vertu de la ligne horisontale du front, prolongée et conforme à sa diagonale ; Lavater, qui a publié ses oracles *physiognomoniques* en trois énormes *in-folio* qu'on a mis à contribution pour remplir les deux tiers de ce volume, dit dans un endroit : « Le titre d'un livre nous » fait connoître souvent la tournure de l'esprit d'un » auteur. « Si cela est vrai, le grand titre de celui-ci doit annoncer un homme qui ne fait pas de petits projets, ni de petites promesses. En effet, la *mégalauthropogénésie*, ou l'art de procréer de grands génies à volonté, n'est pas peu de chose ;

c'est, comme le dit l'auteur, *ouvrir le labyrinthe de la nature ; et la puissance créée atteindra peut-être un jour le pouvoir créateur. S'il y a quelque chose d'étonnant*, dit-il ailleurs, *c'est que l'idée de la mégalanthropogénésie ait échappé à tant de grands hommes, et que sa découverte en ait été réservé au dix-neuvième siècle.* Vraiment non ; rien de moins étonnant ; le 19me. siècle en verra bien d'autres, si la *mégalanthropogénésie* nous donne beaucoup de Robert le jeune ; et nous ne concevons pas sa modestie, quand il craint que *son siècle ne l'appelle un jou.* Il a raison sans doute de se rassurer aussitôt en ajoutant : *mais je n'ambitionne recueillir dans la postérité que la voix du sage* : et il est bien vrai qu'il a besoin d'une postérité créée à sa manière, pour apprécier toute la sagesse de son projet.

Quel est donc ce projet, et cet art de produire de grands hommes ? Il est bien simple, et se réduit à ce peu de mots : *Mariez des hommes de génie à des femmes de génie*, vous aurez immanquablement autant d'enfans de génie que vous voudrez. Voilà sans contredit une belle analogie ; cependant l'histoire ne nous apprend pas que jusqu'ici les hommes d'un grand génie aient été produits par un tel moyen ; il est probable que les pères et mères de Virgile, de Racine et de plusieurs autres, étoient

des personnes d'un esprit fort ordinaire. D'un autre côté, des gens d'esprit bien assortis ont produit beaucoup de sots ; et l'on connoit ces vers du *Philophe marié* :

Messieurs les beaux-esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.

Nous aurions désiré que l'auteur eût appuyé son projet d'une expérience qui auroit levé tous les doutes, en nous annonçant un enfant de génie de sa façon ; car enfin l'inventeur d'un art ne doit réclamer la gloire et le prix de sa découverte qu'en montrant son chef-d'œuvre.

TROIS HEURES D'AMUSEMENT, *ou* LE NOUVEAU COMUS; *contenant les tours de cartes et de subtilité les plus agréables et les plus faciles à exécuter, qui aient paru jusqu'à présent, ainsi que beaucoup de problêmes et de calculs recréatifs et intéressans. Par le citoyen* DU...LY ; 1 *vol in-12 de* 200 *pages ;* 1 *franc* 50 *centimes et* 2 *francs, fr. de port. A Paris, chez* DEBRAI, *libraire, Palais du Tribunat, n°.* 235. *An* X.—1801.

Voici du moins un charlatan de bonne foi, ou plutôt il cesse d'être charlatan, puisqu'il découvre les petits secrets de ces escamotages et tours subtils dont on amuse les badauds, pendant des

heures entières, dans tous les carrefours, et souvent dans les beaux cercles de Paris. O! si son exemple pouvoit être suivi par les autres charlatans en tout genre, sophistes, politiques, chimistes, médécins, faiseurs de projets, beaux-esprits de lycée, etc. etc! Que de gens, à la vérité, deviendroient inutiles! Mais quel honneur ne recueilleroient-ils pas de cette confession publique : nous n'avons jusqu'ici été que des jongleurs; mais nous renonçons à faire des dupes, et nous allons tâcher de mériter autrement la réputation que nous avons escamotée!

L'auteur du *nouveau Comus* aura fait un bon tour pour lui et pour son libraire, s'il voit disparoître en peu de tems l'édition de sa brochure. C'est le vœu qu'il forme à la fin de sa préface.

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'ECONOMIE POLITIQUE ET DE LA STATATISQUE GÉNERALE; OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE, *particulièrement destiné aux personnes qui se livrent à l'étude de la politique et de la législation. Par Gabriel* LEBLANC, *défenseur officieux, etc.*; 1 *vol in*-8°. *de* 212 *pages. A Paris, chez* DESENNE, *libraire, Palais du Tribunat, etc.* 1801.—*An* IX.

L'auteur paroît avoir cherché dans les bonnes sources les notions préliminaires d'une science

très-composée, et qu'on rendroit biens moins difficile en la ramenant à ses purs élémens. Si son introduction est accueillie, il promet de traiter à fonds toutes les parties qu'il a effleurées. Son style est clair, rapide et précis. Nous n'avons trouvé qu'un morceau de déclamation sur le *chef de l'état*, dont il fait un être suprême, ou plutôt un être de raison. Le chapitre sur la religion est sage et bien traité. Cet ouvrage élémentaire peut être utile aux jeunes gens qui se distinent à la diplomatie, ou à l'administration politique : ils trouveront présentés d'une manière plus juste et plus nette tous ces objets importans qu'on a si malheureusement obscurcis et défigurés dans ce fatras d'ouvrages enfantés par le démon révolutionnaire.

ANNOTATIONS SUR LE PROJET DE CODE CIVIL; *par Fr.* ROBERT *de la Côte-d'Or, etc. Paris, chez la veuve* LEFÈVRE, *au Palais de Justice.* 1801.—*An* IX.

Cette petite brochure d'une feuille d'impression refute assez vivement un article du projet du code civil, où il est dit : « l'origine du droit » de propriété est une institution directe de la » nature. Mais ce droit de propriété finit avec » la vie du propriétaire. Après sa mort, ses

» biens sont rendus vacans par son décès... : leur » distribution doit être réglée par l'interven- » tion de l'état. Il y a de puissans motifs de con- » venance et d'équité de les laisser à la famille du » propriétaire ; mais à parler exactement , aucun » membre de cette famille ne peut le réclamer à » titre de proprieté. Partant le droit de succéder » est d'institution sociale. »

Voici une partie de la réponse du citoyen Robert.

« J'ai , dites-vous , la propriété de mes biens » par *institution directe de la nature* ; vous le » reconnoissez , vous le confirmez et vous excluez » mes enfans... Pourquoi cette institution directe » de la nature en faveur du père , et cette révoca- » tion d'institution au préjudice du fils ?.. Mais » mon fils et ma fille ne sont-ils pas mon sang ? » Je vis en eux , ils vivent en moi. Quand je cesse » d'exister , ils me continuent , ils prolongent mon » existence au-delà du tombeau. Ces enfans que » vous méconnoissez ont partagé mes travaux ; ils » sont avec moi les artisans de ma fortune ; ils y » ont coopéré. Le résultat de mises communes est » une propriété commune. La justice les appelle » donc hautement à mon hérédité , comme ils y » sont appellés par droit de nature. Dans les an- » tiques forêts des Eskimaux , l'enfant du sauvage , » ce fils de la nature , se vit-il jamais disputer la

» massue de son père?... Mais ce n'est point assez
» que, dans le projet de code civil, les enfans
» soient frappés d'expropriation, les pères y sont
» atteints du même coup, et leur expropriation se
» déduit clairement du texte bien positif de la
» commission. En effet, d'après le principe so-
» lemnellement par elle énoncé, que nul n'hérite
» de son père par droit de propriété ; que le
» droit de succéder émane de l'autorité publique ;
» qu'à l'état seul il appartient de diviser et d'adju-
» ger les successions, qui sont un don de la so-
» ciété : Qui êtes-vous, leur dira-t-on : de quel
» droit jouissez-vous ? Produisez-nous l'acte de
» de l'autorité sociale qui vous a envoyé en posses-
» sion du bien de votre père? Produisez-nous l'acte
» par lequel l'état vous en a fait don... Vous
» vous taisez ? vous êtes des intrus ; vous jouissez
» sans titre légal ; vous jouissez au mépris de la
» loi, et le terme de votre jouissance est arrivé....
» Mais les conséquences ultérieures seroient d'une
» bien autre importance. Dans l'expropriation
» universelle, les nations tout entières n'auroient
» d'existence que pour les gouvernemens, tandis
» que les gouvernemens n'existent que pour elles ;
» toutes les fortunes seroient à la disposition du
» gouvernement ; tandis qu'avec la sûreté des per-
» sonnes, l'institution des gouvernemens n'a et ne
» peut avoir d'autre but que la conservation et le
» maintien des propriétés individuelles. » etc.

A dire le vrai, cet article du projet de code civil, échappé à un moment d'inattention, ressemble un peu à ce qu'on nous dit de la législation turque sur l'expropriation des héritages.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES, ou ESSAI HISTORIQUE SUR LA GUERRE PRÉSENTE, AVEC CARTES ET PLANS. *Campagne de* 1799, *n°. XI et XII, contenant la fin de l'histoire de cette campagne, avec une carte d'une partie du cours du Rhin et une table raisonnée de tout l'ouvrage. Paris, chez* TREUTTEL ET WURTZ, *libraires, Quai Voltaire, n°. 2; et à Strasbourg, Grande Rue, n°.* 15.

L'auteur de cet ouvrage d'abord anonime, est aujourd'hui connu ; c'est le général MATHIEU DUMAS, conseiller d'état.

Les deux numéros qui viennent de paroître, terminent l'histoire de la campagne de 1799 (an 7 et 8 de la république) dont la dernière période, qui comprend la diversion du général Lecourbe sur le Bas Rhin, n'est pas la moins curieuse : le tableau politique, esquissé par l'auteur, à l'occasion des événemens du 18 brumaire, frappera les lecteurs. Les notes qui terminent le volume, doivent aussi piquer la curiosité. La table générale des matières est excellente.

La collection complette du précis des événemens militaires, formant douze numéros ou deux gros vol. *in*-8°., avec cartes et plans, 21 franc, fr. de port par toute la république.

Du Génie de la Langue Françoise.

§. V.

De l'analogie dans la formation des mots.

« Il ne faut pas croire, dit Quintilien, que dès l'instant de la création des hommes, l'analogie, descendue exprès du ciel, soit venue déterminer la forme du langage ; au contraire, c'est une invention postérieure à la parole. Ainsi, ce n'est pas sur la raison qu'elle est fondée, c'est sur l'exemple : ce n'est pas une loi prescrite au langage, c'est une observation faite après coup ; de sorte que l'analogie ne doit l'existence qu'à l'usage. »

Si nous avions *le traité de l'analogïe* par Jules-César, aussi habile dans l'art d'écrire que dans l'art de la guerre, et que ses expéditions militaires chez diverses nations, avoient mis à même d'étudier et de comparer tant d'idiômes différens, nous

nous aurions sans doute, sur ce sujet, des observations très-intéressantes, et des éclaircissemens très-utiles. Quintilien, qui avoit lu ce traité, pensoit apparemment comme César. Quoiqu'il en soit, la plupart de nos grammairiens, guidés par une nouvelle métaphysique, sont d'un avis tout contraire à celui de Quintilien; ils prétendent que l'analogie, descendue exprès du ciel, est venue déterminer la forme du langage; que, sans l'analogie, les premiers hommes n'auroient jamais pu faire usage de la parole, ni jetter les fondemens d'une langue; que l'analogie seule pouvoit sauver des inconvéniens d'une nomenclature infinie, et des incertitudes accablantes d'une syntaxe sans règle, qui auroit autorisé autant de formes pour la phrase, que l'esprit humain peut en donner à ses pensées. Je passe plusieurs autres raisonnemens qui expliquent d'une manière très-obscure, une chose déjà si obscure par elle-même. Je veux dire la formation du langage.

N'est-ce pas imputer à l'analogie, qui est un rapport métaphysique, une conformité raisonnée, et qui suppose beaucoup de combinaison artificielle, ce qu'on doit attribuer à l'esprit imitateur, si naturel à l'homme? Ce talent, la source de tous les autres, lui fit d'abord donner des noms aux choses qui frappoient le plus vivement ses sens, et dont il avoit le plus de besoin: cet esprit d'imi-

tation est très-sensible dans la plûpart des mots qui peignent à l'oreille des objets physiques. Ces mots imitatifs dans toutes les langues, sont les premiers et les mieux formés; ils survivent à tous les changemens du langage, parce qu'ils en sont le fondement, et que leur conformité avec la nature des objets, comme avec celle des organes de l'ouïe et de la parole, est invariable. Mais c'est abuser des termes, que d'appeller cette imitation, cette ressemblance physique, une analogie, c'est-à-dire un rapport métaphysique et raisonné.

Le même esprit imitateur fit modeler de nouveaux noms sur les noms déjà créés. La paresse, l'ignorance même, ou les bornes de l'intelligence humaine et la nécessité de s'entendre facilement, portèrent naturellement les hommes à simplifier les élémens du langage. Qu'on sépare ces élémens de tout ce qui fut ajouté depuis, on verra qu'ils sont fondés sur les notions les plus simples, sur la connoissance des deux sexes, et sur les relations de trois personnes entr'elles. Cela seul suffisoit pour exprimer les premiers sentimens et les premiers besoins. Ensuite, les désirs plus compliqués compliquèrent aussi le langage. Quand les pensées se multiplièrent, quand il fallut énoncer des idées qui ne tomboient plus sous les sens, et qu'on voulut parler à l'esprit, l'analogie forma cette nouvelle langue sur les élémens de la première, et fut

obligée, pour rendre des idées métaphysiques, de se plier à la syntaxe, ou à l'ordre qui régloit l'expression des idées physiques. Je conçois bien qu'elle servit beaucoup à corriger les défauts de cette syntaxe, ou construction originelle : c'est l'art qui aide à la nature ; elle en développa les ressources, en expliqua les principes, et lui donna une marche plus régulière. C'est ainsi que l'analogie fut postérieure à la parole, qu'elle se fonda sur l'exemple, et qu'elle dût son existence à l'usage.

Je ne conçois donc pas cette autorité, cette prépondérance, que selon nos grammairiens, l'analogie doit avoir sur l'usage. Je vois, au contraire, que la parole étant créée pour l'oreille, ce juge superbe a toujours décidé souverainement du langage, en dépit de l'analogie. Les mots n'ont d'usage que par l'imitation, par l'euphonie, et c'est l'oreille qui les adopte. Les langues ne sont pas plus ou moins harmonieuses par l'analogie, mais par le plus ou moins de justesse et de délicatesse dans les organes qui rendent et qui reçoivent les sons.

Pour juger des prétentions analogiques de nos grammairiens, écoutons celui qui a grossi les volumes de l'Encyclopédie d'un si grand nombre de rêveries métaphysiques sur la langue; c'est Beauzée, dont l'autorité est encore de quelque poids dans la classe grammairienne. Voici comme s'exprime

l'impérieux Beauzée : « Seroit-ce à la multitude » ignorante et non réfléchie, qu'on accorderoit » la prépondérance sur les décisions éclairées des » gens de lettres ? Non ; c'est à eux à diriger la » multitude, mais à la diriger par l'analogie. »

Il est inutile de dire que les bons auteurs, même en rectifiant l'usage, en épurant la langue, se sont toujours conformés à son génie, et se sont attachés surtout à flatter l'oreille, que l'analogie rigoureuse auroit révoltée. Nous en donnerons bientôt des exemples ; mais voyons maintenant les singulières conséquences que Beauzée a voulu tirer de ses principes outrés en fait d'analogie.

Doit-on dire *je puis* ou *je peux* ; *je vais* ou *je vas ?* L'usage a laissé le choix de ces deux manières de parler, et nos meilleurs écrivains ont toujours préféré *je vais*, *je puis*, y trouvant sans doute quelque chose de plus doux. Beauzée, appuyé sur son inflexible règle analogique, veut absolument les bannir de la langue, et prononce exclusivement en faveur de *je vas* et *je peux*. « Que les » gens de lettres, s'écrie-t-il, naturellement faits » pour donner le ton à la multitude, donnent » donc à cette locution une préférence si marquée, » que la première puisse insensiblement tomber » en désuétude et laisser la victoire à l'analogie. »

Sur quoi Beauzée peut-il motiver cette décision et sa victoire analogique ? Le voici : c'est qu'à la

seconde et à la troisième personne, on dit toujours *tu vas*, *il va*; *tu peux*, *il peut*; et que la première personne doit être semblable aux deux autres. Beauzée n'a pas senti le vice de cette règle absolue; car, d'après elle, au lieu de dire *je suis*, il faudroit admettre *j'es*, puisqu'on dit *tu es*, *il est*. Au lieu de *j'ai*, on diroit *j'a*, par la même raison qu'on dit *tu as*, *il a*. Ce principe exclusif est donc faux. D'ailleurs, si l'on rejette absolument *je puis* et *je vais*, que deviendront *puis-je*, *vais-je?* L'oreille pourra-t-elle jamais recevoir *peux-je*, *vas-je*? Voilà où s'engageoit Beauzée sans le savoir; et son entêtement ridicule alloit plus loin encore, quand il annonçoit au public que son parti étoit pris, et qu'il suivroit toujours cette analogie en écrivant. « Je crois, disoit-il, qu'il faut écrire » analogiquement je *pue*, *tu pues*, *il pue*, ve» nant de *puer*, comme *je sue*, *tu sues*, *il sue*, » venant de *suer*; et ce sera toujours ma pra» tique ». Il ne pouvoit guère prendre un meilleur parti et de meilleurs exemples, pour livrer au ridicule le défaut de goût des grammairiens qui ne sont que grammairiens.

Parmi les langues qui, dans la formation de leurs mots, ont le moins consulté l'analogie, il faut compter toutes celles qui n'ont été, comme la nôtre, qu'un mélange d'idiômes, souvent hétérogènes. Quelle analogie avec le latin et le grec,

pouvoient avoir le tudesque, le celtique, le breton et le danois (1), qui tous sont entrés pour beaucoup dans la composition du langage françois? Le caractère principal de ce langage, qui consistoit à tordre, ou étrangler les mots empruntés de la langue romaine, venoit d'un vice d'organe, et non d'un esprit analogique. Quel rapport pouvoient trouver les Francs entre *dom*, abrégé de *dominus*, et *don* de *donum*; entre *son* de *sonus*, et le pronom *son* de *suus*, *suum*? La grande quantité de ces contradictions monosyllabiques et des homonymes ridicules qui en sont la suite, prouve qu'ils n'avoient aucune idée de cette analogie qui doit conformer le mot à la chose, et ne pas confondre des objets différens sous un signe uniforme.

L'extrême variété des terminaisons ne prouve pas moins l'absence de l'analogie qui avoit guidé les grecs, et les romains après eux, en classant les

---

(1) Les danois, ou normands, établis dans la Neustrie, et les anglais maîtres quelque tems d'une partie de la France et de Paris, nous ont laissé plusieurs mots de leurs langues: et de plus, au tems des croisades, les divers peuples de l'Europe mêlèrent leurs idiômes, et les enrichirent mutuellement de mots nouveaux qu'ils imitoient les uns des autres, sans compter ceux qu'ils empruntèrent des peuples de l'Asie. C'est du nom de vieux de la Montaigne *Hassasein*, que vient notre mot *assassin*.

verbes et les noms d'une manière distinctive. Pourquoi avons-nous fait de *nodus nœud*, et de *modus mode*; de *tempestas tempête*, et de *majestas majesté*; de *pondus poids*, et de *fundus fonds*; de *codex code*, et de *judex juge*; de *regina reine*, (1) et de *pagina page*; de *credere croire*, et de *cedere céder*; de *bibere boire*, et de *scribere écrire*; de *favor faveur*, et de *pavor peur*, autrefois *paour*? etc. etc. Au moins dans ce dernier mot, on voit l'intention d'éviter l'homonymie avec *paveur*. Ces variétés innombrables attestent que dans la première fabrique de notre langue, on n'a suivi qu'un plan extrêmement vague. Combien de fois l'analogie étymologique, la plus simple de toutes, n'a-t-elle pas été méconnue! *vox* ayant donné *voix*, *nox* auroit dû aussi donner *noix*; mais c'est *nux* qui a produit ce dernier mot, et *nuit* qui ressemble plus à *nux*, est venu de *nox*. Il est vrai que de *crux* on a fait aussi *croix*; mais *lux* a produit *lueur*, et *dux duc*.

Quelque fois l'étymologie est si grossièrement mise en œuvre, qu'elle est, pour ainsi dire, indé-

(1) On écrivoit jadis et l'on prononçoit *roine*, parce que de *rana* on avoit aussi formé *raine*, qu'on abandonna pour *grenouille*, de *ranunculus*: de ce même mot est venu *renoncule*, à cause que cette fleur aime l'humidité, et que sa patte ressemble à la *grenouille*.

chifrable. Qui reconnoitroit *male instructus*, mal formé, mal bâti, mal instruit, dans *malotru*, si les languedociens qui disent *malestruc*, n'en avoient conservé une ombre moins défigurée? *Aqueduc* nous est resté, quoiqu'il ne soit pas moins rudement contracté d'*aquam ducere*. Du grec *agaô*, *j'admire*, venoit *aga* pour *regarde*; des mots latins *ante annum*, une contradiction non moins bizarre avoit produit *autan*, (1) les neiges d'*autan*, pour dire les neiges de l'autre année. Cette expression est long-tems restée dans la langue, à cause du fameux rondeau de Villon, dont voici quelques vers :

. . . . . Où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fut jetté dans un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'*Autan* ?
La reine blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de syrène,
Berthe au grand pied, Biétris, Alys,
Harembouges qui tint le Mayne,
Et Jeanne, la bonne lorraine,
Qu'anglois brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'*Autan* ?

Consin de *consanguineus*, et *oncle* d'*avunculus* sont aussi ridiculement formés que l'étoit

(1) On disoit aussi *annuit*, d'*ante noctem*. pour *avant la nuit*.

ante d'*amita*, qu'on a réformé par *tante*, et *sente* de *semita*, qu'on a adouci par *sentier*. Il a fallu de même adoucir *orpheuin* d'*orphanus*, par *orphelin*, et *lectruin* de *lecturum*, du verbe *legere*, lire, par *lutrin*; et *oystre*, d'*ostrea*, par *huitre*; et *monstier* de *monasterium*, par *moûtier* d'abord, ensuite par *monastère*; et *œf* d'*ovum*, par œuf; et *mérir* de *merere*, par *mériter*; et *ru* de *ruo*, par *ruisseau*; ainsi, tantôt on défiguroit l'étymologie, tantôt on la suivoit durement, sans autre guide qu'une oreille rude et grossière. C'est donc l'oreille, bien plus que l'analogie, qui a réglé la formation de notre langue; tant que l'oreille fut barbare, presque tous les mots le furent aussi; à mesure qu'elle devint plus fine et plus délicate, les mots furent adoucis, changés ou réformés, de manière que chaque siècle amenoit un langage nouveau, et si nouveau qu'on étoit obligé de traduire les livres des siècles précédens qui n'étoient plus françois. Aussi pouvons-nous compter, dans notre seule langue, trois ou quatre langues mortes qui ne sont plus intelligibles qu'à ceux qui en ont fait une étude particulière. (1)

---

(1) Nos anciens romans écrits vers l'an 1100 étoient déjà d'un langage suranné au tems de Ville-Hardouin, historien des croisades du treizième siècle; et cet écrivain a eu besoin que Vigenère le traduisit au tems de

Mais c'étoit toujours sur les mêmes fondemens qu'il falloit travailler pour réformer et orner l'édifice qui conserve encore tant de vestiges gothiques. Etoit-il possible de revenir à l'analogie pour corriger plusieurs vices essentiels et originels? On avoit suppléé, par l'article, à la confusion des genres masculin et féminin, si rarement distingués par les terminaisons; encore cet emploi de l'article au pluriel est-il nul pour son objet principal qui étoit la distinction des genres : on dit également *les hommes* et *les femmes*; il en est de même des prénoms *nôtre* et *vôtre*, *leur* et *leurs* qui ne distinguent aucun genre. A-t-on suppléé au genre neutre qui nous manque? n'est-il pas ridicule de donner un sexe à des objets qui n'en ont point? Cette vue analogique n'étoit pas échappée aux fabricateurs des anciennes langues; ils l'ont même suivie avec tant de justesse, qu'en latin les arbres sauvages sont en général du masculin, les arbres cultivés et fruitiers du féminin, et les arbres stériles sont du neutre.

Henri III. Moliner trouvoit que le langage du roman de *la rose* avoit besoin d'interprétation; et Clément Marot servit aussi d'interprête à Villon, dont il fut l'éditeur. La farce de *Patelin*, composée vers le règne de Charles V, fut rajeunie pour le style, quand on voulut la jouer au quinzième siècle. Comines etoit vieux du tems d'Amyot et de Montaigne; et combien de personnes anjourd'hui n'entendent guère Montaigne ni Amyot!

On sait quel embarras et quelle obscurité jette dans la phrase l'emploi irrégulier du pronom *son*, quand on parle de plusieurs choses différentes dont les relations sont mal déterminées par ce seul pronom. Ce vice considérable n'a pu être corrigé. Cette tache obscurcit le style des meilleurs écrivains. Les latins avoient un signe particulier qui levoit toute équivoque.

Parlerai-je de l'énorme irrégularité qui joint des pronoms masculins à des noms féminins : (1) *mon ame, son amie, ton ingratitude*? etc. Cela n'est-il pas aussi choquant que d'entendre dire à un étranger *ma bienfaiteur, ou mon bienfaitrice?* et cependant cette irrégularité est une réforme : dans l'ancien langage on disoit *m'ame*, en élidant la voyelle *a*; il nous en est resté *m'amie, m'a-*

(1) C'est cet emploi irrégulier qui fait douter quelquefois au genre de certains noms, comme *équivoque, hermaphrodite, épiderme, hysope, horloge, horoscope, armistice*, etc. C'étoit une idée ingénieuse d'avoir fait *équivoque* des deux genres pour la présenter sous une double face; et Despréaux en a plaisamment profité dans le début de sa dernière satire :

De quel genre te faire, équivoque maudite,
Ou maudit? etc.

Les femmes ont à se plaindre qu'on ait déterminé son genre au féminin.

mour. Mais quand il fut décidé que le seul *e* muet souffriroit l'élision, l'oreille voulut absolument, en dépit de l'analogie, qu'on évitât l'hiatus de *ma amie*, en substituant le pronom masculin au féminin; et par conséquent ce n'est point l'article féminin *la*, mais le masculin *le* qu'on élide en disant *l'ame*. Le seul moyen peut-être d'effacer de la langue ce grossier solécisme, étoit d'opposer à l'hiatus, l'aspiration que nous avions emprunté des grecs, et dont nous avons fait trop peu d'usage. Si les noms féminins qui commencent par une voyelle, avoient été soutenus de l'aspiration, comme *haine*, *honte*, et quelques autres, on les auroit soumis à la règle générale; et à ce sujet j'observerai qu'il est difficile de dire pourquoi le mot *horreur* n'a pas été aspiré, puisque l'aspiration augmenteroit encore le son imitatif qui lui convient.

Parmi les taches originelles qui souillent notre idiôme, et dont le détail exact seroit trop long, l'analogie, ni même l'oreille n'ont pu faire disparoître la mauvaise prononciation du *ch* qui nous est particulière, et qui semble avoir été parmi les francs un vice de conformation dans l'organe de la parole.

Assurément il n'y avoit aucun rapport entre ce *ch* et le son du *ca* ou *k* des grecs et des latins dont nous avons francisé les mots : entre *manchot* et *mancus*, ou l'ablatif *manco*; entre *cathedra* et

chaire, *caro* et *chair*, *carus* et *cher*, (1) entre *calceus* et *chausse*, ou *chaussure*; entre *claudicare* et *clocher*, verbe, d'où est venu à *cloche-pied*; entre *canus* (blanc) et *chenu*, que nos poëtes ont fait vivre tant qu'ils ont pu; (2) entre *camera* et *chambre*, quoi qu'on ait suivi l'étimologie dans *camarade* (de la même *chambrée*); entre *scala* et *échelle*, dont on fit d'abord le verbe *échelle*r, et ensuite *escalader* en reprenant la prononciation latine; entre *camelus* et *chameau*, *caminus* et *chemin*, et cheminée, quoique les picards disent *caminée*; entre *cicer* et *chiche* (pois chiche) et par métophore pour *ménager*,

---

(1) Les latins distinguoient *carus* (*cher* pour le prix) de *charus* (*cher d'amour*). Nous n'avons pas fait la même distinction.

(2) Boileau a dit:

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute *chenue*, etc.

On a abusé de ce nom dans d'autres acceptions; mais il ne doit signifier que *blanc* et *blanche*. Rousseau s'est donc trompé en disant:

Tel qu'on voit la tête *chenue*
D'un *chêne*, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue.

Peut-être a-t-il voulu marquer le grand âge du *chêne*, mais l'âge le rendroit plutôt noir que blanc.

avare; entre *casse* (des filets) et *chasse* d'où est venu le verbe *chasser* dans ses différentes acceptions; entre *cadere* et *cheoir*; *castigare* et *châtier*; *castellum* et *château*, que les languedociens nomment *castel*; entre le mot grec *leikô* et *lécher*; entre *catus* et *chat*; *catamitis* et *chate-mite*; entre *kopein* (pousser, heurter) et *choper*; entre *calere* et *chaloir*; *calor* et *chaleur*; la liste ne finiroit pas. Il paroit que, dans l'origine; il y eut dispute entre nos diverses provinces pour le *ch* et pour le *ca*. Les languedociens et les picards étoient pour ce dernier: ils disoient *caud* au lieu de *chaud*, *camin*, au lieu de *chemin*; *kien* et non *chien*; *cat* et non *chat*; etc. Du grec *karôneia*, dont nous avons dérivé le vilain mot de *charogne* (1) il est probable que les opposans ont fait *carogne*, qui n'est pas plus beau, et qu'on a détourné à un autre sens. *Chablé* pour

(1) Cependant Jean-Jacques Rousseau a su placer ce mot d'une manière assez forte, en disant: « Ma table ne » ne seroit point couverte, avec appareil, de magnifiques » ordures et de *charognes* lointaines. »

Théophile s'en étoit déjà servi avec beaucoup d'énergie dans son imitation du *Phédon*:

. . . . Une ame enchaînée
Des liens de la volupté. . . .
Quand la mort finit ses plaisirs,
Brûlant encor des vains désirs

cable est encore usité parmi le bas peuple : les picards ont fait triompher *cable* ; ils n'ont pu de même bannir *chapon* de *capo*, mais ils ont maintenu *capon* pour désigner un bas flatteur. On a conservé la prononciation picarde dans *câteau-cambresis*, au lieu de *château*; et les deux prononciations dans *chose* et *cause*, en leur donnant un sens différent, quoique formé du même mot *causa*. Quelques savans aussi se déclarèrent pour le *ca* et le firent prévaloir dans plusieurs termes dérivés du grec, sans pouvoir toutefois abolir ni *chirurgie* ni *chymie*, ni beaucoup d'autres. Le *ch* resta le maître d'une grande partie de la langue françoise ; et malheur aux écrivains qui ne s'en défient pas ! car partout où il se montre un peu souvent, il communique au style une sorte de *chuchottement* sourd qui inquiète l'oreille et qui étouffe la prononciation. Enfin, comment ne s'en pas méfier, puisque Despréaux, si attentif au choix des sons harmonieux, est tombé dans ce malheureux piège, au dernier vers du quatrième chant de son lutrin :

La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels *chez le chantre cachés*.

Je ne saurois passer sous silence le plus grand défaut d'analogie dans les deux principaux élémens

---

Dont le sang l'avoit chatouillée,
Recherche, autour des os pourris,
Cette *charogne* dépouillée
Où ses vices étoient nourris.

de notre syntaxe, je veux dire les déclinaisons et les conjugaisons. Il étoit plus conforme à la nature de dire *fructus arboris*, que *le fruit de l'arbre*; car les deux objets relatifs sont liés dans les mots latins, plus naturellement que dans la préposition *de* qui semble les détacher et les séparer. Nos grammairiens qui mettent leur métaphysique à la torture pour trouver le rapport exprimé par cette préposition bizarre, n'auroient-ils pas dû chercher plutôt comment elle s'étoit introduite dans nos modernes idiômes, à la place des anciennes déclinaisons? Ils auroient vu que ce nouveau système de syntaxe, si difficile à expliquer, est un pur effet de l'ignorance des barbares vainqueurs de l'Italie. S'il arrivoit qu'un de ces barbares, essayant de parler latin, et voulant exprimer que tel homme étoit bienfaiteur de Rome, ou demeuroit à Rome, ne connût point le cas du génitif et du datif du mot *roma*, il avoit recours aux prépositions *ad* et *de* qu'il avoit retenues, et qu'il plaçoit devant le nominatif: au lieu de *Romæ*, il disoit *ad Roma*, et *de Româ*. Aussi *al Roma* et *di Roma*, telle est la manière dont les italiens actuels, descendans de ces barbares, ou dégradés par eux, expriment ce rapport et les autres semblables, et cette méthode étant devenue la nôtre, nous avons dit de même *à Rome* et *de Rome*. Une pareille altération s'est opérée dans la langue grecque, depuis la prise de

Constantinople

Constantinople par les turcs. Les mots sont en grande partie les mêmes qu'auparavant ; mais l'ancienne grammaire a disparu, les prépositions ayant remplacé les déclinaisons,

Par une suite de cette ignorance, les barbares se délivrèrent aussi de tout l'embarras des conjugaisons, par le moyen des verbes auxiliaires *sum* et *habeo*. Un d'eux qui vouloit dire *je suis aimé*, ou *j'avois aimé*, et qui ne pouvoit se rappeler ni le mot *amor*, ni *amaveram*, s'efforçoit d'y suppléer en disant : *ego sum amatus*, (1) *ego habebam amatum ;* delà *io sono amato*, *aveva amato*, qui sont aujourd'hui les locutions italiennes ; de là aussi les nôtre qui leur ressemblent. De cette basse latinité qui fut long-tems le jargon de l'europe est donc venu la sintaxe moderne qu'on veut expliquer par l'analogie. Mais qu'y a-t-il de moins analogique que cette préposition *de* qu'on employe de toutes sortes de manières ? *La maison de Pierre*, qui appartient à Pierre ; *la maison de pierre de taille*, qui est faite *de* pierre *de* taille ; et je sors *de* cette maison ; et je viens *de* parcourir cette maison, etc. Qu'y a-t-il d'analogique dans

(1) D'ailleurs, les barbares furent trompés par l'usage irrégulier des latins, qui employoient l'auxiliaire *esse*, *sum*, etc. dans plusieurs tems de leurs verbes passifs et déponens. Cette irrégularité latine a été la règle des sintaxes modernes.

l'accouplement des deux auxiliaires *j'avois été*; dans la répétition du même auxiliaire *j'avois eu*? Il faut en convenir, tout cela est barbare; et vouloir, par l'analogie, rendre raison d'une chose faite sans raison, c'est un abus de la méthaphysique, un excellent moyen d'embrouiller ce qu'on n'entend pas.

On ne rendra pas mieux raison d'une foule d'irrégularités, ou d'exceptions, que l'oreille a établies pour son plaisir, et que l'usage a consacrés. C'est l'oreille seule, et non l'analogie, qu'il faut consulter pour savoir ce qui a fait préférer *tout rome* à *toute rome*; *va-t-en* et *vas-y*, à *va-en* et *va-y*; *donnez-m'en* à *donnez en moi*; *a-t-il* au lieu de *a-il*; *juges en* au lieu de *juge-en*; *pensé-je* au lieu de *pense-je*; etc. Puisqu'on disoit *j'aime cette femme*, *je donne à cette femme*, pourquoi n'a-t-on pas dit, suivant l'analogie; *j'aime vous*, *je donne à vous*, au lieu de *je vous aime*, *je vous donne*? Voyez ce vers de Despréaux.

La chicane en fureur mugit dans la *grand'salle*.

Quelle autre raison que l'euphonie a décidé pour cet adjectif masculin devant *salle* qui est féminin? car il ne faut pas prétendre qu'il y ait là une élision; il n'y en a point devant une consonne. On dit aussi sans élision *à grand peine*, *à grand hâte*.

La même euphonie n'a-t-elle pas exigé *bonnes gens*, quoique *gens* soient masculin : *gens cruels* ?

L'usage a consacré *nouveau-né*, *nouveau sevré*, malgré la syntaxe qui demande *nouvellement né*, *nouvellement sevré*. Quand on dit : *je sors de chez un fat; je vous arrête de par la loi; d'où venez-vous ?* Aucune règle de syntaxe ne rendra raison de ce *de* placé devant d'autres prépositions ou des adverbes ; l'usage seul les admet de sa pleine autorité. *A main forte, à main armée, à pleine main, en plein champ*, ces locutions et tant d'autres ne suivent nullement les lois de l'analogie, non plus que ces façons de parler : *il gouverne en bon roi, il vous conseille en ami*, etc.

On dit *se sauver à la nage* ; mais l'analogie ne fera pas recevoir le mot *nage* pour l'action de nager ; *j'apprends la nage*, pour *j'apprends à nager*. Nous avons un très-grand nombre de termes qui sont dans le même cas ; l'oreille les adopte en certaines occasions, et les rejette en d'autres. Du mot *respect*, racine a formé l'adjectif *respectable* ; mais il auroit été mal reçu, si du mot *aspect* il avoit formé analogiquement l'adjectif *aspectable*.

Lorsque je lis dans Lafontaine :

Et d'Indou qu'il étoit, on *vous* le fait lapon.

Je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi ce

vous est utile pour le sens. L'usage l'a pourtant adopté.

Légère et *court-vêtue*, elle alloit à grands pas.

Expliquez moi aussi l'alliance de ces deux mots *court-vêtue*.

Retournez au village; adieu, si de ma vie
Je vous rappelle, et *qu'il* m'en prenne envie.

L'analogie ne trouve-t-elle pas à redire à ce *que* qui a la valeur de *si ?* C'est là cependant le bon usage, comme dire quelquefois *que* pour *à quoi :* mais *que vous sert* votre mérite ?

C'est uniquement pour le plaisir de l'oreille que, de *prélat* on a fait se *prélasser*, et non se *prélater*; de *paon* se *pavaner* et non se *paoner* ; qu'on a rejetté *essorer* pour *prendre l'essor ;* qu'on a préféré *peau* à *pel* de *pellis*, en conservant *peler*, et *pieu* à *pau* de *palus*, quoique de *pau* vienne *poteau ;* et *tombeau* à *tumbel*, qu'on eut pu garder pour exprimer un petit tombeau ; que *souci*, ayant fait négliger *souciance*, on a pourtant conservé *insouciance*, comme plus agréable qu'*insouci* ; qu'on a abandonné *escri*, en gardant s'*écrier ;* qu'on a fait grâce à *prouesse*, en laissant au peuple *peu ou prou* ; qu'on a mieux aimé se priver d'un terme utile que d'adopter *pauque* de *paucus* ; qu'après avoir fait *vapeur* de *vapor*, on s'est écarté de l'analogie, en faisant *saveur* de

sapor ; qu'on n'a pas eu de peine à quitter *poëst* de *potestas*, en faveur *de puissance* ou de *pouvoir* ; que *clin-d'œil* a remplacé *quin-d'œil*, d'où venoit *guigner* qu'on voit encore dans l'*Avare* de Molière ; que *balsamum* ayant fait *baûme et embaûmer*, on a reçu volontiers *balsamique*, non par amour de l'analogie, mais à cause de la douceur du mot, que *rebours* ayant cessé d'être en usage, excepté dans ces locutions communes, à *rebours* et à *rebrousse-poil* (1), le son imitatif a maintenu le verbe *rebrousser* que Racine défendit contre toute la cour de Louis XIV, comme plus expressif que *rétrograder*, et qu'il a placé avec honneur dans ce vers d'*Atalie* :

L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de *rebrousser* son cours.

La fontaine avoit déjà dit :

Peu s'en fallut que le soleil
Ne *rebroussât* d'horreur vers le manoir liquide.

C'est encore pour satisfaire l'oreille aux dépens de l'analogie, que plusieurs verbes, dont la terminaison est pleinement la même à l'infinitif, diffèrent de beaucoup dans leurs autres tems : ainsi de

(1) On dit encore, je crois, un *esprit rebours* pour un esprit à contre-sens, qui prend les choses *à rebours*. On lit dans Amyot : « *Au rebours* de son espérance. »

mourir, je *meurs* ; et de *courir*, je *cours*, et de *nourrir*, je *nourris* ; de *rire*, je *riois* et d'*écrire*, j'*écrivois* ; de *prendre*, je *prenois*, j'ai *pris*, et de *rendre*, je *rendois*, j'ai *rendu* ; de *sortir*, je *sors*, je *sortois*, et *d'assortir*, *j'assortis*, *j'assortissois* ; *d'absoudre j'absolvois*, j'ai *absous*, et de *moudre*, je *moulois*, j'ai *moulu* ; de *faire*, j'ai *fait*, et de *plaire*, j'ai *plu*, etc.

Voyez surtout la terminaison des mots dérivés, dont la variété est infinie, et vous reconnoitrez que le véritable principe qui a servi de guide a été de plaire à l'oreille. D'abord il étoit naturel de simplifier ces terminaisons pour moins embarraser la mémoire ; et toutes les fois que cette uniformité ne blessoit point l'oreille, on la suivoit ; mais combien de fois l'euphonie n'a-t-elle pas exigé qu'on s'écartât de ces terminaisons uniformes (1), sans

---

(1) *Fier*, *lac*, *étang*, *ange*, *temple*, *livre*, *chiche*, *gond*, *porc*, *sein*, *cas*, *caprice*, *écot*, *sot*, *tort*, *champ*, *an*, *sage*, *plage*, *fable*, *métier*, *proye*, *soye*, *pré*, *mal*, *endroit*, *hôte*, *doigt*, *ongle*, *mets*, *toit*, *adroit*, *lampe*, *œil*, *loi*, *sauvage*, *clef*, *front*, *promt*, *sentier*, *fuseau*, *feu*, *père*, *amer*, *queue*, *race*, *art*, *nuit*, *chef*, *peur*, *faîte*, *nôce*, *soir*, *crin*, *eau*, *brin*, *homme*, *sœur*, *mot*, *crud*, *lourd*, *bien*, *rien*, et beaucoup d'autres n'ont produit aucun verbe. Cette stérilité vient principalement de ce qu'ils étoient presque tous monosyllabes. Ainsi la pauvreté, comme la dureté de notre langue, tient à son génie

parler de tous les mots qu'elle a laissés sans filiation, parce qu'il ne pouvoit en dériver que des noms durs et mal sonnans : quelle différence dans la dérivation de tant de noms, dont la racine se termine de la même manière ! *Brave* a donné *bravoure*, et *esclave esclavage* ; *d'ardeur* vient *ardent*, et de *pudeur pudique*, et *d'odeur odorant* ; de *chaleur* on a formé *chaud* ; de *douleur dolent*, de *fleur florissant*, et de *malheur malheureux* ; *charme* a produit *charmant*, et *larme, larmoyant*, et *arme* aucun adjectif; *fourbe* a donné *fourberie*, et *courbe courbure* ; de *bon* est venu *bonté*, et de *fripon friponnerie*, et de *larron, larcin* ; de *ferveur fervent* ; de *saveur savoureux*, et de *faveur favorable* ; de *mol molesse*, et de *fol folie* ; de *sot sottise*, de *dévot dévotion*, et de *bigot bigoterie* ; de *caquet*

---

monosyllabique. La liste des verbes sans-substantifs ne seroit pas moins longue.

Tantôt nous avons dérivé le substantif du verbe, comme *course* de *courir* ; *délivrance* de *délivrer* ; tantôt le verbe a été dérivé du substantif, comme *enfanter* d'*enfant* ; *donner* de *don* ; *soupçonner* de *soupçon* ; *ambitionner d'ambition* ; n'ayant rien pu faire de *parere*, d'*ambire*, de *suspicari*, de *dare* : au lieu que toutes les fois que nous avons pu franciser les verbes latins, nous en avons fait sortir les substantifs. *Créer*, de *creare* a produit *créateur*, *création*, *créature* etc.

caquetage, et de *coquet coquetterie*, etc. Ces variétés sont très-nombreuses.

La difference est encore plus considérable dans les noms qui dérivent des verbes, ou dont les verbes sont dérivés. En voici un petit nombre qui mettra sur la voie pour trouver les autres. *Ouvrir*, *ouverture ; découvrir*, *découverte ; ent'rouvrir*, rien ; *souffrir*, *souffrance ; offrir*, *offre* et *offrande ; mentir*, *mensonge et menterie ; sentir*, *sentiment ; repentir*, *repentance ; garantir*, *garantie ; partir*, *départ ; divertir*, *divertissement ; convertir*, *conversion*, *et pervertir*, *perversité*; *tromper*, *tromperie* ; *occuper*, *occupation ; attraper*, *attrape ;* et *frapper* rien ; *battre*, *bataille*, *batterie ; combattre*, *combat* ; *abattre*, *abattis*, *abattement ; trembler*, *tremblement ; assembler*, *assemblage ; ressembler*, *ressemblance*, *et sembler*, *semblant. Varier*, *variété* ou *variation ; marier*, *mariage ; prier*, *prière ;* et *crier*, *crierie*, *criaillerie ; peindre*, *peinture ; et feindre*, *feinte* ou *fiction ; mouvoir*, *mouvement ; émouvoir*, *émotion ; pouvoir*, *puissance ; lever*, *levain ; relever*, *relevailles ;* et *soulever*, *soulèvement ; savoir*, *science ; recevoir*, *recette ; concevoir*, *conception ; appercevoir*, *apperçu ; voir*, *vue ; prévoir*, *prévoyance ; et pourvoir*, rien ; *croire*, *croyance ;*

et

et *boire*, *boisson* ; *lire*, *lecture* ; *élire*, *élection* ; *dire*, *dit* ou *dicton* ; *médire*, *médisance* ; et *contredire*, *contradiction* ; *fendre*, *fente* ; et *défendre*, *défense* ; *durer*, *durée* ; *endurer*, rien ; *jurer*, *jurement* ; *parjurer*, *parjure* ; *conjurer*, *conjuration*, etc.

Le nombre des verbes différens des noms d'où ils dérivent, n'est pas moins étonnant. Citons-en quelques-uns : *Main*, *manie* ; *faim*, *affamer* ; *bref*, *abréger* ; *arbre*, *arborer* ; *grace*, *gratifier* ; *soin*, *soigner* ; *fruit*, *fructifier* ; *nœud*, *nouer* ; *air*, *aërer* ; *plein*, *emplir* ; *frère*, *fraterniser* ; *croix*, *crucifier* ; *poids*, *peser* ; *prix*, *apprécier* ; *roi*, *régner* ; *foi*, *fier* ; *femme*, *feminiser* ; *pluie*, *pleuvoir* ; *joie*, *réjouir* ; *temps*, *temporiser* ; *moins*, *diminuer* ; *trésor*, *thésauriser* ; *gloire*, *glorifier* ; *foin*, *faner* ; *grouin*, *grogner*, *gronder* ; *humble*, *humilier* ; *soif*, *assouvir* ; *poil*, *épiler* ; *or*, *dorer*, (*pris de l'ablatif d'or*) *mer*, *mariner*, *amariner*, *amarrer* ; *lieu*, *loger* et ensuite *logis* ; *Dieu*, *déifier* ; *certain*, *certifier* (on disoit autrefois *acertainer*.) *Nez*, *nasiller* ; *pair*, *apparier* ; *seul*, *isoler* ; *pitié*, *apitoyer* ; *sel*, *saler* et *salarier* (on donnoit du *sel* pour salaire). Que seroit-ce si nous rappellions encore tous les adjectifs, non moins différens des substantifs, soit comme dérivés, soit comme racines, et toujours peu analogues pour la figure et pour le son ?

Je laisse donc une foule d'autres exemples qui prouvent tout l'empire absolu, et même le caprice de l'usage, dont il est impossible de rendre compte autrement que par l'euphonie. Et comment l'analogie auroit-elle présidée à la composition d'un langage dont les parties différentes n'ont point été, comme dans les langues anciennes, faites et fondues en commun; mais séparément fabriquées par diverses classes de citoyens, presque isolées les unes des autres, ou n'ayant que rarement entr'elles de ces relations familières qui constituent le commerce de la vie? Les seigneurs faisoient à part leur jargon de vénerie, de blason féodal, et leurs termes de guerre: les gens de palais forgeoient de leur côté cet argo de chicane et de procédure, autour duquel ils se rallieront toujours: les gens de banque et de finance, et les usuriers de la rue des Lombards (1) avoient fait aussi un argo mystérieux, non moins bisarre que celui des escrocs et des filoux, toujours très-nombreux en France, et dont nous avons même un dictionnaire: le patois des cultivateurs étoit leur ouvrage particulier: les gens de métier, les artisans, fabriquoient aussi le leur: les termes des artistes naissoient dans leurs atteliers; le grimoire des marchands dans leurs boutiques: les théologiens,

(1) On sait que des Lombards vinrent à Paris établir leur agiot dans la rue à laquelle ils ont laissé leur nom.

les scholastiques, composoient leur idiôme à part, ainsi que les médecins ou physiciens ; les savans, les chimistes, les astrologues, les métaphysiciens, les grammairiens et autres. Il n'y avoit pas jusqu'aux gens de la populace qui ne fissent leur jargon grivois ou burlesque. La place Maubert fut l'académie des Turlupins qui régnèrent si longtems en France, où leur race n'est pas encore éteinte ; et le vocabulaire de cette académie bouffonne n'est pas celui qui tient le moins de place dans le dictionnaire françois.

C'est parmi tout ces idiômes hétérogènes où le celtique se mêloit au latin défiguré, et le tudesque à l'italien, et le danois au provençal, et les patois provinçiaux à celui de la capitale, et le grec tout crud des savans au jargon populaire ; c'est dans ce chaos qu'il a fallu que les poëtes, et quelques esprits plus cultivés de la cour et de la ville, choisissent les termes les moins barbares, ou heureusement nés, qu'ils polissoient peu à peu, et qu'ils séparoient de tout le reste pour en former un langage d'élite qu'on appeloit le bel usage. Il a fallu des siècles, et des soins continuels, soit de la part des gens du monde, soit de celle des gens de lettres, pour arriver enfin à une langue épurée, aussi noble et aussi harmonieuse qu'elle pouvoit l'être.

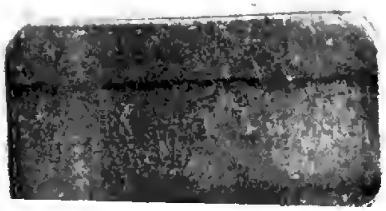
Mais l'or qu'on a tiré de tout cet alliage est la moindre partie de tant de matériaux qui sont restés

encore informes et grossiers ; le langage trivial, ou grotesque, ou bassement familier, est dix fois plus abondant que celui qui peut convenir à un style pur et soutenu. Il suffit d'ouvrir les différens dictionnaires qu'on nous a donnés, soit des termes usuels, soit des termes d'arts, de sciences et de métiers, pour se convaincre combien toutes ces nomenclatures sont de peu d'usage hors du cercle où elles sont renfermées ; combien elles paroitroient bizarres, ignobles, ou pédantesques si elles vouloient figurer dans la langue polie et consacrée par le bon goût ; combien enfin il seroit absurde et ridicule de vouloir appliquer scrupuleusement les règles de l'analogie à tout cet assemblage d'idiômes composés d'élémens si divers, et souvent étrangers les uns aux autres.

Nous finirons ce chapitre par une réflexion qui n'est pas inutile aujourd'hui que tant de gens ont l'ambition de forger de nouveaux mots dont ils prétendent enrichir la langue françoise, d'autant plus prodigues en ce genre qu'ils sont moins en fonds pour leur donner crédit : une langue qui s'est formée lentement par des esprits cultivés et polis, et par l'autorité des grands écrivains, se défigure et se corrompt promtement lorsque les gens de néant tiennent dans le monde la place des hommes bien nés, et que les mauvais écrivains ont trouvé le moyen de faire la loi.

VA 1 1506005

150
C
36



Digitized by Google